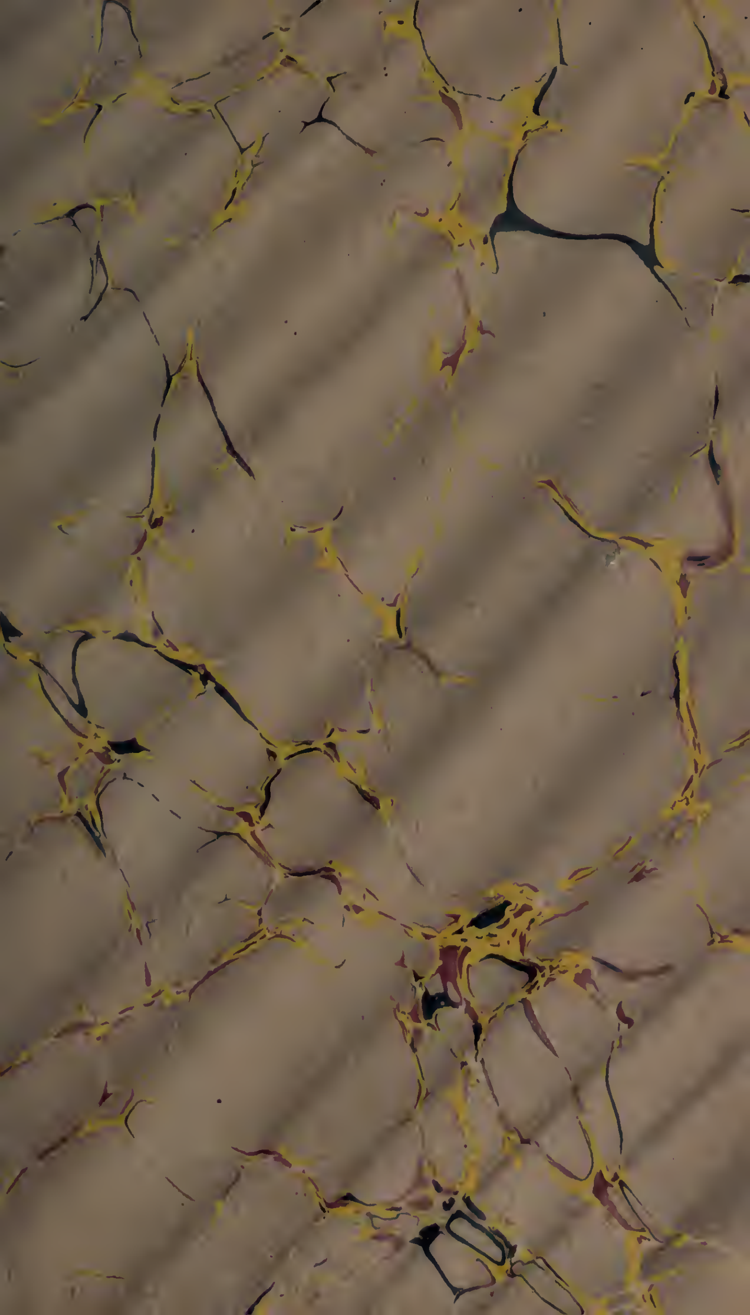

MUSIC - UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 06460 773 2


DUBOIS
GEORGES
FLORE




15


SOUVENIRS D'UN PIANISTE
RÉPONSE
AUX
SOUVENIRS
D'UNE
COSAQUE
PARIS
LACHAUD et BURDIN
éditeurs
4 Place du THEATRE FRANCAIS
tous droits réservés.

SOUVENIRS

D'UN

PIANISTE

RÉPONSE AUX

SOUVENIRS D'UNE COSAQUE



PARIS

LACHAUD ET BURDIN

LIBRAIRES-ÉDITEURS

4, PLACE DU THÉATRE-FRANÇAIS, 4


LIBRARY
SEP 16 1966
UNIVERSITY OF TORONTO

PRÉFACE

Celui qui écrit ces lignes n'agit ni pour la Vengeance ni pour la Justice.

Il est trop au-dessus de la première, et la personne qui pourrait s'attendre à des représailles est trop au-dessous de lui.

Quant à la seconde, il n'a pas la présomption de s'ériger en juge.

Ce n'est même pas par amour de la Vérité qu'il parle : retiré dans la contemplation de l'Éternellement Vrai, il ne saurait s'émouvoir des mensonges, des calomnies, des hallucinations d'une imagination malsaine.

En prenant la plume, pour la dernière fois, il s'est proposé un but plus élevé :

Chrétien, prêtre, il a failli, un jour, une heure. Pour un aussi épouvantable forfait, il a pensé qu'il n'y avait qu'une expiation et qu'une consolation : la confession publique. A genoux devant Dieu et devant les hommes, il retrace minute par minute l'histoire de cette grande chute.

G***, septembre 1874.

SOUVENIRS D'UN PIANISTE

I

Ce n'est pas légèrement que j'entrai dans le sein de l'Église. J'en avais toujours eu la vocation.

Artiste célèbre, esprit viril et cultivé, à l'âge où les autres hommes sont en proie à l'imbécillité enfantine, j'étais à dix ans un penseur et un philosophe. Une nature forte, mais fine, une intelligence pénétrante, un bon sens instantané, la sensibilité la plus exquise, une impressionnabilité extrême, quoiqu'elle n'eût rien de débile, un penchant à la rêverie déli-

cate, élevée, pure, séraphique, au mysticisme sérieux, raisonné, avaient fait de moi un chrétien d'un ordre supérieur. Il y avait en moi du Pascal. Seulement, Pascal mesurait la terre; moi, je chantais sur le clavier les harmonies sublimes de la nature; je les exposais, je les traduisais, je les exprimais dans toute leur majesté, condensant en phrases musicales la puissance de Dieu, comme Pascal avait condensé les vérités abstraites en théorèmes.

Que de contemplations profondes ! Que d'intuitions merveilleuses, quelle connaissance de l'Infini et de l'Éternité, j'avais dès lors ! Comme j'entrais bien dans l'intimité du Créateur ! Comme nous nous entretenions bien face à face dans nos conversations tour à tour redoutables et tendres ! Tantôt il me semblait qu'il m'en voulait de lui avoir dérobé ses secrets, et je tremblais ; tantôt je croyais sentir qu'il s'approchait de moi avec reconnaissance et me remerciait de l'avoir si bien compris, de le célébrer si dignement. J'étais tour à tour son ami, son compagnon et son enfant. Oh ! les heures délicieuses ! les ravissements vagues ! les extases ! Je me sentais parfois Dieu moi-même et

j'entendais comme des théories d'archanges qui répétaient sur des lyres d'or mes radieuses mélodies.

Cet état de mon âme se développa beaucoup sous l'influence de l'éducation sévère que je recevais de mon père.

Pauvre père! Par tempérament, par besoin de commander et d'exercer une volonté de fer, par intérêt un peu, surtout par fierté de moi, il me faisait travailler comme un véritable esclave, et il fallait être doué comme je l'étais, physiquement et musicalement, pour y résister. Chaque jour il fallait jouer dix fugues de quelque maître et les transposer dans tous les tons.

En dehors de cela, il me fallait faire mes études comme les enfants ordinaires, apprendre mes humanités, les langues modernes, le français (que je parle admirablement, l'Europe entière le sait), l'anglais, l'italien, puis l'histoire et toutes les sciences. Il est vrai que j'apprenais ce monde en me jouant. Il semblait que je susse à l'avance, et ne fisse que repasser : une chose expliquée sommairement, j'en tenais

aussitôt à fond et le principe et toutes les conséquences.

On comprend qu'étant soumis à ce régime, mon système nerveux dût éprouver une certaine surexcitation, et que mes tendances à la retraite et à la rêverie dussent m'entraîner beaucoup.

J'aimais d'ailleurs l'isolement, parce qu'il était la liberté, parce qu'il m'affranchissait d'un travail matériel que j'adorais, mais auquel il manquait d'être dirigé à ma guise, parce qu'il me débarrassait des sots, c'est-à-dire de tout le monde (je ne parle pas d'un petit nombre d'esprits distingués et heureusement doués).

II

Je me retirais d'habitude dans un petit belvédère qui se trouvait tout au bout du jardin paternel, sur les limites de la ville.

C'était une petite salle hexagonale en vitrage de couleur; le plancher historié était de bois noir et blanc. Elle était complétement enveloppée dans un manteau de lierre qui en faisait un véritable nid dans la verdure. On y respirait en tout temps une odeur de séve, un arome de plante fraîchement sortie de la terre noire et grasse, qui répandaient dans tout

l'être comme une nouvelle dose de la vie universelle.

Au printemps, la clématite s'y mêlait, s'enlevant sur les senteurs vigoureuses du sol et du lierre, comme une mélodie légère qui se détache gaiement sur le fond d'un accompagnement sombre; et, au milieu de la solitude, du silence et des parfums, l'âme montait insensiblement dans les sphères supérieures, où longtemps elle se balançait et planait doucement avant de s'y perdre.

Mon esprit éprouvait dans ces moments-là l'impression d'un homme qui est en ballon : à mesure qu'il s'élève, sa maison, son jardin, sa cité, sa région diminuent d'étendue, et les liens qui l'unissaient à eux sont tellement relâchés et étirés qu'il ne les sent plus. Tout devient petit, chétif, infime, avec des aspects de jouets d'enfant; les prés verts, les champs de blé blond forment une sorte de marqueterie de drap ou de tapisserie sur laquelle les bois apparaissent comme des touffes de soie ; les chaînes de montagnes s'aplatissent, s'écrasent, disparaissent; quant aux humains, on n'en voit plus trace.

C'est ainsi que sur les ailes embaumées de la nature végétale mon âme prenait son essor vers le ciel.

Arrivé dans le royaume de Dieu, je m'y sentais bien, et je disais comme Élie : « Seigneur, il fait bon être en ce lieu; établissons-y notre tente et demeurons-y. » Je n'affirmerai pas que j'y eusse des visions nettement définies; je ne voyais point le Seigneur sous les traits du puissant vieillard que Michel-Ange et Raphaël nous ont représenté; il n'avait point la barbe blanche et la tête chenue, le manteau bleu, jeté sur la tunique rouge, costume uniforme qu'on lui attribue aussi invariablement que des bottes à l'écuyère et un habit brodé à un général quelconque; il n'avait point de forme matérielle : il était pur esprit. Les anges n'étaient point ces beaux jeunes gens blonds vêtus de robes blanches qui doivent faire rêver les jeunes filles et plus encore peut-être les jeunes femmes; je ne les voyais pas non plus; je les sentais seulement, et je les sentais musicalement, mélodiquement et harmoniquement.

L'astronomie aussi se mêlait à ce travail de

mon âme, et l'harmonie grandiose de la marche des astres s'accordait avec les phrases sublimes que je me chantais à moi-même. Il me semblait parfois que j'étais le grand chef d'orchestre de l'univers; chaque astre jouait sa partie sous ma direction; les constellations accompagnaient les planètes, qui étaient mes ténors et mes barytons, mes premiers violons et mes violoncelles, et, de temps à autre, je lançais dans l'espace des poignées d'étoiles filantes ou une comète étincelante dont le panache de diamants parcourait avec une lente majesté des milliards de lieues, et prolongeait *morando* son admirable note; je me jouais aussi des météores rouges, bleus, d'or pur ou d'argent.

Il est vrai que dans mon jeu il y a de tout cela; je puis bien le dire, et, sans modestie hypocrite, je le dis, puisque tout le monde l'a dit et le pense. « Votre piano, m'écrivait un jour N..., c'est l'infini céleste; vos notes sont les astres; ce sont vos œuvres qui ressemblent le plus à celles du Créateur. »

III

Telle fut pendant de longues années toute ma vie intime. Tout était dans mon piano. Le reste m'était peu ou rien, à l'exception de mon père, que j'aimais, parce que j'étais bon, à l'exception de sa maison qui m'était chère, parce que c'était là que j'avais été en communication avec le monde supérieur et que j'avais éprouvé des jouissances ineffables, enfin à l'exception de mes montagnes.

J'ai dit deux mots de mon père; je n'y re-

viendrai pas; il n'est intéressant qu'à cause de moi.

Quant à notre demeure, je pourrais imiter les gens qui transforment en palais les habitations de province ordinaires, et qui y remplacent des meubles barbares par les chefs-d'œuvre de l'Occident. Je n'en ferai rien, je n'abuserai pas de l'impossibilité où le lecteur se trouve d'aller sur place vérifier les faits, je dirai l'humble vérité en deux mots.

Nous n'étions pas fort riches, mais notre maison avait une physionomie de distinction et d'élégance qui indiquait la nature et la valeur de celui qui l'habitait.

Les maisons sont comme les vêtements qui prennent la forme de ceux qui les portent et qui leur empruntent leur caractère; le même habit est bien différent sur les épaules de celui-ci ou de celui-là; il devient vieux, lourd, vulgaire sur l'un; léger, allègre, gracieux sur l'autre. La même maison, la même chambre, garnie des mêmes meubles, sont tout autres lorsque c'est Pierre qui les habite ou quand c'est Paul. Avec le premier, tout sera en désordre, traînant, négligé et sale; avec le second, tout

est rangé, propre, coquet, animé; un troisième donnera à la pièce un air de symétrie mathématique et froide; un quatrième, un aspect pittoresque, mouvementé et artistique.

Ma maison était une harmonie haute et noble; je n'ai jamais vu personne y entrer sans être ému et saisi de respect, comme sur le seuil de quelque antique cathédrale.

Mais ce que j'aimais par-dessus tout c'étaient mes montagnes.

Droit devant mon belvédère, au delà de la colline boisée qui passait à ses pieds, au delà de la vaste plaine où des centaines de nos excellents chevaux, si solides et si vifs, s'ébattaient en toute liberté pendant leur élève, à une bonne lieue, courait sur l'horizon une chaîne de montagnes sombres et dénudées, dont le profil tourmenté et déchiré traçait sur le rideau du ciel une silhouette étrange. Leur aspect était sauvage, sévère et puissant. Leurs flancs noirs ou bruns avaient quelque chose de mélancolique; mais leur tristesse n'énervait point, n'amollissait point, surtout ne rendait pas maussade; elle était âpre, tonique, fortifiante. Puis, il y avait des jours où sous un ciel

bleu, sous un soleil d'été, le décor changeait : les mamelons devenaient roux, se doraient même, et la richesse de leur coloris était égale aux tons les plus merveilleux des chevelures des femmes du Titien ou de certains paysages de Claude Lorrain.

C'était en effet au coucher du soleil qu'il fallait voir mes montagnes chéries; lorsque l'astredu jour commençait à toucher leurs crêtes, le spectacle était magique : il semblait qu'il grossissait, que ses rayons pleins de paillettes plus brillantes qu'auparavant s'allongeaient pour caresser et baiser plus longtemps nos belles campagnes; on eût dit qu'il s'y complaisait plus que dans le jour; qu'il avait peine à les quitter; qu'il sentait le prix de ce qu'il allait perdre, et s'étendait pour les saisir encore ou pour y rester attaché. Cependant la séparation avait lieu. Le soleil lançait alors dans le ciel des gerbes d'or et de pourpre qui éclairaient encore longtemps nos bruyères rosées. Sous ce jour-là, le bois, la plaine, les chevaux vites, les pentes des montagnes, les rocs, les cavités, le profil de la masse se revêtaient de douceur, de grâce, de suavité, et les gran-

des ombres de la nuit étaient tombées depuis longtemps que l'on se prenait oublié par soi-même, dans l'attitude de la contemplation, devant une scène depuis longtemps disparue.

Voilà les lieux où je suis né. Voilà mon cadre. Les humains sont, comme les plantes, des émanations, des expressions, des images du sol natal; et la Providence choisit toujours, pour y faire naître un homme digne de ce nom, des sites dignes de lui et qui lui soient unis par les affinités intimes que révèle la ressemblance physique et morale.

IV

Ma vie dans le monde est connue de tous. C'est celle de Mozart. C'est le triomphe constant du génie. C'est le don précoce et complet de l'essence de l'art, fait par Dieu aux âmes prédestinées. Dès l'enfance, nous fûmes, l'un comme l'autre, l'objet des admirations unanimes du public vulgaire, du public professionnel et du public délicat des êtres supérieurs. C'étaient des supplications pour nous avoir, des prières, des processions, des intrigues, des

compétitions passionnées, furieuses quelquefois; c'étaient des joies sans bornes, des enthousiasmes et des délires en nous entendant. Nous sommes allés de cour en cour, de ville en ville, de peuple en peuple, comme des triomphateurs; on s'attelait à nos chars, et les plus belles, les plus nobles, les plus illustres se montraient fières de s'abaisser devant notre gloire. Enfin, si nous avons eu des détracteurs, si l'on nous a critiqués à ce point que des hommes moins sûrs d'eux-mêmes eussent pu devenir hésitants et douter un moment de leurs forces, ces attaques de l'envie sont tombées d'elles-mêmes assez rapidement, comme un peu d'écume à la surface d'une onde pure, et ont laissé briller dans tout leur éclat deux noms tels que deux ou trois autres à peine peuvent les égaler dans le domaine de la musique, qui est le plus élevé de tous ceux où se meut l'intelligence humaine.

On me taxera peut-être d'orgueil ou tout au moins de vanité, en lisant ces paroles. Ce serait injuste. Ces sentiments sont éloignés de mon cœur; mes amis, mes nombreux amis le savent. Mais sans se priser au-dessus de ce

que l'on est, il est bien permis, je pense, de s'estimer à sa juste valeur. C'est ce que j'ai souvent fait. Il y a plus, c'est ce que je me suis toujours appliqué à faire, le considérant comme un devoir de reconnaissance envers mon Créateur. Se mésestimer, c'est dénigrer l'œuvre divine. Il faut témoigner à Dieu qu'on a conscience des bienfaits qu'il vous a accordés, qu'on les apprécie, et le meilleur moyen qu'on puisse employer dans cette vue, c'est la manifestation et surtout la proclamation de ses mérites. Je ne me défendrai pas davantage sur le point de ce qu'on appelle mon « incommensurable orgueil. »

Je dirai seulement qu'il n'a point desséché mon cœur, mon cœur qui est plein de douceur, d'aménité, de tendresse et de haute bonté!

Je suis bon et tendre, ai-je dit; oui, mais sans faiblesse, sans abaissement. Je suis bon pour faire de grandes choses qui soient un noble exemple à mes contemporains et aux générations futures. Je ne suis pas bon de cette bonté banale et plate qui s'applique aux petites actions et même à tout. Ma bonté est mâle et

solitaire, et jamais elle ne me fera commettre le crime de descendre mon âme du piédestal où la volonté céleste, ratifiée par l'approbation des hommes, l'a placée. Non, certes, je ne sacrifierais jamais mon art, mon illustration, ma renommée, présents ou futurs, à qui que ce fût, pour qui que ce fût, dût-on en mourir. Je suis en cela de l'avis de Gœthe : le grand poëte peut être adoré; il ne saurait aimer comme un homme ordinaire, de cet amour qui doit contenir une dose d'abnégation, de dévouement, de sacrifice; il est souverain, il est maître, il domine; s'il daigne jeter des hauteurs où il règne un regard sur une mortelle, qu'elle s'en réjouisse; ce regard vaut la vie qu'un autre pourrait lui immoler; qu'elle s'en contente donc, qu'elle n'en demande pas davantage; elle a été remarquée, elle a été choisie; c'est une faveur, un privilége, une grâce; ce ne saurait être un droit, ni l'origine d'un droit.

L'art doit être un tyran, et il peut n'être pas inutile à sa majesté de broyer quelques cœurs.

C'est peut-être aussi une abeille merveil-

leuse qui a pour mission de sucer les fleurs jusqu'au fond du calice, et d'en extraire la substance; si elles en meurent, qu'importe après tout?

C'est en me pénétrant de ces austères principes de la dignité de l'artiste que je traversai les salons, entouré des femmes les plus séduisantes de la terre.

A dix ans, je les dédaignais, je les repoussais.

J'étais déjà et j'ai été depuis en butte à bien des séductions.

Je ne suis pas beau au gré de certaines personnes : je n'ai pas ce type de coiffeur italien que préfèrent les dames russes de province ;

mais il règne dans mes traits une harmonie, une ampleur, une dignité qui ne sont point dépourvues d'attrait, il faut bien le croire. J'ai d'ailleurs une stature et une allure qui ont toujours été remarquées.

Voilà sans doute ce qui me valut tant d'obsessions.

Ce fut d'abord à N..., un soir, après un concert où j'avais émerveillé un auditoire composé de la plus haute aristocratie.

Une belle personne, je la vois encore, grande, épanouie, portant sur de magnifiques épaules de marbre une tête superbe, encadrée d'abondants cheveux noirs, pressés et frisés en boucles compactes, surmontée d'un front un peu bas à l'antique, ornée d'yeux noirs ardents et profonds, d'un nez droit aux narines échancrées et mobiles, de lèvres rouges et épaisses qui laissaient voir des dents petites, serrées et blanches, — une admirable créature, dis-je, qui, pendant toute la séance avait montré l'enthousiasme le plus vif et le plus soutenu, accourut vers moi dès que j'eus fini, me prit dans ses bras blancs et parfumés, m'enleva de mon tabouret, me pressa contre son sein que je

sentais palpiter, et qu'il me semblait qu'elle s'appliquait à me faire sentir, et me couvrit de baisers tantôt précipités, tantôt prolongés. Ses lèvres étaient sur mes lèvres, son souffle enveloppait mon visage d'une atmosphère enivrante. Je me débattais et je résistais. Mon père intervint et me dégagea tout troublé de cette étreinte étrange Elle, l'œil et la joue en feu, me jetait des regards dévorants.

Dès lors elle ne me quitta plus; elle me suivit partout, et je la trouvais dans tous les salons où j'allais, assise aussi près de moi que son rang et sa naissance le lui permettaient, mon voisinage étant réservé aux plus grandes dames du monde. Elle était toujours là, agitée, fiévreuse, me contemplant des pieds à la tête.

Un jour, elle nous invita, mon père et moi, à dîner, disant que c'était pour nous avoir, nullement pour me faire jouer. En effet, lorsque nous arrivâmes, il n'y avait que deux femmes et un homme, l'ambassadeur de Bavière, et elle leur dit : « Vous savez, X... ne jouera pas; c'est pour lui et son père que je l'ai invité ; ce n'est pas pour nous, cette fois du moins; il ne faut pas abuser des maîtres. »

On dînai finement et gaiement, et je crus m'apercevoir que les deux dames faisaient beaucoup causer mon père, et que l'Excellence lui versait fort à boire. Toujours est-il que ce soir-là, contre toutes ses habitudes, il s'anima beaucoup et se mit à raconter des histoires. On le poussa; il se lança à corps perdu dans les anecdotes de sa jeunesse, et nous entrions dans le salon qu'il n'était pas encore sorti du collége. « Parlez lui, disaient les dames, tout ce qui touche au père d'un grand homme est du plus haut intérêt. » Et l'on s'extasiait. Lorsqu'il fut bien installé dans un fauteuil au coin de la cheminée, l'auditoire en cercle autour de lui, penché vers sa bonne figure, la baronne me fit un signe impérieux et gracieux à la fois, et m'entraîna à travers deux salons dans une pièce reculée.

Là, elle me fit asseoir auprès d'elle sur un divan très-moelleux, s'approcha de moi de très-près, prit mes mains dans les siennes et les posa sur ses genoux, puis me les pressant et caressant doucement, tantôt comme si elle les pétrissait, tantôt comme si elle eût voulu les effleurer à peine du bout de ses doigts, elle me dit :

« X..., vous avez beau n'avoir que douze ans, par le génie vous êtes un homme. Mais il vous manque d'avoir aimé. Avez-vous jamais aimé ? » Et elle me regardait dans le fond des yeux.

Je fis le sot :

« J'ai aimé mon père, lui dis-je.

— O cher ange, s'écria-t-elle, en m'entourant de ses bras nus et en me couvrant le visage de baisers, ô cher ange, ce n'est pas cela! ce n'est pas cela! Il faut aimer une femme, une belle femme!.... »

Nous étions seuls, mon père racontait sa vie de collége à des complices qu'on avait évidemment trompés eux-mêmes, en prétextant auprès d'eux, pour m'entraîner à l'écart, un motif tout autre que le vrai; je n'en fus pas quitte aussi facilement que la première fois que la baronne m'avait témoigné ses sentiments.

VI

A partir de ce jour, je me défiai et me gardai prudemment des femmes; et dans les heures folles de ma vie, dans ces heures regrettables enlevées au travail de l'esprit pour les vaines et fausses jouissances de la chair, heures qui me font rougir et que je maudis, je ne me laissai jamais aller à une surprise ou à un entraînement. Je consentais, et ceci était excusable, lorsque je le croyais nécessaire à l'équilibre de

mes facultés morales, à céder à mes sens. Quelquefois aussi je considérais une de mes mendiantes d'amour comme un stimulant musical propre à me suggérer des motifs. Jamais, au grand jamais, je n'aimai réellement. C'est mon honneur et c'est ma gloire de le dire ici.

Non, l'art ne se nourrit pas de substance charnelle, mais de matière éthérée. Il a des ailes, il ne saurait marcher, s'agenouiller, ramper auprès de pieds chaussés de soie et de satin. Le ciel est à lui : que ferait-il du boudoir d'une femme? Il se nourrit des effluves de l'infini, non des parfums d'une chevelure. Il est éternel et n'a que faire des charmes que l'âge ternit si vite, que la tombe transforme si promptement en débris hideux. L'artiste doit connaître les femmes le moins possible; il ne doit le faire que comme je l'ai dit, pour en sucer la moelle, s'il espère en extraire quelques parcelles divines qu'il fera remonter vers les cieux et rendra ainsi au sein de l'infini; il ne doit le faire que comme je l'ai fait, lorsqu'il y voit un moyen de réveiller la muse assoupie ou de la jeter dans une nouvelle voie; ou, enfin, lorsque

sa santé intellectuelle demande une distraction.

Le génie ne doit avoir d'autre maîtresse que l'art.

C'est la seule que j'aie eue.

VII

C'est la seule que j'aie eue — sauf l'Église vers laquelle me porta une sage aversion pour toutes ces femmes qui se jetaient à ma tête.

Mes sentiments religieux étaient trop profonds, trop inhérents à ma nature, pour que je n'éprouvasse pas le besoin de les manifester d'une autre façon que par mes chants. Il me fallait travailler encore à la gloire de Dieu en dehors de mes œuvres mélodiques. De plus, ainsi que je viens de le dire, je voulais, sans fuir le monde, fuir les dangers du monde.

Comment faire tout cela mieux qu'en me plaçant sous la protection de l'Église dont le front est par delà les étoiles, dont le cœur est ouvert aux vivants, et dont les pieds touchent à l'empire des morts ?

L'idée m'en était venue de bonne heure.

Lorsque je fis ma première communion, tout mon être s'élança vers Dieu. C'est alors, et non dans les baisers voluptueux et empoisonnés des femmes belles et corrompues, que je connus les véritables ravissements de l'amour, de l'amour le plus pur, fort, passionné, ardent, qui consume et dévore, et qui, cependant, est plein de douceur.

J'aimais Dieu et l'Église avec toutes les tendresses humaines dont j'ai entendu parler, dont on m'a fait des récits, et qu'on m'a dit éprouver pour moi. Je ne vivais que pour Dieu; j'étais absorbé par lui; je ne pensais qu'à lui; je le priais, je l'adorais sans cesse ; il était dans tous mes actes, dans toutes mes paroles; la nuit il apparaissait dans mes songes. Je ne séparais pas de lui son divin Fils, et je portais toujours sur moi son image que l'on me surprenait parfois à baiser furtivement ; quelque-

fois même je l'embrassais ouvertement, publiquement, afin que tout le monde fût le confident et le spectateur de mon adoration. J'aimais la sainte Mère de Dieu, comme une mère, comme une reine. J'avais aussi pour les anges une affection de frère, pour les chérubins une sollicitude paternelle. Les objets du culte étaient par moi entourés d'une vénération un peu idolâtre, je le reconnais aujourd'hui, et je n'entrais jamais dans une église sans m'y prosterner la face contre terre, et faire sur la poussière du sol une croix avec ma langue. Enfin, j'avais la sainte folie.

Mais ce qui me tourmentait surtout, c'était le regret de ne pouvoir confesser ma foi à la façon des martyrs. J'aurais voulu souffrir pour l'amour de Dieu; j'aurais voulu qu'on m'insultât, qu'on m'outrageât, qu'on me battît, qu'on me torturât, qu'on me fît subir des supplices atroces. Et j'éprouvais à me les imaginer, à en inventer, à me représenter et comme à me faire sentir les douleurs les plus excruciantes, un amer plaisir.

Il y eut un moment où ma santé se ressentit de ces aspirations violentes, où je perdis le

sommeil, où la fièvre s'empara de moi. Je pâlis alors, je maigris, le délire moral s'accroissait sous l'influence du mal physique, et réciproquement la débilitation qu'amenait la maladie surexcitait mon cerveau et mon cœur.

La réception de la sainte hostie et les bonnes paroles de mon directeur, qui s'était bien rendu compte de mon état, firent heureusement rentrer le calme dans mon cœur et mes sens troublés jusqu'au désordre.

Mais une impression ineffaçable, une piété à l'épreuve du fer et du feu, résidaient dès lors au fond de mon âme.

VIII

J'ai dit que je n'avais pas eu de maîtresse. Il faut s'entendre. Je n'en ai pas eu dans ce sens qu'aucune femme n'a pris d'empire sur mon âme, et ne m'a détourné de mes devoirs envers mon génie, et que jamais je n'ai sacrifié à un de ces êtres frivoles, perfides et dangereux une minute de mon temps que je ne lui eusse destinée à l'avance, ni quoi que ce soit au monde. Je n'ai pas eu de maîtresse en ce sens que le petit nombre de femmes aux instances de qui j'ai pu céder, n'ont été

pour moi, comme il convient, comme j'ai démontré que cela devait être, qu'une distraction, qu'un divertissement d'un moment. J'ai été aimé par des femmes qui m'ont donné leur âme, leur vie et leur corps : j'ai pris un moment par pitié et par curiosité ces corps et ces âmes ; puis je m'en suis éloigné, comme le voyageur s'éloigne de la source qui l'a un moment désaltéré, de l'arbre qui lui a donné un fruit ou de l'ombre, de la tige qui lui a présenté une fleur; il va plus loin, il est passé.

Une fois, cependant, je m'aperçus que j'avais failli aimer.

J'avais vingt ans. J'étais célèbre et riche. Quand j'arrivais dans une ville, grande ou petite, le bruit s'en répandait avec une instantanéité merveilleuse, presque inexplicable. Dans toutes les maisons, chez les riches comme chez les pauvres, on quittait tout pour me voir ; toutes les affaires cessaient comme par enchantement ; c'était un jour de fête, et les maîtres eussent été imprudents d'essayer leur autorité à arracher leurs ouvriers ou leurs domestiques de ma route. Ils n'y songeaient

guère, d'ailleurs, fascinés qu'ils étaient eux-mêmes. On se rassemblait sur la place de mon hôtel, on regardait ma fenêtre, on parlait de moi et l'on m'attendait. Dès que je paraissais, un murmure de sympathique admiration, de vénération même sortait de toutes les bouches. On s'écartait pour m'ouvrir un large passage, et l'on baissait la tête devant moi comme devant le Saint-Sacrement. Les mères faisaient toucher mes habits à leurs petits enfants, et les animaux eux-mêmes ressentaient l'influence de cette attention unanime.

C'est une réception de ce genre qui me fut faite à K...dorf. Comme d'habitude elle se prolongea plusieurs jours de suite, et le dimanche, qui était le troisième jour de mon arrivée, la municipalité vint me présenter ses hommages, et les jeunes filles du lieu m'offrirent un bouquet.

Parmi celles-ci, je ne pus m'empêcher d'en remarquer une, à cause de l'éclat de sa beauté et de l'expression du regard qu'elle ne pouvait détourner de moi quoi qu'elle fît.

C'était un type admirable. Elle était grande, développée et presque épanouie dans sa juvé-

nile structure; elle était admirablement faite; son cou élégant, mais plutôt fort que mince, et d'une blancheur mate, ainsi que ses bras, qui m'ont toujours rappelé ceux de la *Psyché* de Pradier, portait une tête bien construite, noblement posée et d'un ovale parfait; son front était pâle, avec de petits méplats délicats et frais exprimant l'intelligence; les sourcils, d'un noir d'ébène, comme ses cheveux qui retombaient derrière elle en longues nattes, semblaient tracés au pinceau et dessinaient un arc élégant sous lequel ses yeux grands, doux et vifs comme ceux d'une gazelle, attiraient et étonnaient en même temps par leur profondeur; le nez était droit; la bouche rouge et riante exprimait la bonté et un sensualisme dont Dorothée n'avait pas conscience; la joue était légèrement rosée. Lorsqu'on portait ses regards plus bas, on était frappé par l'ampleur séduisante des épaules et par la richesse du corsage; la taille était fine cependant, sans rappeler en rien les déformations monstrueuses auxquelles les femmes de Berlin soumettent leur ceinture; enfin, son jupon court laissait voir une jambe ferme et ronde, dont un pied

convenablement petit et cambré faisait ressortir le dessin correct. C'était une paysanne, mais quelle paysanne ! Déesses de l'Olympe, statues antiques, merveilleuses des salons, je vous souhaite de l'égaler!

Je ne sais par quel attrait je fus porté vers elle ; toujours est-il qu'après avoir pris le bouquet que m'avait apporté sa compagne, c'est à elle que je parlai. J'étais un peu troublé ; elle rougissait jusqu'aux oreilles, et je me rappelle avoir remarqué à part moi avec quelle vivacité son sang pur fluait et refluait.

« Vous êtes bien belle, lui dis-je simplement.

— Pour vous servir, » me répondit-elle en me faisant une révérence et en baissant les yeux.

« Pour vous servir ! » ce « pour vous servir » me trotta dans la tête toute la matinée.

Il paraît que ce n'était pas un mot banal ; car, de l'avis de tout le conseil des municipaux, de celui de toutes les filles de la ville et de la famille même de Dorothée, il fut décidé que puisque je l'avais remarquée, on ne pourrait m'être plus agréable et l'on ne pourrait

avoir de meilleure chance de succès qu'en la chargeant de me demander, au nom de K...dorf, de vouloir bien jouer une fois avant mon départ.

On me la dépêcha donc.

Je venais de déjeuner et j'étais seul ; j'avais beaucoup travaillé le matin ; mon repas était venu tard ; il avait été plûs copieux que d'habitude ; j'étais très-surexcité.

Dorothée était plus belle que la veille. Je sentais qu'une émotion profonde, intime, dont j'étais la cause, ne l'avait pas quittée ; elle avait dû passer une nuit d'insomnie à songer à moi ; je sentais aussi qu'elle m'appartenait par un charme irrésistible qui la dominait, et le « pour vous servir » me dansait dans l'esprit.

Je n'étais pas non plus moi-même bien sûr de moi, ni bien à froid, et je ne sais trop pourquoi ni comment je fermai la porte à la clef. Ce qui est sûr, c'est que je pris la belle enfant par la main et la fis asseoir sur mon sofa.

Je lui parlai de sa beauté, de sa grâce, et elle sourit. Mon bras entoura sa taille, et elle ne se défendit pas. Nous étions là tous deux,

jeunes, beaux, séparés du monde, nous aimant éperdument, inconscients de ce qui allait se passer, mais également entraînés. Je lui demandai de l'embrasser; elle dit : « Pour vous servir! » Je lui demandai de me rendre ce que je venais de lui donner, elle le fit aussitôt. Dieu! quel baiser doux, embaumé, plein de jeunesse, de vie, électrique; je perdis, nous perdîmes un peu la tête.

Et tous les jours, à la même heure, Dorothée revint calme, placide, gracieuse, heureuse et presque silencieuse. Et tout le monde dans K...dorf le savait, le voyait, et tout le monde en paraissait content, tant on me vénérait. On eût dit que j'étais un dieu et que je faisais trop d'honneur à ces braves gens en me mêlant à eux.

Je prolongeai mon séjour à K...dorf.

Je ne sais combien de temps cette amourette eût duré si la grâce de Dieu ne m'avait rappelé à lui.

Un jour, tout à coup, au moment où j'entendais le pas léger de Dorothée dans mon escalier, je fus frappé comme d'une lumière d'en haut. Ce fut comme une voix terrible qui me dit :

« Malheureux ! qu'as-tu fait des dons surnaturels que je t'ai accordés ? Est-ce pour les dépenser en humaines amours que je t'ai envoyé sur la terre ? Tu manques à ta mission. Tu t'abaisses ; tu te dégrades; tu aimes comme un villageois. Eh bien ! reste donc au village. Ferme ton piano; détruis-le; oublie ton art et fais-toi oublier toi-même. Épouse Dorothée ! »

Ces dernières paroles me glacèrent l'âme, me firent frissonner, et mes cheveux se dressèrent sur ma tête. J'entendis alors une voix stridente qui hurlait au milieu d'éclats de rire infernaux :

« X... a épousé Dorothée, la fille de l'épicier de K...dorf, et il en a sept enfants qui mangent tous les jours les longues beurrées qu'il leur fait ! »

Dorothée s'aperçut bien de l'état d'épouvante où je me trouvais, car le sourire avec le-

quel elle entrait chaque jour dans ma chambre s'arrêta sur ses lèvres; elle pâlit, et, me voyant malheureux, elle s'élança sur moi, les yeux pleins de larmes :

« O cher seigneur, s'écria-t-elle, qu'avez-vous? Qui vous a fait de la peine? Que puis-je faire pour vous consoler? Voulez-vous ma vie?

— Eh bien ! s'il le fallait? lui dis-je brusquement.

— O cher seigneur! quel bonheur pour moi si je pouvais mourir pour vous! Je voudrais pouvoir faire davantage!

— Ce n'est pas de mourir qu'il s'agit, repris-je, mais de nous quitter. Tout est fini entre nous. Va-t'en ! »

Je n'oublierai jamais l'expression d'horreur qui se peignit tout à coup sur son visage.

Elle devint d'une pâleur effroyable; une sueur froide perla à grosses gouttes sur son front; ses yeux devinrent caves et hagards; sa bouche s'ouvrit, et elle chercha en vain à articuler des mots; il ne sortait de son gosier étranglé que des sons rauques qui ressem-

blaient à un râle ; ses mains se tordirent ; elle tomba comme une masse sur le sol.

Je me précipitai vers elle ; mais je me contins bientôt, et, promptement revenu de cette nouvelle émotion, je m'occupai avec sang-froid de la rappeler à elle.

Lorsqu'elle eut recouvert ses sens, elle fut longtemps à rassembler ses esprits et à se rappeler ce qui venait de se passer. Quand elle l'eut compris, elle faillit retomber. Heureusement, les larmes vinrent bientôt, et ce déluge la soulagea.

Je lui expliquai rapidement ce qu'il en était, et les exigences de ma situation, et l'impossibilité où nous étions d'être unis plus longtemps. Elle m'écouta vaguement et partit avec docilité lorsque je levai la séance.

Je quittai K...dorf le lendemain avant l'aube.

On m'a dit depuis que la belle Dorothée avait mal tourné.

Ma conscience est tranquille sur ce point. Ce n'est pas ma faute si je suis à peu près irrésistible ; et, je le répète encore, c'est la loi providentielle de l'art, qu'il doit faire souffrir ou se laisser tuer.

Cependant, à partir de ce jour, je me gardai davantage et je pris la résolution, résolution souvent traversée par les circonstances, mais qui finit par être réalisée, d'entrer dans les ordres.

IX

Béni soit le jour où j'ai dit adieu au siècle! Bénie soit l'heure où je me suis consacré à mon Dieu!

Depuis cette heure, toute ma vie n'a été qu'une longue continuité de jouissances catholiques et mystiques, qui sont les plus hautes, les plus grandes, les plus vives qu'il soit donné à l'homme de sentir. Ces bonheurs-là sont équivalents à une joie quelconque d'un mortel ordinaire qui deviendrait éternelle, car ils sont infinis. Supposez un homme du vulgaire, à qui

l'on vient d'apprendre en même temps qu'il va épouser celle qu'il aime et qu'elle a une immense fortune ; le bonheur qu'il éprouve dans ce moment, multipliez-le cent fois, mille fois, et faites-le durer toujours, voilà ce que nous ressentons nous autres artistes-pontifes.

Et c'est dans cette béatitude exaltée que j'ai vécu depuis que je suis dans l'Église. Associé de Dieu, je reçois des hommages et de l'encens, et à mon tour je transmets à plus élevé que moi des chants et des louanges.

Et voilà comment se passera toute ma vie, comment elle s'est passée depuis bien longtemps déjà, sans être troublée, sauf une seule fois.

X

Je vivais en paix dans mon couvent de Rome lorsqu'un jour, au milieu des centaines de lettres qui m'arrivaient de tous les points du monde, j'en remarquai une portant le timbre d'une ville inconnue de la Russie. L'écriture en était agitée et fiévreuse. C'était celle d'un jeune homme un peu fou de musique, un peu enthousiaste de moi, qui demandait à être mon élève.

Des lettres de ce genre, j'en recevais tous les jours. Femmes du monde, ayant leurs nerfs

et se croyant du talent ; vieux généraux, réfugiés dans la musique que leurs doigts roidis par les fatigues de la guerre leur interdisaient pourtant; chambellans, qui voulaient flatter la monomanie d'un maître; étudiants sincères, mendiants déguisés, marchands d'autographes, j'étais en butte à une correspondance formidable à laquelle je ne répondais guère.

Cependant la lettre du jeune Russe était si fanatique, si suppliante, que je me décidai par compassion à lui écrire. Je le fis de façon à ce que, s'il lui restait quelque lueur de bon sens, il comprît que je ne pouvais pas faire grand'-chose pour lui, et qu'il me serait un peu à charge. Je lui dis que je ne connaissais pas assez sa position, sa personne et son talent pour prendre la responsabilité de le lancer dans une voie où il pourrait bien ne rencontrer, comme tant d'autres, que déboires et douleurs. J'ajoutais que je ne donnais point de leçons, et que mon métier n'était pas plus d'enseigner le piano que d'en jouer. Cependant je ne me refusais pas durement et sèchement à lui donner des conseils, si son aptitude paraissait de nature à être encouragée. Suivaient les po-

litesses et les banalités que tout homme du monde doit à un homme envers qui il n'a aucun motif d'être désagréable.

J'avais complétement oublié mon Russe, lorsque je reçus un matin la visite d'une femme qui me dit être l'auteur de la lettre que son caractère hommasse, et brusque sans délicatesse, m'avait fait prendre pour une lettre de boyard, voire de moujik plus ou moins bien léché.

C'était une femme fort jeune, mais qui n'avait aucun des charmes essentiels de la femme ni de la jeunesse; elle n'avait pas l'attrait sympathique; elle n'avait pas de grâce; elle manquait de distinction, et même de ce ton, de ce genre bizarres et peu louables qui, chez certaines, masquent sous un voile d'excentricité ce qui leur manque de bonne éducation et de tenue. Non, celle qui était devant moi n'avait qu'une étrangeté qui n'éveillait pas la curiosité, et un défaut de monde absolu.

Je fus fâché qu'elle eut fait un aussi grand voyage, car je le prévoyais tout à fait inutile, et mon premier mouvement fut de le lui dire franchement. Mais, en réfléchissant qu'après

tout c'était son amour plus ou moins malheureux pour l'art, et son admiration pour moi qui l'avaient amenée du fond de la Russie jusqu'à Rome, je résolus d'y mettre des formes pour le moment.

Je ne tardai pas à le regretter, car dès les premières paroles, elle s'offrit brutalement à moi.

« Vous verrez encore *de l'extraordinaire* en me gardant, maître, vous verrez un disciple dévoué » (elle accentua ce mot d'un regard singulier) : « PRENEZ-MOI ! [1] »

Et elle rejetait sa tête et ses deux bras en arrière, comme pour me livrer sa personne.

Je fus confondu de cette hardiesse inattendue et de cette impudeur, et je la contemplai avec stupéfaction.

Elle s'aperçut bien du fâcheux effet qu'elle avait produit; elle comprit que ce procédé de fille de carrefour ne pouvait être le moyen de me séduire, que la chose serait moins facile et moins immédiate qu'elle ne l'avait cru, qu'il y

[1] *Souvenirs d'une Çosaque*, page 98.

faudrait plus d'artifice, et, un peu troublée [1], elle reprit un ton et une attitude plus modestes.

Je feignis de n'avoir pas compris ; je détournai obligeamment la conversation et je lui parlai de son talent :

« Vous devez aimer Chopin, lui dis-je. Ce fut mon meilleur ami. »

Et pour rompre les chiens, je me mis au piano et lui jouai la Polonaise en *ut dièze mineur*.

Tandis que je jouais, elle demeurait immobile, attentive jusqu'au fond du cerveau, et sans la voir, je sentais que le fluide musical se répandait sur elle.

C'est en effet le propre de mon jeu que les sons qui partent de mes doigts agitent les ondes acoustiques de telle façon qu'un courant magnétique, magique, s'établit entre mes auditeurs et moi; ils en sont enveloppés; ils en sont pénétrés et saturés. Alors je les tiens, je les touche, je les manie, je les retourne, je les fais vibrer, je les élève, je les abaisse, je les

[1] *Souvenirs d'une Cossaque*. « Ce regard me troubla, » dit-elle. Page 99.

attriste, je les déchire, je les torture, je les désespère, je les console, je les apaise et je les rassérène à mon gré. Je suis le maître de leurs âmes, — s'ils en ont.

Je m'aperçus que la comtesse en avait une, car, lorsque j'eus fini, elle pleurait à chaudes larmes. Cela la réhabilita un peu dans mon esprit. « C'est une fille, me dis-je, mais une fille qui a le sentiment de l'art. »

Je lui demandai de me jouer quelque chose. Elle entama une paraphrase de moi.

C'était épouvantable. Je l'arrêtai aussitôt et lui demandai du Chopin, puisqu'elle venait d'en comprendre un morceau.

Ce fut simplement ridicule. Elle n'y entendait rien. Elle barbotait le plus inintelligemment du monde. Elle ne savait rien, et son jeu était tour à tour violent et criard, tour à tour mou et faible. Je ne croyais pas qu'il y eût là les éléments d'une pianiste même médiocre. C'était bien le jeu d'une femme de province nerveuse, agitée, inquiète et présomptueuse.

Je le lui dis un peu. Cependant elle parut si désolée, que je mêlai du miel à cette amertume. Puis, me souvenant qu'elle était

venue du fond de l'Ukraine pour m'adorer, j'eus l'indulgence, la faiblesse et l'imprudence (hélas! si j'avais su!) de lui dire de venir le vendredi, jour où je recevais quelques jeunes gens à qui je donnais des conseils, chose qu'il m'était impossible d'éviter de faire.

A ce propos, je dois dire que je comprends mal quel parti l'auteur des *Souvenirs d'une Cosaque* veut tirer, quelle insinuation elle fait découler de ce fait que je faisais travailler ces étudiants, rapproché de ce que je lui avais écrit que ce n'était pas mon métier de donner des leçons. Qu'en conclut-elle? Est-ce un moyen de rhétorique destiné à me présenter dès l'abord au lecteur comme un homme qui ment, ou comme un homme versatile? C'est faible, en tous cas; mais plût à Dieu qu'elle n'eût pas travesti plus odieusement les plus simples et les plus innocentes de mes paroles et de mes actes!

XI

Il paraît qu'elle s'attendait à une visite de moi. Elle me l'a dit depuis, et elle vient de l'écrire. On comprend pourquoi je m'en dispensai. Chez toute autre, je serais allé. Une femme vient de Russie pour entendre et consulter un artiste; la convenance plus élémentaire exige qu'il se dérange. Mais on conçoit qu'après le début étrange de sa première visite, je me sois tenu sur la réserve. J'étais déjà bien assez poli de ne pas l'avoir mise à la porte, comme il m'est arrivé pour d'autres aventurières. J'étais

bien assez bon de lui avoir permis de me revoir, de revenir chez moi, et de lui avoir fait espérer de recevoir mes conseils.

Elle vint donc le vendredi. Elle fit sur ses futurs camarades une singulière impression. Son air sauvage, ses manières impérieuses sans noblesse, ne lui gagnèrent pas les cœurs des jeunes gens et jeunes filles aimables et simples qui vivaient autour de moi en bonne intelligence et dans une touchante camaraderie. Elle effaroucha et glaça tout le monde. On la laissa dans un coin, où je la trouvai l'air morose lorsque j'entrai.

Quand son tour vint, elle fut tout à fait insupportable. Elle discutait mes observations et mes prescriptions. Elle s'arrêtait sans cesse pour se tourner vers moi et me regarder d'un air langoureux ; elle bavardait, elle pérorait à perte de vue. Je fus obligé d'y mettre bon ordre, mais ce ne fut qu'avec peine et je dus me fâcher. Ce n'était point, certes, mon habitude, et mes élèves le savent ; mais cette femme commençait à m'impatienter par ses minauderies et son manque de gravité. Elle m'importunait, et d'ailleurs elle donnait un mauvais

exemple. Je suis un maître ; je ne suis pas un interlocuteur. « Je ne discute pas ; j'enseigne. »

Elle parut furieuse ; cela ne me déplut point.

« Tant mieux, me dis-je; elle se lassera vite et me débarrassera. »

XII

Comme j'y pensais, et comme le mot de « prenez-moi » me revenait à l'esprit, je me demandai si vraiment je l'avais bien compris, si je ne m'étais pas trompé. Elle est si bizarre, me dis-je, que peut-être elle n'a pas voulu dire ce qu'elle disait, voulu faire ce qu'elle faisait; elle est étrangère, d'ailleurs; elle n'a pas les habitudes du grand monde, de celui des grandes capitales; j'ai pu m'abuser par orgueil. Et c'est ainsi que je ne lui ai pas rendu sa visite et que je suis arrivé à la traiter un peu durement à la

leçon. J'ai peut-être des torts envers elle. Allons, il faut les réparer ; d'ailleurs, en allant la voir, je causerai avec elle, je la ferai parler et je saurai une fois pour toutes ce qu'elle est, ce qu'elle vaut et ce qu'elle veut.

J'allai donc chez elle le soir même. Son attitude était devenue modeste et sa tenue était bonne, presque sévère ; elle ne me regardait ni avec effronterie ni avec langueur ; son langage était convenable et sérieux ; je vis que j'avais affaire à une femme qui, au moins, avait un certain tact, comprenait ses erreurs et tenait à les réparer. Je l'écoutai donc avec attention.

Ce n'est pas que son récit fût bien intéressant.

Elle me raconta des histoires de l'autre monde.

D'abord, elle me parla du château de son père du haut duquel elle voyait le Dnieper. Elle me fit des ameublements qui l'ornaient des descriptions fantastiques dont je ne crus pas un mot, d'autant que l'on m'avait dit que les habitants de l'Ukraine sont les Gascons de la Russie. Elle me fit des peintures de la steppe

et de ses charmes, qui traînent les romans démodés et les voyages pittoresques. Elle me raconta comment sa belle-mère ne l'avait pas élevée du tout, ce dont je m'apercevais bien. Elle me vanta son talent d'écuyère qui, Rome est là pour le dire, est médiocre, — sauf que peut-être dans l'Ukraine (elle avait une façon désagréable de prononcer ce mot qui revenait sans cesse) elle pouvait être fort bien à califourchon sur un cheval cosaque, harnaché d'une corde et sellé de rien du tout, sauf, dis-je, qu'elle eût peut-être été assez habile à faire sur un cheval des tours de saltimbanque. Elle me célébra la manière admirable dont elle nageait et comment elle avait appris cet art d'un vieux Zaporogue (si elle eût été créole, elle m'eût narré une histoire de Domingo « bon nègre à petite blanche »). Elle me dit comment elle s'habillait en garçon et passait ses nuits en plein air, deux jolies manières d'être pour une jeune fille du monde.

Quant à son mariage, elle me raconta cette sempiternelle histoire usée et rebattue qui sert invariablement à toutes les femmes qui ont trompé ou qui vont tromper leur mari; et en

l'entendant je pensais à ce récit que les figurantes des théâtres ou des ruelles font uniformément d'un père colonel mort sur le champ de bataille, d'une mère, sans fortune malgré sa grande naissance, veuve avec cinq enfants, cinq filles, de la misère, de la tentation, des piéges, de la surprise par le fait d'un vieillard riche et corrompu, etc. La comtesse me servit une histoire décousue et surtout banale qu'elle paraissait avoir fini par croire à force de l'avoir récitée. Naturellement cet homme était un misérable. En réalité c'était un homme de bon sens qui n'a pas voulu que sa femme et son nom courussent les concerts et les théâtres à travers l'Europe, et qui eût préféré que celle qu'il avait épousée restât auprès de son foyer et y élevât ses enfants. Il avait espéré que le mariage ferait passer la monomanie musicale. Il s'était trompé; un coup de cravache le lui grava en plein visage le lendemain de ses noces. Il fut assez gentilhomme pour ne pas jeter cette folle furieuse par la fenêtre. Voilà ce que je discernai dans une phraséologie pompeuse et déclamatoire quoique sans style ni relief.

Mais ce qui me choqua le plus dans ces confidences, ce fut la révélation de ce fait que la comtesse avait une fille ! Je le lui fis répéter. Elle avait une toute petite fille qu'elle me disait adorer — et qu'elle avait plantée là, sans hésitation, sans regrets, sans remords, pour satisfaire la passion désordonnée et nullement motivée qu'elle avait pour la musique.

Il ressortait donc pour moi de tout ce qu'elle disait elle-même qu'elle avait été une mauvaise fille, une mauvaise sœur, une mauvaise pupille, une abominable épouse et une horrible mère, et que, quant aux autres personnes avec qui elle avait été en relations ou qui lui avaient rendu d'éclatants services, elle était invariablement brouillée avec elles toutes.

Et cependant, au lieu de la prendre en horreur, et malgré un je ne sais quoi de faux qui n'avantageait pas son récit, je ne me sentais pas, à mon grand étonnement, repoussé ni indigné comme j'aurais dû l'être.

Il y avait maintenant dans son attitude vis-à-vis de moi quelque chose de nouveau qui tenait d'une sorte de sympathie. Son regard me pénétrait d'une façon douce qui contrastait

avec ce qu'il avait été lors de cette première entrevue, et je trouvais un certain charme à la victoire que j'avais évidemment remportée sur elle en la forçant à se modifier, en la transformant en aussi peu de temps. Je sentais que je faisais là une bonne action et je désirais la continuer.

« Qui sait ? me disais-je, cette sauvage enragée ne l'est peut-être que faute d'avoir subi une bonne influence. Des parents ou des amis ayant plus d'autorité, meilleurs ou plus habiles, en eussent peut-être fait quelque chose. Elle n'est peut-être pas aussi rebelle et révoltée qu'elle en a l'air. Elle a même de la docilité, puisqu'elle plie déjà. Allons, rendons-lui service; aidons-la, et nous restituerons peut-être une âme à Dieu. »

Je la pris ainsi en pitié et en intérêt, comme on fait souvent d'un être disgracié et difforme. Moralement, elle était parmi mes élèves comme une petite bossue. Je rêvai de la redresser.

Et ce fut en vue de la régénération de son cœur et de son esprit, beaucoup plus que de sa rénovation musicale, que je lui dis en partant

que je lui donnerais chaque semaine une leçon particulière le mardi, soit chez elle, soit chez moi.

Elle me baisa la main avec respect comme faisaient tous mes enfants.

XIII

Trois mois se passèrent ainsi.

Je lui donnais chaque semaine une leçon sans qu'elle fît le moindre progrès, et en me demandant chaque fois pourquoi je perdais ainsi mon temps et lui faisais perdre le sien; car je voyais bien que je ne ferais jamais rien d'elle comme musicienne; elle ne l'était pas, on ne le devient point, et toutes ses émotions musicales provenaient non du cœur, mais de la tête; elle se figurait les avoir; elle croyait les éprouver, ou elle affectait de le croire (car

c'était une merveilleuse comédienne) ; elle s'imaginait qu'elle était émue et troublée jusqu'au fond du cœur; elle se figurait qu'elle se pâmait, et elle pleurait parce qu'elle le croyait.

La vérité est que je travaillais au rachat d'une âme et que la musique n'en était plus que le prétexte. Le changement de mes dispositions à son égard s'était confirmé. L'antipathie, l'aversion avaient décidément fait place à la compassion, à l'intérêt, et les minces progrès qu'elle faisait sous le rapport de la moralité, du bon sens et de la tenue m'encourageaient un peu, ou du moins m'empêchaient de désespérer d'elle.

XIV

Elle habitait, *via del Babuino*, un petit appartement médiocre, composé de quatre chambres d'étudiant, et qui, malgré la vue incomparable qu'il avait sur le Pincio, ne fut assurément pas, par l'exagération du loyer, ni du service qui n'existait pas, la cause de sa ruine. En effet, j'ai eu longtemps l'occasion de le constater, la générosité n'était pas le fort de la comtesse. Elle était parfois prodigue (c'était bien rarement), toujours désordonnée, mais une forte dose d'avarice, souvent poussée jusqu'à la

rendre sordide, tempérait ses folies — lesquelles, par parenthèses, ont bien pu être calculées : c'était peut-être la part du feu qu'elle faisait là ; en jetant un matin cinq louis par la fenêtre, elle se dispensait de dépenser dix francs par jour pendant un mois.

Mais je ne devrais rien dire : elle a été magnifique pour moi, et m'a plus d'une fois donné des *infiorate* à 10 francs (les fleurs à Rome ne coûtent rien). Elle ne s'est pas ruinée pour moi, ce dont je suis ravi ; mais elle a été, relativement, large, grande, grandiose.

Quoi qu'il en soit, le logis était mal tenu et même sale. Tout y traînait ; tout y était négligé ; rien n'y portait l'empreinte du bon goût ni de la distinction. On se sentait chez une bohême. Il n'y avait pas de trace de tentative, d'intention de la part de la souveraine du lieu de mettre en accord les étoffes avec les meubles, les meubles avec la personne.

Cela m'attristait ; car j'ai la passion de l'harmonie ; je la cherche, je la veux en toutes choses, et je l'apprécie infiniment dans ces manifestations de la personnalité d'une femme qui forment autour d'elle comme un doux

rayonnement; j'aime que le *mundus muliebris* présente un ensemble bien lié dont chaque partie révèle le caractère, le tempérament et presque la complexion de la déesse. Pour moi qui ai vécu dans le monde le plus élégant, le plus foncièrement distingué, les harmonies du foyer ont une importance capitale. Je veux que la situation de la demeure, l'architecture extérieure, la décoration du vestibule, l'aspect sombre ou gai de l'escalier, la hauteur des étages, la couleur des étoffes ou des papiers dont les murs sont tendus, les tapis, le mobilier, les objets placés sur les consoles et les étagères, les fleurs ou les plantes, et les lustres, les sujets des tableaux, la livrée des gens, enfin la toilette de la maîtresse de la maison soient tous d'accord. Et je veux que, sur sa personne, les tissus, les arrangements de plis et d'ornements, on dit, je crois, « les garnitures, » les souliers, la coiffure, les bijoux, l'éventail, le mouchoir, les gants, tout porte la même marque. Autrement, toilettes et maison sont bonnes pour tout le monde ou plutôt n'appartiennent à personne.

Cuvier savait reconstruire un animal antédi-

luvien à l'aide d'un petit morceau d'os qu'on en avait retrouvé. Il faut qu'en voyant un bijou, une dentelle chiffonnée d'une certaine façon, un corsage de robe disposé sur une table chez la faiseuse, ou en jetant un regard dans un boudoir, on puisse dire : Voici qui appartient à une grande princesse, blonde, mince et sentimentale, ou à une belle marquise brune, pleine de santé, rieuse et spirituelle.

Chez la comtesse on ne sentait personne ; si je ne l'avais connue, j'aurais deviné du premier coup d'œil une femme vulgaire chez qui rien n'annonçait la race ni l'éducation, une femme de peu; en un mot, avec des prétentions pour s'en faire accroire, de l'extravagance et une indolence de loir. En un mot, c'était bien la Russe qu'on avait « grattée : on ne retrouvait plus que la Cosaque. »

Elle l'était tellement qu'elle avait contracté l'habitude de fumer comme un vieux troupier. Qu'une Espagnole ou une créole fume par-ci par-là, et même tous les jours, quelques cigarettes dans l'intimité, passe ; c'est une coutume de son pays. Mais le cigare ! il est hideux dans la bouche d'une femme. Mais si une femme fume

plusieurs cigares par jour, fume continuellement le cigare ! je ne connais rien de plus odieux. Encore, si elle n'avait fait que cela ! Mais elle avait, sous prétexte d'excitation, une manière de mâchonner son tabac qui équivalait à un des plaisirs les plus vifs, dit-on, des marins. C'était simplement repoussant, et son appartement, ses habits, sa personne exhalaient toujours un arome véritablement trop accentué, dans lequel pourtant elle semblait se complaire. En entrant chez elle, la première chose que je faisais, c'était d'ouvrir les fenêtres, la seconde, de regarder si le fauteuil sur lequel j'allais m'asseoir était propre ou si du linge ne s'y promenait pas.

Mais je ne parle que du cigare. Hélas! le cigare est un prince auprès de la pipe. Eh bien ! la comtesse pipait parfois. Vous vous représentez la qualité de son souffle et l'état de ses dents.

Elle avait un autre défaut, la bizarre personne : elle sifflait comme un bon groom anglais qui étrille ses chevaux, ou comme un palefrenier qui lave la voiture.

J'eus beau avertir, conseiller, prier, gronder,

je ne pus pendant longtemps la débarrasser de ces jolis talents de société, le sifflement, le cigare, la pipe et la chique, — quoi qu'elle m'eût fait quelques concessions importantes.

XV

Je n'y étais arrivé qu'au moyen d'une patience que j'admire maintenant quand j'y pense ; j'étais, avec cette nature ingrate, rebelle, en révolte perpétuelle avec tout le monde et contre les lois les plus élémentaires de la convenance et de la politesse, obligé de prendre des détours et de recourir à des artifices infinis. Mais je me piquai au jeu, et plus la tâche était difficile, ardue, plus je m'y obstinais. De loin en loin un petit succès, très-prémédité de l'autre côté, je

crois, m'encourageait, m'attachait et me liait définitivement.

Ce n'est pas que j'y trouvasse d'autre agrément ni récompense; car, à vrai dire, cette société n'avait pour moi, si gâté sous le rapport des relations, qu'un médiocre attrait. M'enfermer quelques heures dans un taudis avec une jeune sauvage, tandis que les palais et les plus brillantes sociétés cosmopolites m'appelaient, c'était du dévouement, ou je me trompe fort, et du dévouement de chrétien.

En effet, la conversation de la comtesse n'avait rien d'attrayant. Je l'ai dit : de l'extravagance sans originalité, de la phrase sans style, voilà le fond et la forme que ne rachetaient point le parti-pris et une complète absence de ce qu'on appelle l'esprit.

Que faisions-nous donc ensemble ? Comment passions-nous ces tête-à-tête qui, au bout de quelque temps, étaient devenus quotidiens et se tenaient tantôt chez moi, tantôt chez elle ?

Je la laissais aller, s'animer, bavarder, guettant dans ses discours incohérents de femme qui fait la folle pour être piquante, intéressante et séduisante, et qui parle à tort et à travers,

une occasion, un mot me permettant de lui insinuer quelque bon conseil.

J'y arrivais parfois, et, de loin en loin, à la dixième répétition, elle comprenait.

Voici au travers de quoi passaient ces enseignements :

Développant ce qu'elle m'avait dit d'elle (car c'était généralement d'elle qu'elle parlait) dans notre première entrevue, elle me racontait sa vie depuis les neuf mois qui précédèrent sa naissance, comment elle apprit à lire à l'âge fabuleux (?) de quatre ans, les bons tours qu'à six ans elle jouait à sa gouvernante, et comment elle passa son enfance à courir les steppes; elle avait la bonté de me dire longuement ce que c'est qu'une steppe, ce dont je lui étais assurément obligé; elle me disait que les Cosaques habitaient la Russie, et mille autres choses que j'étais tout heureux d'apprendre; elle me reparlait de Domingo-Zaparogue, des légendes du cru, et de sa richesse qu'elle avait aussi sans cesse à la bouche comme si elle eût été une marchande enrichie.

Parmi les légendes monotones et plates qu'elle me narrait, petits contes bleus *ad usum*,

il y en avait une série qui revenait sans cesse et qui roulait toute sur le même sujet : c'étaient les contes de Baba-Yaga.

Les Baba Yaga sont de vieilles sorcières vampires, ni plus ni moins. Cela n'est ni inconnu ni nouveau; mais la Cosaque trouvait cela merveilleux, sublime, et il fallait chaque jour avaler une histoire de Baba-Yaga.

Il en est une que je me rappelle bien, pour l'avoir entendue cent fois malgré les ruses ingénieuses et sans nombre que j'employais pour éviter ce fatal récit.

« T'ai-je déjà raconté mes amours avec Lolotte, » dit, dans une vieille parodie, le jeune Werther à son domestique.

« Oh oui! monsieur, vingt fois.

— Eh bien! assieds-toi là, et je vais te la raconter pour la vingt et unième, en attendant la vingt-deuxième. »

C'est ce que j'avais envie de dire à la comtesse lorsque je voyais apparaître les Baba-Yaga.

XVI

Voici la légende de la Baba-Yaga :

Il y avait une fois deux vieux époux. Le mari, ayant perdu sa femme, se remaria. Mais du premier lit il avait une fille, une jeune fille, qui ne trouva pas faveur aux yeux de sa mauvaise belle-mère. Celle-ci avait coutume de la battre et cherchait tous les moyens de la faire mourir le plus vite possible.

Un jour, le père partit en voyage pour quelque temps; la belle-mère en profita et dit à la fille :

— Va trouver ta tante, ma sœur, et demande-lui de te donner une aiguille et du fil pour te faire une chemise.

Or, cette tante était une Baba-Yaga. Mais la jeune fille n'était pas sotte; aussi alla-t-elle chez une tante à elle, sœur de sa vraie mère, et elle lui dit :

— Bonjour, tante.

— Bonjour, ma chère, qu'est-ce que tu veux ?

— Ma mère m'a envoyée vers sa sœur pour lui demander une aiguille et du fil pour me faire une chemise.

Alors sa tante l'instruisit de ce qu'elle devait faire.

— Tu verras près la porte de la Baba-Yaga un bouleau qui voudra te crever les yeux avec ses branches. Il faut que tu attaches un ruban autour de lui. Les portes de sa hutte grinceront et battront avec fracas; tu verseras de l'huile dans leurs gonds. Il y a des chiens qui voudront te mettre en pièces. Tu leur jetteras ces petits pains. Il y a un chat qui viendra pour t'arracher les yeux; tu lui donneras un morceau de lard.

Alors la fille partit; elle marcha et marcha

jusqu'à ce qu'enfin elle arriva au but. Elle vit une cabane dans laquelle était assise une Baba-Yaga aux jambes osseuses, en train de filer.

— Bonjour, tante, dit la fille.

— Bonjour, ma chère, répliqua la Baba-Yaga.

— Ma mère m'a envoyée vous demander une aiguille et du fil pour me faire une chemise.

— Très-bien. — Assieds-toi et file un peu pendant ce temps. Alors la fille s'assit auprès d'un métier, et la Baba-Yaga sortit et dit à sa servante :

— Chauffe le bain, fais-y baigner ma nièce, et souviens-toi de la surveiller attentivement; j'ai l'intention de la manger à déjeuner.

— Bien. — La fille s'assit tellement effrayée qu'elle était plus morte que vivante. Alors elle implora la servante, en disant :

— Chère parente, je t'en prie, mouille le bois au lieu de le faire brûler, et apporte dans un crible l'eau du bain.

La Baba-Yaga attendit quelque temps, puis elle vint à la fenêtre et demanda :

— Files-tu, ma chère ?

— Oh ! oui, chère tante, je file.

Alors la Baba-Yaga revint de nouveau, et la fille donna au chat un morceau de lard, et demanda :

— Y a-t-il moyen de se sauver d'ici ?

— Voici un peigne et un essuie-main, dit le chat ; prends-les et pars. La Baba-Yaga s'élancera à ta poursuite ; alors, mets ton oreille contre terre, et quand tu entendras qu'elle approche, jette d'abord l'essuie-main ; il se changera en une rivière large, large. Et si la Baba-Yaga traverse la rivière et essaye de t'atteindre, alors applique de nouveau ton oreille contre terre, et quand tu entendras qu'elle est tout près, jette le peigne ; il deviendra une forêt épaisse, épaisse, à travers laquelle il ne sera pas possible à la sorcière de se frayer un chemin.

La fille prit l'essuie-main et le peigne et s'enfuit.

Les chiens voulaient la déchirer, mais elle leur jeta les petits pains, et ils la laissèrent passer.

Les portes allaient commencer à battre, mais

la jeune fille versa de l'huile dans leurs gonds, et elles la laissèrent passer.

Le bouleau lui aurait crevé les yeux avec ses branches, mais la jeune fille noua un ruban autour de lui, et il la laissa passer. Alors le chat s'assit près du métier et travailla. Il tournait le rouet et filait tout ce qu'il trouvait sous sa main.

La Baba-Yaga revint à la fenêtre et demanda :

— Files-tu, ma nièce? files-tu, ma chère?

— Je file, chère tante, je file, répondit le chat en rechignant.

La Baba-Yaga se précipita dans la cabane, vit que la fille était partie, et se mit à battre le chat et à lui reprocher de n'avoir pas arraché les yeux de la fille.

— Longtemps je vous ai servie, dit le chat, et vous ne m'avez donné qu'un os à ronger, et elle, elle m'a donné du lard.

Alors, la Baba-Yaga se jeta sur ses chiens, sur les portes, sur le bouleau, sur la servante, et elle s'apprêtait à les maltraiter tous et à les battre.

Alors les chiens lui dirent : — Depuis long-

temps que nous vous servons, vous ne nous avez jamais jeté que des croûtes brûlées; mais elle nous a donné des petits pains à manger.

Et les portes dirent : — Depuis que nous vous servons, vous n'avez jamais versé même une goutte d'eau sur nos gonds ; elle, au contraire, a versé de l'huile sur nous.

Le bouleau lui dit : — Depuis que je vous sers, vous n'avez jamais attaché mes branches avec un simple fil; mais elle, elle a roulé un rubau autour de moi.

Et la servante dit : — Depuis que je vous sers, vous ne m'avez jamais donné qu'une guenille ; mais elle, elle m'a donné un mouchoir.

La Baba-Yaga aux membres osseux sauta rapidement dans son mortier, le manœuvra avec son pilon, effaçant toutes les traces de son passage avec son balai, et poursuivit la jeune-fille.

Alors la jeune fille mit son oreille par terre, et quand elle entendit la Baba-Yaga la poursuivre et approcher d'elle, elle jeta par terre l'essuie-main.

Et il se changea en une rivière large, large ! La Baba-Yaga approcha de la rivière et grinça

des dents de rage; puis elle revint à la maison chercher ses bœufs et les mena à la rivière. Les bœufs burent jusqu'à la dernière goutte de l'eau; alors la Baba-Yaga recommença sa poursuite. Mais la jeune fille appliqua derechef son oreille sur la terre, et quand elle entendit approcher la Baba Yaga, elle jeta le peigne, et aussitôt une forêt impénétrable s'éleva dans les airs. La Baba-Yaga commença à la ronger; mais quelque ardeur qu'elle mît au travail, elle ne put se frayer un chemin à travers la forêt.

Or, pendant ce temps, le père de la jeune fille était revenu chez lui, et il demanda :

— Où est ma fille?

— Elle est allée chez sa tante, répliqua la belle-mère.

Bientôt après la jeune fille rentra en courant.

— Où as-tu été? demanda son père.

— Ah! papa, dit-elle, ma mère m'a envoyée demander à ma tante une aiguille et du fil pour me faire une chemise. Mais la tante est une Baba-Yaga, et elle a voulu me manger.

— Et comment t'es-tu échappée, ma fille?

— Comme ceci, dit la fille ; et elle raconta tout.

Aussitôt que son père eut tout entendu, il devint furieux contre sa femme et la tua. Dès ce moment, le père et la fille vécurent ensemble, prospérèrent, et tout réussit à souhait chez eux.

XVII

Cependant les histoires de Baba-Yaga se panachaient parfois d'histoires de diables.

Voici celle que j'ai le mieux retenue, parce qu'elle était la moins ennuyeuse et qu'elle m'a été répétée à satiété.

Il y avait une fois un forgeron qui avait un petit garçon de six ans, plein d'intelligence et de vivacité.

Un jour, le vieillard alla à l'église, et comme il se trouvait devant un tableau du *Jugement*

dernier, il remarqua un démon qui y était peint, mais terrible! un démon tout noir, avec des cornes et une queue! « Oh! s'écria-t-il, si j'en faisais peindre un semblable pour ma forge! » Alors, il fit venir un artiste et lui ordonna de peindre sur la porte de la forge un démon exactement pareil à celui qu'il avait vu dans l'église. L'artiste le peignit. Depuis ce temps le vieillard, chaque fois qu'il entrait dans la forge, regardait toujours le démon et lui disait : — Bonjour, pays!

Puis il mettait le feu dans la fournaise et commençait son ouvrage.

Bien. — Le forgeron vécut en bonne intelligence avec le démon quelque dix ans. Alors, il tomba malade et mourut. Son fils lui succéda comme chef de la famille et prit la direction de la forge. Mais il n'était pas disposé au respect pour le démon, comme son vieux bonhomme de père.

Quand il entrait dans la forge au matin, il ne lui disait jamais bonjour; au lieu d'adresser au démon une bonne parole, il saisissait son plus lourd marteau et il le frappait trois fois sur le front, puis se mettait à l'ouvrage. Et

quand arrivait l'un des saints jours de Dieu, il se rendait à l'église et offrait un cierge à chaque saint; puis se dirigeant vers le démon, il lui crachait à la figure. Trois ans s'écoulèrent ainsi, et chaque jour il favorisait le maudit soit d'un crachat, soit d'un coup de marteau.

Le démon endura longtemps ces outrages; mais, à la fin, il trouva que cela passait toute permission. C'en était réellement trop.

— J'ai supporté assez longtemps les insultes de cet homme, pensa-t-il; il faut que j'use un peu de diplomatie et que je lui joue un bon tour.

Alors, le démon prit la forme d'un jeune homme et alla à la forge.

— Bonjour, mon oncle, dit-il.

— Bonjour.

— Que dirais-tu, mon oncle, de me prendre comme apprenti? Je pourrai toujours te porter ton charbon et te souffler ta forge.

Le forgeron accepta cette proposition.

— Pourquoi non? répliqua-t-il; deux valent mieux qu'un.

Le démon commença donc à apprendre son métier. Au bout du mois, il en savait plus que

son maître lui-même, et il pouvait faire des choses dont son maître était incapable. C'était un vrai plaisir de le regarder! Son maître en était satisfait au delà de toute expression, et il s'attacha à lui.

Le maître avait une telle confiance en son ouvrier, que souvent il n'allait pas à la forge et qu'il lui en laissait toute la responsabilité.

Or, il advint un jour que le maître était sorti et que l'ouvrier était resté seul à la forge. Soudain, il vit passer dans la rue, étendue dans sa voiture, une vieille dame. Alors, il mit la tête en dehors de la porte et s'écria :

— Eh! madame, veuillez vous arrêter ici; nous avons entrepris un nouveau métier : nous rajeunissons les vieilles gens.

La grande dame sauta aussitôt de sa voiture et s'élança dans la forge.

— Qu'est-ce que tu racontes? Ce que tu dis est-il vrai? En es-tu réellement capable? demanda-t-elle au jeune homme.

— Nous n'en sommes pas à apprendre notre métier, dit le démon. Si je n'avais pas été capable de faire ce que je promets, je me gar-

derais d'inviter les gens d'essayer de mon pouvoir.

— Et combien cela coûte-t-il ? demanda la dame.

— Cinq cents roubles !

— Cinq cents roubles ! Eh bien, voilà ton argent ; fais de moi une jeune femme.

Le démon prit l'argent, puis il envoya le cocher de la dame dans le village.

— Va, dit-il, me chercher deux jattes pleines de lait. Après quoi, il prit une paire de pinces, saisit la dame par les pieds, la plongea dans la fournaise et la brûla. Il ne resta d'elle rien que les os.

Quand les jattes de lait furent apportées, il les vida dans un grand baquet, puis il rassembla tous les os et les jeta dans le lait. O merveille ! au bout d'environ trois minutes, la dame sortit du lait vivante, jeune et belle.

Alors, elle monta dans sa voiture et rentra chez elle.

Elle alla se camper devant son mari, qui la regarda de tous ses yeux, sans pouvoir reconnaître sa femme.

— Qu'est-ce que tu as donc à me regarder

comme cela ? dit la dame. Je suis jeune et élégante, comme tu vois, et je ne veux pas d'un vieux mari ; va-t'en tout de suite chez le forgeron, et dis-lui de faire de toi un jeune homme ; si tu ne le faisais pas, je ne voudrais jamais plus te reconnaître.

Il n'y avait pas à hésiter, le seigneur partit.

Or, pendant ce temps, le forgeron était revenu chez lui et était rentré dans la forge. Il regarda autour de lui, et il ne vit pas son ouvrier. Il chercha, chercha, questionna, questionna, ne put rien apprendre. On ne trouva pas trace du jeune homme. Le forgeron se mit donc à l'ouvrage, et il était en train de battre l'enclume, quand le seigneur entra et marcha droit à lui.

— Fais de moi un jeune homme ! dit-il.

— Avez-vous votre bon sens, seigneur comte ? Comment puis-je faire de vous un jeune homme ?

— Allons donc ! tu le sais parfaitement.

— Je n'en sais vraiment rien.

— Tu mens, coquin ! Puisque de ma vieille femme tu as fait une jeune dame, tu peux aussi

me rendre la jeunesse. Si tu ne le fais, je ne pourrai plus vivre avec elle !

— Que dites-vous? Je n'ai jamais vu seulement votre bonne dame.

— Ton ouvrier l'a vue, et c'est la même chose; s'il sait la manière d'opérer cette métamorphose, assurément toi, qui as vieilli dans le métier, tu dois l'avoir appris depuis longtemps. Mets-toi donc à l'œuvre tout de suite; si tu refuses, il t'arrivera malheur. Je te ferai étriller avec une branche de bouleau.

Le forgeron fut obligé d'essayer de transformer le seigneur.

Il prit à part le cocher et lui demanda comment s'y était pris son ouvrier avec la comtesse, et ce qu'il lui avait fait; puis il se dit :

— Ainsi soit-il! je ferai de même. Si je retombe sur mes pieds, c'est bon; sinon, il n'en sera ni plus ni moins!

Alors il se mit à l'ouvrage; il déshabilla son seigneur, le saisit par les pieds avec les pinces, le plongea dans la fournaise et commença à tirer ses soufflets.

Quand le seigneur fut réduit en cendres, le forgeron recueillit ses restes et les plongea dans

le lait. Puis il attendit, anxieux de voir s'il en sortirait bientôt un jeune seigneur.

Le forgeron attendit une heure, deux heures. Mais rien ne venait. Il chercha dans le baquet. Il n'y trouva que des os encore tout carbonisés.

A ce moment, des messagers arrivèrent à la forge pour demander, de la part de la comtesse, si le seigneur serait bientôt prêt.

Le pauvre forgeron ne put que répondre que le seigneur n'était plus.

Quand la comtesse apprit que le forgeron avait simplement changé son mari en cendres au lieu d'en faire un jeune homme, elle se mit dans une colère affreuse. Elle rassembla ses fidèles serviteurs et leur ordonna de mener au gibet le forgeron.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Les serviteurs coururent à la maison du forgeron, se saisirent de lui, lui lièrent les mains et le traînèrent à la potence. Tout à coup, ils virent venir le jeune homme qui servait d'apprenti au forgeron.

Celui-ci lui demanda :

— Où vous emmènent-ils, maître?

— Ils vont me pendre, répliqua le forgeron. Et il lui raconta tout ce qui était arrivé.

— Eh bien, mon oncle, dit le démon, jurez-moi que jamais plus vous ne me frapperez de votre marteau, et qu'à l'avenir vous m'accorderez le même respect qu'avait autrefois pour moi votre père, et non-seulement le seigneur ressuscitera, mais il redeviendra jeune en un instant.

Le forgeron promit et jura que jamais, à l'avenir, il ne lèverait son marteau sur le démon, mais que toujours il le comblerait d'attentions.

De là l'ouvrier se rendit en hâte à la forge, et peu après revint amenant le seigneur avec lui et criant aux serviteurs :

— Arrêtez! arrêtez! ne le pendez pas. Voilà votre maître!

Alors, les serviteurs délièrent immédiatement les cordes et délivrèrent le forgeron.

Depuis lors, le forgeron cessa de cracher à la figure du démon et de le frapper de son marteau. L'ouvrier disparut, et jamais il ne revint. Quant au seigneur et à sa femme, ils recommencèrent une vie heureuse, et s'ils n'étaient pas morts, ils seraient encore vivants.

XVIII

Je subissais donc une Baba-Yaga par jour.

Mais il y avait une chose que je redoutais autant, et une autre chose qui me faisait trembler bien davantage.

C'étaient les hableries relatives au « château de ses pères » et les dissertations philosophico-socialo-politiques.

J'ai su depuis qu'elle en faisait beaucoup accroire sur sa fortune (l'événement, sa rapide déconfiture, ne l'a que trop prouvé), et qu'elle

se vantait beaucoup quant au luxe de son château.

J'ai su que ce luxe n'était pas réel, que c'était un luxe de carton, très-clinquant et de mauvais goût, même pour l'Ukraine.

Cependant, comme à cette époque j'ignorais ce qu'il en était, malgré les exagérations évidentes de ses peintures, je l'écoutais avec une certaine curiosité, parler de cette fameuse bibliothèque dont je retrouve dans les *Souvenirs d'une Cosaque* une description qui n'est évidemment pas d'elle, car je connais sa langue, son style, sa manière de, dire et l'incapacité où elle est d'écrire vingt lignes que l'on puisse imprimer.

« C'était une vaste pièce octogone qui à elle seule occupait une des tourelles du château. Elle était encadrée de grandes colonnes portant sur un large stylobate qui faisait terrasse autour du plancher où l'on descendait par des gradins ; disposition d'un bizarre effet.

« Les colonnes étaient revêtues de chefs-d'œuvre de la menuiserie nationale, où le bois se plie à tous les caprices comme le fer forgé. Aux treillis, aux colonnettes, aux trèfles et aux

arabesques sculptées, des lierres et d'autres plantes grimpantes suspendaient leurs feuillages.

« Huit portes-fenêtres festonnées de lierres d'Irlande et dans les embrasures desquelles s'étalaient des bananiers, des tallipots (que me veux-tu ?) et des camélias arborescents la découpaient à jour.

« Dans les entre-deux de ces portes-fenêtres des divans très-bas faisaient le tour de la terrasse dont des nattes en jonc de Chine couvraient le plancher. Dans l'intérieur de la salle, le parquet était en bois des Iles. Les murailles, le plafond, tout était blanc, rehaussé de filets d'or et d'argent. Deux rideaux de cachemire blanc à fleurs d'or et d'argent et de velours noir superposés, tombaient autour des portes-fenêtres. Un lustre pendait au plafond attaché à des tresses noires, or et argent. Des panoplies cosmopolites étaient accrochées aux murailles.

« Il y avait des épées de Tolède flexibles comme des cravaches, des lames de Damas où, dans le bleu de l'acier, couraient en lettres d'or des devises du Koran, des flissahs de Kabylie, des yatagans, des kriss malais, des fusils à

longs canons niellés, à crosses incrustées de turquoises et de corail, d'autres en filigrane d'argent. Plus loin, des tuyaux de pipes en jasmin, en ébénier, en cerisier, auraient donné l'idée du vol au fumeur le plus honnête.

« De petites tables en laque incrustées de nacre supportaient des gargoulettes en terre de Thèbes, des arrosoirs à parfums, des chasse-mouches aux manches d'or, des éventails en moelle de roseau, et des narghilés en acier du Khorassan, des houkas d'argent emaillé et ciselé, qui me faisaient rêver longuement. Je m'entortillais les bras des longs anneaux du tuyau flexible et je cherchais à en deviner l'usage.

« Des armoires à double face, richement sculptées et ne dépassant pas la hauteur d'homme, occupaient l'intérieur de la salle, l'espace compris entre les colonnes. Elles contenaient des milliers de volumes richement reliés. Mon père aimait les éditions de luxe et les belles reliures. J'ai hérité de ce goût. . . . . »

N'est-il pas de toute évidence que cela est arrangé et inventé, et que ce n'est pas « une Cosaque » qui a écrit cela, mais bien un écrivain de profession?

Il en est de même de ce passage digne des *Mille et une Nuits*.

« Quant à ma jument, elle était si exquisement souple, son œil était si doux, sa crinière soyeuse si mollement ondulante, que je l'avais nommée Hourie; *elle était ferrée d'or*, et je faisais mes devoirs grecs et latins dans l'écurie, dans sa stalle. C'était une habitude que j'avais, du reste, en commun avec deux de mes frères, passionnément amoureux des chevaux, eux aussi.

« Nous nous établissions avec des livres, des cahiers et des crayons chez nos favoris. Les chevaux arabes ont besoin d'espace et de liberté. On ne les attache jamais, ce qui conserve la courbe fière de leur encolure. Notre écurie était divisée en compartiments spacieux, où chaque cheval avait la liberté d'aller et venir, de se coucher, de se retourner, à son gré.

« C'était un palais plutôt qu'une écurie.

« Des glaces posées au-dessus des râteliers réfléchissaient les mouvements si gracieux du cheval arabe; la litière était d'herbe fleurie, de trèfle tricolore, de foins soigneusement conser-

vés; la lumière du jour arrivait tamisée par une voûte de verres dépolis; la nuit, il y avait des veilleuses d'albâtre; un jet d'eau s'élançait jusqu'aux linteaux des arcades qui soutenaient la voûte de verre et retombait en pluie fine sur une vasque de cristal de roche entourée de cactus aux grandes fleurs rouges, de palmiers nains aux feuilles ouvertes en éventail, et d'angsokas. Notre fanatisme pour les chevaux allait jusqu'à les abreuver de lait, parce que nous avions lu qu'une tribu de marabouts dans le Sahara se servait de ce procédé pour les engraisser de la croupe et de l'encolure sans leur donner du ventre. Il aurait fallu du lait de chamelle pour procéder authentiquement, et nous songions à nous adresser au jardin d'acclimatation d'Odessa pour avoir une chamelle; en attendant, le lait de vache y suppléait.

« Installés autour du jet d'eau, ou dans les compartiments de nos chevaux favoris, nous y passions d'entières après-midi. . . . . »

XIX

J'eusse passé par là-dessus en bon prince, s'il ne m'eût fallu subir les dissertations sociales. La Cosaque n'était ni bien intelligente, ni instruite; mais elle avait de la mémoire, et elle avait appris ici quelques mots de latin, là quelques étymologies grecques, ailleurs un théorème de géométrie, enfin le nom d'une constellation et sa place dans le ciel. Elle appelait cela « un fonds d'instruction solide, » et peut-être croyait-elle vraiment savoir quelque chose. D'ailleurs, avec son habitude de hâblerie per-

pétuelle, elle finissait par croire que ses histoires étaient des réalités, et je m'aperçus un jour qu'elle se figurait vraiment qu'elle savait le grec. « Je lisais couramment le grec, » a-t-elle dit. Si couramment qu'elle prétendit une fois que Timothée voulait dire « qui craint Dieu, » prenant *timô*, grec, pour *timeo*, latin. Elle était de la même force en anatomie et appelait le cœur « ce vertèbre ».

« Je ne vis que par ce vertèbre, » me dit-elle souvent.

C'est ainsi qu'elle parlait de tout *ab hoc* et *ab hac*, comme font, du reste, beaucoup de femmes, — et beaucoup d'hommes aussi.

Ses idées politiques étaient aussi approfondies que sa science, quoique moins originales; car elles consistaient en un vieux ramassis de phrases creuses, banales et surannées, empruntées à George Sand 1840, à Michelet, à Louis Blanc 1848, « à Lafayette en cheveux blancs, » à Prudhomme enfin. Elle récitait du Jean-Jacques; elle torturait ridiculement Voltaire. Ce qu'elle disait n'avait ni queue ni tête. Elle criait avec rage qu'il fallait que tous les hommes fussent égaux, libres, souverains,

riches, heureux; qu'il fallait supprimer la guerre et la misère, « le prolétariat; » pourquoi pas aussi la maladie et la mort?

Quand elle entrait dans cette veine, son visage devenait rouge, les yeux lui sortaient de la tête, et elle vociférait comme une tricoteuse contre les rois, les riches et les nobles.

Je lui fis un jour, au milieu d'un accès démocratique de ce genre, la malice de lui passer sans mot dire un papier sur lequel j'avais écrit:

Je déclare par la présente affranchir tous mes serfs.

« Signez et datez, » lui dis-je.

Elle se tut et déchira le papier en mille morceaux.

Une autre fois, je lui demandai d'abolir sur ses terres l'usage du knout. Elle me démontra qu'il était nécessaire à l'élévation morale de ses vassaux, et je m'inclinai.

Ces deux leçons ironiques tempérèrent un peu sa manie républicaine d'égalité et de fraternité.

Et c'est ainsi que je mettais une ombre d'ordre dans ce cerveau agité et troublé.

XX

Je m'efforçais aussi d'orner un peu cet esprit rebelle et de lui donner le goût des grands poëtes et des grands écrivains.

J'essayai de Gœthe et de Chateaubriand, de Gœthe, le grand Olympien, l'architecte aux perspectives immenses, aux lignes pures, claires, nettes, simples, grandioses, sans enflure, presque abstraites; de Chateaubriand, le peintre ample, large, riche, coloré, ému; de Gœthe, le penseur sévère; de Chateaubriand, le pathétique majestueux.

Elle ne comprit pas un mot de Gœthe; ses conceptions vastes, d'une vertigineuse altitude, d'une profondeur redoutable, mais agencées, développées avec une méthode et un ordre lumineux dignes d'être comparés à l'ordre et à la méthode avec lesquels Dieu régit l'univers, étaient au-dessus de sa portée.

C'est à peine si la première partie de *Faust*, si *Werther*, si *Hermann et Dorothée*, cette noble et délicate idylle qui est comme la condensation, la quintessence supérieure de toutes les idylles, l'intéressaient.

Elle trouvait cela trop vrai, trop nu, trop dépouillé d'artifices de construction et de détails, trop dépourvu d'ornements. Ce qu'il lui fallait, c'était de grosses déclamations, des cris, du tapage, des passions violentes poussées jusqu'à l'épilepsie, puis des phrases, des périphrases et des paraphrases, et des adjectifs ronflants.

Je ne fus pas plus heureux avec Chateaubriand, quoiqu'il soit plus facile; et je dus renoncer à lui faire accepter *René*, ce chef-d'œuvre admirable dont la langue si pleine de nombre est, par suite d'un heureux accord, ainsi

que les sentiments qu'elle exprime, semblable à un cours d'eau débordé! C'est le torrent des passions qui passe; c'est le flux tumultueux d'un généreux sang qui s'échappe d'un jeune cœur et qui va bondissant dans des veines enfiévrées; c'est la rêverie dans ce qu'elle a de plus puissant, de plus animé. Ah! les belles scènes qui se passent sur ce théâtre intime! Quelle variété dans ce spectacle : la paix, la sérénité, l'amitié pure, le silence ou les harmonies des champs, la passion coupable, le conflit, les déchirements de la séparation, l'arrachement de la mort, le glas funèbre! Quelle symphonie de l'âme que ces quelques pages!

« Tantôt nous marchions en silence, prêtant l'oreille au lourd gémissement de l'automne, ou au bruit des feuilles séchées que nous traînions tristement sous nos pas; tantôt, dans ces jeux innocents, nous poursuivions l'hirondelle dans la prairie, l'arc-en-ciel sur les collines pluvieuses; quelquefois aussi nous murmurions des vers que nous inspirait le spectacle de la nature. Jeune, il cultivait les muses; il n'y a rien de plus poétique, dans la fraîcheur de ces passions, qu'un cœur de seize années.

Le matin de la vie est comme le matin du jour, plein de pureté, d'images et d'harmonies.

« Les dimanches et les jours de fête, j'ai souvent entendu dans le grand bois, à travers les arbres, les sons de la cloche lointaine qui appelait au temple l'homme des champs. Appuyé contre le tronc d'un ormeau, j'écoutais en silence le pieux murmure. Chaque frémissement de l'airain portait à mon âme naïve l'innocence des mœurs champêtres, le calme de la solitude, le charme de la religion, et la détestable mélancolie des souvenirs de ma première enfance! Oh! quel cœur si mal fait n'a tressailli au bruit des cloches du lieu natal, de ces cloches qui frémirent de joie sur son berceau, qui annoncèrent son avénement à la vie, qui marquèrent le premier battement de son cœur, qui publièrent dans tous les lieux d'alentour la sainte allégresse de son père, les douleurs et les joies encore plus ineffables de sa mère! Tout se trouve dans les rêveries enchantées où nous plonge le bruit de la cloche natale : religion, famille, patrie, et le berceau et la tombe, et le passé et l'avenir...

« Souvent, assis dans une église peu fréquentée, je passais des heures entières en méditation. Je voyais de pauvres femmes venir se prosterner devant le Très-Haut, ou des pécheurs s'agenouiller au tribunal de la pénitence. Nul ne sortait de ces lieux sans un visage plus serein, et les lourdes clameurs qu'on entendait au dehors semblaient être les flots des passions et les orages du monde, qui venaient expirer au pied du temple du Seigneur. Grand Dieu, qui vit en secret couler mes larmes dans ces retraites sacrées, tu sais combien de fois je me jetai à tes pieds pour te supplier de me décharger du poids de l'existence, ou de changer en moi le vieil homme! Ah! qui n'a senti quelquefois le besoin de se régénérer, de se rajeunir aux eaux du torrent, de retremper son âme à la fontaine de vie?...

« Quand le soir était venu, reprenant le chemin de ma retraite, je m'arrêtais sur les ponts pour voir se coucher le soleil. L'astre, enflammant les vapeurs de la cité, semblait osciller lentement dans un fluide d'or, comme le pendule de l'horloge des siècles. Je me retirais ensuite avec la nuit, à travers un labyrinthe de

rues solitaires. En regardant les lumières qui brillaient dans la demeure des hommes, je me transportais par la pensée au milieu des scènes de douleur et de joie qu'elles éclairaient, et je songeais que sous tant de toits habités je n'avais pas un ami. Au milieu de mes réflexions, l'heure venait frapper à coups mesurés dans la tour de la cathédrale gothique; elle allait se répétant sur tous les tons, et à toutes les distances, d'église en église. Hélas! chaque heure dans la société ouvre un tombeau, et fait couler des larmes. »

Quel style! quelles images! quels tableaux! quels sentiments! quelles vues pénétrantes et quelles perspectives dans le cœur de l'homme!

« Le jour je m'égarais sur de grandes bruyères terminées par des forêts. Qu'il fallait peu de chose à ma rêverie! Une feuille séchée que le vent chassait devant moi, une cabane dont la fumée s'élevait dans la cime dépouillée des arbres, la mousse qui tremblait au souffle du nord sur le tronc d'un chêne, une roche écartée, un étang désert où le jonc flétri murmurait! Le clocher solitaire s'élevant au loin dans la vallée a souvent attiré mes regards;

souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui volaient au-dessus de ma tête. Je me figurais les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent; j'aurais voulu être sur leurs ailes. Un secrect instinct me tourmentait; je sentais que je n'étais moi-même qu'un voyageur; mais une voix du ciel semblait me dire : « Homme, la raison de ta migration n'est pas encore venue; attends que le vent de la mort se lève, alors tu déploieras ton vol vers ces régions inconnues que ton cœur demande.

« Levez-vous vite, orages désirés, qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie! Ainsi disant, je marchais à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie, ni frimas, enchanté, tourmenté et comme possédé par le démon de mon cœur! »

Que cela est beau! sublime! Pour un peu je transcrirais ici en entier cet écrit que je sais par cœur.

Et pourtant, tout cela était de l'hébreu pour la Cosaque, qui ne comprenait pas davantage le *Génie du Christianisme*, ce livre des livres, qui est toute la religion dans tout l'art.

XXI

On se demandera comment un esprit comme le mien ne s'ennuyait pas en une pareille société ?

Ma réponse est : Je m'ennuyais.

Il y a plus, je ne voyais pas seulement la comtesse dérangée du cerveau, je lui voyais un mauvais cœur, — et certes, j'étais loin alors de soupçonner ce qu'elle se montra depuis.

Elle n'était ni douce, ni charitable. Elle

n'avait aucune de ces qualités exquises qui, chez la femme, constituent la grâce et le charme, qui font la femme même. Elle n'avait pas ces élans de prime-saut qui la rendent admirable de dévouement comme mère, comme épouse, comme fille.

C'était un cœur sec, dur, orgueilleux, capable de hardiesse, d'audace, de violence, par orgueil seulement, non par piété ou par tendresse.

Au surplus, elle-même l'a montré et l'a dit en racontant avec complaisance et comme de beaux traits, certaines scènes de sa vie :

C'est son frère aîné qui fait une chute de cheval ; il se casse la clavicule : c'est un maladroit ; elle le méprise ; et, durant les six semaines qu'il reste au lit, elle ne lui fait pas une visite. C'est dur.

C'est son cheval qui refuse de franchir un fossé. Son frère, sans la consulter, cravache la bête : elle cherche dans les fontes un pistolet pour brûler la cervelle à ce mal-appris.

Charmante enfant ! [1].

[1] *Souvenirs d'une Cosaque*, p. 29.

Et pourtant, et pourtant, malgré tant de défauts, telle qu'elle était...

Mais je touche ici à une des crises les plus douloureuses de ma vie!

XXII

Il y avait dans cette femme, je le voyais bien maintenant, autre chose que des défauts désagréables; ils étaient même dominés par une certaine attraction, âpre, amère, à laquelle on ne cédait qu'à contre-cœur, qui mécontentait celui qui la subissait. On ne voulait pas aller à elle et on y allait ; elle ne plaisait pas, mais elle exerçait à la longue une sorte de fascination malsaine qui ne doit être comparée qu'à celle du serpent dont on ne peut détourner les yeux malgré l'horreur et la terreur

qu'il inspire, et auquel, troublé, affolé, on se livre, sachant aller à la mort.

Hélas! en obéissant à ce magnétisme dont je me rendais assez compte, je ne savais pas à quel point les morsures qui me seraient faites devaient être empoisonnées !

Je me sentis donc un beau jour sous sa domination ; je me débattais en vain comme la mouche prise dans la toile de l'araignée, et que chaque mouvement y englue davantage ; je ne pouvais m'y soustraire ; je finis bientôt par ne plus résister, par fermer les yeux et par m'abandonner.

Il sembla qu'elle eut connaissance du moment « psychologique » où se produisit cette défaillance ; car, en même temps, un changement considérable s'accomplit en elle tout à coup.

De serpent elle devint sirène.

Elle s'adoucit ; tout en elle redevint femme ; jusqu'à sa voix, jusqu'à sa démarche, et ses mouvements, naguère si brusques ; elle se montra souriante ; elle n'eut plus d'emportements, de colères, de maussaderies, de bouderies ; elle fut gaie ; elle cessa d'être altière,

hautaine, impérieuse et dure; elle fut polie, et je lui vis un jour, chose nouvelle, faire l'aumône et la faire avec bienveillance : jusqu'alors elle s'était bornée à jeter deux ou trois fois une poignée de baïoques au visage des mendiants; elle leur avait donné de l'air dont on soufflette.

La voyant ainsi, tout en me méfiant, tout en appréhendant quelque malheur, je ne pus me défendre d'être enchanté et sous le charme : je me demandais si ce n'était pas là mon œuvre.

En même temps, ses idées se rangeaient, son esprit s'apaisait; elle avait du bon sens; sa présomption et ses hâbleries tombaient; elle était modeste et simple. Du moins je ne savais pas que tout cela n'était qu'un artifice, qu'une ruse, qu'un mensonge, que des hypocrisies, qui devaient faire réussir un sinistre dessein. J'y fus pris.

Alors il se passa en moi des choses singulières : mon cœur était traversé sans cesse par des sentiments qui jusqu'ici m'avaient été inconnus; des idées bizarres me venaient à l'esprit; j'avais des rêveries étranges.

J'avais pour elle une sollicitude, une ten-

dresse paternelles qui me serraient le cœur. Je l'entourais de soins et de conseils dévoués; je faisais des projets pour elle, et souvent je m'associais en pensée à ces projets. Je la voulais, je la voyais heureuse, et je partageais son bonheur. Enfin, je ne sais quelle idée de vie en commun, dans des terres retirées de la . . . . . ou de la Wolhynie, me hantait. Je finis par songer à l'épouser, et je maudissais le comte, son mari, que maintenant j'avais en horreur et considérais comme un monstre. C'était une brute qui avait souillé une noble et bonne fille.

Heureusement la grande figure de l'Église se dressait alors devant moi et me rappelait que j'étais à elle.

Je priais, et le calme rentrait dans mon esprit, et je redevenais maître de moi, et fort, et à l'abri du danger.

O sainte prière! consolation des affligés, ressource suprême des âmes en péril, que de bien tu as fait! Que de larmes tu as séchées! Que de désespoirs, que de folies, que de crimes tu as empêchés! Sans toi, combien le monde serait plus horrible et plus malheureux! O

sainte prière, qui te répands sur les cœurs agités comme un baume bienfaisant, tu adoucis, tu guéris, tu cicatrises toutes les blessures. Aujourd'hui encore, lorsque l'affreux souvenir de ma faute s'offre à moi, c'est toi qui l'écartes et qui me rassures sur mon pardon et sur le salut de mon âme. Tu es un acte de foi et tu es un acte d'espérance, puisque celui qui prie croît en la miséricorde divine et l'attend; or, croire et espérer, c'est tout le bonheur auquel puissent prétendre les misérables et fragiles mortels.

Par malheur, les sens s'en mêlèrent. Elle ne négligeait rien pour arriver à ses fins détestables, et dès qu'elle me connut assez pour savoir comment me prendre, elle calcula froidement et mathématiquement ses effets. Suivant les jours, les heures, les circonstances (Oh! comment ai-je été assez aveugle pour ne le voir que trop tard?), elle avait des regards, des paroles, des intonations, des sujets de conversation, des attitudes qui, par leur appropriation, devaient m'impressionner vivement.

Elle avait aussi adopté une manière de me frôler en passant près de moi qui finit par me

donner le frisson. Elle tournait autour de moi, me touchant, me parlant, me regardant, et au moyen de ces trois modes de communication, elle m'enveloppait d'un fluide qui m'enivrait.

En un mot, elle m'avait séduit.

Je l'aimais.

XXIII

Je dus le reconnaître ; je dus me le confesser. Lorsque j'en fus bien sûr, ma consternation fut profonde ; je tombai dans un abattement, dans une prostration complète. J'étais humilié et je me faisais horreur. Hé quoi ! c'était moi, l'homme fort, le génie supérieur, le chantre de Dieu, celui qui n'avait jamais eu de faiblesse, jamais commis de faute contre lui-même, contre sa dignité, contre sa renommée, contre son art, contre les dons qu'il avait reçus en profusion de Dieu, contre Dieu ! Il

était donc tombé, le cœur viril, le cœur d'acier! Le grand vaincu gisait à terre. Et qui l'avait terrassé? Quel être supérieur, beau, éclatant de talent, de génie et de gloire avait triomphé de lui? Où était le maître du maître? C'était une petite femme médiocre à tous égards, évaporée et sans cœur! Oh! quel effondrement!

Mais la bataille était-elle vraiment perdue? Étais-je vaincu à ce degré que je fusse sans rémission, pieds et poings liés, à la merci de l'ennemi? N'avais-je plus de secours à attendre de qui que ce fût?

Si! L'Église était toujours là. Elle n'abandonne jamais ses enfants. Ce n'est jamais en vain qu'on l'implore. Je l'appelai. Je sentis que Dieu me répondait. Je me relevais courageux et confiant, quoique meurtri.

C'est alors que je pris une grande détermination.

Je résolus de me séparer d'elle, de partir, et de ne revoir Rome que lorsque les fumées qui obscurcissaient mon cervau se seraient complétement dissipées.

XXIV

C'était par un beau soir de juillet. Le soleil avait été ardent, et, tout le jour, Rome avait été plongée dans cette atmosphère brûlante, poudreuse et dorée qui lui est propre. On commençait à peine à respirer ; la douce brise de mer allait se faire sentir. Le ciel s'assombrissait peu à peu, et les étoiles venaient successivement y montrer leur pointe scintillante, comme des clous de diamant qu'un architecte gigantesque enfonçait dans ce grand dôme d'azur intense. Le silence se faisait partout,

dans la ville qui s'éclairait de mille feux, dans les bois qui s'animaient du vol lumineux des lucioles. Tout invitait au calme, à la paix, à la rêverie.

C'est sous cette influence qu'elle me trouva. J'étais au piano et je me laissais aller à une improvisation mélancolique qui parlait de séparation, qui exprimait le déchirement de deux cœurs dont les fibres sont entrelacées et que l'on sépare violemment, les tristesses de la solitude et de l'exil, les douces amertumes des souvenirs, du portrait que l'on regarde, des lettres que l'on relit, des cheveux que l'on baise, les désirs du retour, les joies que l'on entrevoit...; puis tout à coup mon rhythme changea; ma mélodie devint simple, grave, austère, sévère, et une voix immense parlant au nom du ciel, traduisit tour à tour le cri de la conscience, les menaces de Dieu, la prière de l'âme égarée, son élan vers le bien, sa chute, ses efforts redoublés; les anges descendaient alors vers elle, lui tendaient la main, l'aidaient à gravir l'escalier de Jacob qui touche à la terre et se perd dans la nue; et le tout se terminait par un radieux chœur d'archanges qui

célébraient sur des harpes d'or le triomphe de la vertu.

Lorsque j'eus cessé, je la trouvai à genoux auprès de moi, le visage pâle, la bouche entr'ouverte, les yeux fixes et pleins de larmes et les mains tremblantes.

Je fus touché de cette admiration, mais la relevant, je lui dis :

« Vous avez donc compris cette symphonie ? C'est un départ que je chantais ! car je vais à Munich pour trois semaines. »

A peine avais-je prononcé ces paroles que ses yeux se fermèrent, ses bras se roidirent et elle tomba dans un fauteuil.

« Vous vous trouvez mal, lui dis-je.

— Non, répondit-elle d'une voix rauque, les yeux toujours fermés. N'appelez personne, mais délassez-moi. »

J'étais embarrassé. Cependant, dans mon trouble, j'obéis.

« Encore, me dit-elle, davantage : je vais déjà mieux. »

Et comme le corsage était complétement ouvert, un mouvement brusque qu'elle fit me laissa voir des trésors de beauté que je ne

soupçonnais pas. Tout mon être frémit à cette vue.

Ses yeux étaient entr'ouverts en ce moment, et maintenant que cette scène repasse devant moi dans tous ses détails, je me souviens, je suis sûr que mon émotin lui fit un vif plaisir, et que c'est ce spectacle qui l'a remise, si tant est qu'elle eût été le moins du monde hors de ses sens.

Elle se leva, lentement, gauchement, de façon à ne pas cesser de m'offrir la vue de ce dont je ne pouvais plus détourner les yeux, et comme si elle avait oublié son déshabillé. Puis soudain, feignant de s'en apercevoir, elle affecta une pudeur si effarouchée qu'elle mit à réparer le désordre de sa toilette une précipitation qui ne fit que l'aggraver.

Enfin, ce manége eut un terme, et elle eut recours à un autre artifice : elle fondit en larmes.

Je ne savais guère plus ce que je faisais. Je m'approchai d'elle et la pris en quelque sorte par la taille. Elle se jeta sur moi, m'entoura de ses deux bras et m'étreignit avec passion en posant sa tête sur mon épaule.

« Vous avez la fièvre, Excellence, lui dis-je en me dégageant doucement.

— La fièvre !... la fièvre !... J'ai que je vous aime [1] ! »

[1] *Souvenirs d'une Cosaque.*

XXV

Ces paroles avaient été dites sur un ton qui semblait l'explosion d'une vérité longtemps comprimée.

Elles me frappèrent comme un coup de foudre.

Je demeurai d'abord immobile, muet et comme sans vie.

Puis, tout à coup, il se produisit dans tout mon être un tumulte effroyable, un conflit violent d'idées, de sentiments et de passions.

Tantôt il me semblait que j'allais me préci-

piter sur elle, l'étreindre, la couvrir de baisers, chercher ses lèvres, chercher ces charmes que je venais d'entrevoir, la dépouiller, lui arracher par lambeaux tous ses vêtements... ; tantôt elle me faisait horreur, c'était un monstre hideux, je la haïssais.

Cet état douloureux dura quelques minutes qui me parurent un siècle. J'avais le sang au cerveau et dans les yeux. Mon cœur battait à me rompre la poitrine; c'était du feu qui courait dans mes veines. Elle, fort pâle, car elle touchait au *summum* de l'anxiété de celui qui arrive au but qu'il a longtemps cherché et va certainement saisir, elle me regardait avec des yeux doux et ardents, et sa bouche souriait avec une expression qui appelait un baiser.

Je fis un suprême effort. Je me roidis contre la chair et les exaltations de mon cœur. Je poussai mentalement vers le ciel un cri d'agonie, qui était une longue et éloquente prière. Je prononçai le nom de Dieu... j'étais sauvé.

Les maléfices se dissipèrent. Je me retrouvais de sang-froid en présence de la réalité : une femme artificieuse avait un moment réussi

à me troubler, mais c'était tout : l'Église était la plus forte.

Qu'aurais-je dû faire alors?

Lui dire que je partais pour faire à Munich un court séjour, mais que je ne la reverrais jamais, jamais; j'aurais dû lui tenir un langage tel qu'aucun doute ne pût rester dans son esprit; j'aurais dû m'efforcer de lui inspirer de l'antipathie, de l'aversion, du mépris, de la haine. J'aurais dû employer tous ces moyens pour qu'une rupture éternelle nous séparât.

Ici d'abord j'ai péché. Je n'ai pas ratifié, je n'ai pas consacré le salut que je tenais en ce moment dans mes mains par la grâce de l'Église. J'ai été incomplet, faible; je me suis rendu coupable de ménagements envers l'ennemi. Une confiance exagérée dans ma victoire, une indulgence et une bonté extrêmes, me firent apporter des formes à mes adieux, et je me bornai à lui dire, en la baisant paternellement au front :

« Ne me parlez jamais d'amour. Je ne dois pas aimer. »

Elle partit comme une folle. Était-ce fureur

de la défaite? Était-ce qu'au contraire, elle sentait que j'étais à elle et ne lui échapperais pas? Je l'ignore.

Toujours est-il que je commis une seconde faute. Inquiété par sa sortie, me demandant si dans l'exaltation d'une douleur profonde (chose dont alors je la croyais capable), elle n'irait pas jusqu'à faire sur elle-même une funeste tentative, j'eus le tort grave, très-grave, de lui envoyer dire que je la verrais avec plaisir le 1er août à la gare, à l'heure du départ.

Par coquetterie, par ruse, en vue de me stimuler, elle n'y vint pas. J'en fus étonné, mais lorsque mon esprit fut tout à fait rasséréné, je m'en réjouis. « Elle est irritée, me dis-je, tant mieux; qu'elle me déteste; c'est ce qui peut nous arriver de mieux à l'un et à l'autre. »

Cependant je reçus d'elle une lettre, une seule, pleine de tendresse, d'humilité, d'abnégation, de dévouement, brûlante par places, touchante dans certains passages.

Cette fois je fus fort. Je ne répondis pas.

XXVI

Cette force exemplaire fléchit un peu lorsque le moment du retour approcha; et je ne pus m'empêcher, de lui envoyer une dépêche lui annonçant mon arrivée.

A peine partie, je m'en repentis. Je résolus de tout rompre à la première entrevue et de précipiter cette rencontre. Elle était au chemin de fer avec tous mes autres disciples; je lui dis que je l'attendais à six heures. Quelques amis devaient venir me voir à sept.

Lorsque je rentrai chez moi, je trouvai mon appartement vêtu de fleurs ; il y en avait sur la cheminée, dans les vases, dans les jardinières, sur toutes les tables, et le sol en était littéralement recouvert. Ces couleurs éclatantes, ces parfums pénétrants eurent sur moi une action étrange; ils m'énervèrent avec une rapidité étonnante ; toute ma force, toute mon énergie, tout mon courage, mes résolutions s'évanouirent en un instant. Je ne me souvenais de rien de ce que j'avais juré ; j'oubliais la victoire que ma vertu avait remportée jusqu'ici ; j'étais faible, incertain, et, me sentant au bord de l'abîme, je m'y complaisais.

Depuis, je me suis rendu compte de cet état extraordinaire, et je n'ai pas douté que la donatrice des fleurs n'ait encore accru leurs aromes de quelque parfum perfide, destiné à m'enivrer et à m'ôter ma raison.

Toujours est-il que, débile et empoisonné, lorsqu'elle s'approcha de moi félinement pour m'embrasser, je la laissai faire et lui rendis son étreinte. Elle prolongea indéfiniment notre embrassement, et tellement que j'en fus fatigué et dus m'en dégager doucement.

Ce premier acte de résistance me donna le courage d'en accomplir un second; et je finis, grâce à une lueur de raison qui me revenait, par lui dire ces mots qu'elle-même a rapportés fidèlement :

« Ma réponse à votre lettre, c'est mon retour. Je ne pouvais écrire. Je ne dois pas aimer; j'aime et ne puis le taire. Je t'en supplie, aie pitié, de moi maintenant que tu m'as arraché cet aveu. Que ton amour me soit doux; qu'il ne me rende pas parjure.

— Votre volonté me sera sacrée. »

Puis, je la repoussai avec horreur, en pensant que je ne l'avais pas repoussée plus tôt.

Enfin, mes amis arrivèrent et je fus délivré pour le moment.

Le lendemain, je lui écrivis ces mots :

« Le bonheur qu'on rêve, c'est le fruit défendu. La loi divine nous l'interdit, et les hommes sont impitoyables envers ceux qui essayent de le cueillir. Je vous supplie d'exaucer ma prière profondément humble : aimez-moi avec piété, et ne m'exposez pas à manquer à mon devoir, ni à rougir devant qui que ce soit.

Votre noble cœur vous commandera cette pitié pour moi[1] ! »

Ainsi, j'allais de la faiblesse à la fermeté, du devoir au crime, ballotté par les vents contraires, au gré de mon mauvais génie.

[1] *Souvenirs d'une Cosaque.*

XXVII

Ce qui me perdit, ce fut son changement de vie et les élégances dont elle se décida à s'entourer.

Elle quitta le taudis de la *via del Babuino* et prit un bel appartement sur la place Trajane. Cet appartement, arrangé à l'orientale, n'était déparé que par les jets d'eau de fleur d'oranger qui partaient des jardinières de coin et répandaient partout un parfum de pharmacie, et par une petite roche ornée d'une boule à poissons rouges et surmontée d'un filet d'eau,

qui formait un joujou ridicule à peine digne d'un bonnetier de la rue Saint-Denis ; en les contemplant, j'étais toujours tenté de demander le biscuit de Savoie couronné de la rose en papier ou de l'Amour en sucre.

Malgré ces monuments du mauvais goût de l'hôtesse, je ne me déplaisais point là, et d'autant moins que je n'y courais plus de dangers, ayant toujours la précaution d'y amener quelques amis avec qui ou avant qui j'avais soin de me retirer. De la sorte, je n'étais jamais en tête à tête avec elle, quoiqu'elle usât de mille moyens pour éloigner ces importuns. J'avais l'œil ouvert, et, grâce à ma vigilance, un peu de sécurité et une sorte d'assoupissement de mes terreurs me rendirent le repos. J'oubliais petit à petit que nous nous aimions, et je vivais heureux de ne pas avoir failli, de ne pas faillir, de ne pas souffrir et de ne pas la faire souffrir.

Rien n'était plus dangereux que ce compromis et cette confiance imprudente.

XXVIII

Cependant la comtesse me causait d'autres soucis.

Elle avait si peu l'habitude du monde, elle était si emportée au moment où l'on s'y attendait le moins, si lunatique, si extravagante, qu'elle me faisait de temps à autre des frasques sans exemple et devenait la fable de Rome; or, comme c'était toujours à mon occasion qu'elle se lançait dans des folies sans nom, cela me compromettait et me gênait. Il est vrai que j'ai constaté que c'était à dessein

qu'elle me compromettait : « Ne pouvant m'avoir (c'est elle qui me l'a dit), elle tenait à passer pour m'avoir. »

Au surplus, je ne veux pas la charger, et pour montrer comment elle se tenait dans le monde, je n'emploierai pas d'autre plume que la sienne.

Voici comment elle-même raconte sa visite à madame d'A..., une statuaire du plus grand mérite, du caractère le plus aimable, une mère de famille, simple, sérieuse et universellement estimée, qui avait fait de moi un portrait que l'on était unanime à considérer comme un chef-d'œuvre :

« Madame d'A..., sculpteur, faisait le buste de X... Les séances se multipliaient, se prolongeaient, et le portrait n'avançait guère.

« Je voulus faire la connaissance de cette femme.

« Elle nichait avec quelques peintres dans l'ancienne villa du pape Jules II. J'allai visiter son atelier.

« Elle m'en fit les honneurs plus gracieusement que ne le méritait mon appréciation peu enthousiaste de ses œuvres.

« Il est vrai que je regardais plus madame d'A... que ses groupes et ses statues.

« C'était une femme d'une trentaine d'années environ, assez jolie, mais à la manière des grisettes du quartier latin, et achevant les charmes que la nature avait laissés chez elle à l'état d'ébauche, avec les merveilleuses ingéniosités de mesdames Vertu sœurs, de Worth et de Piver.

« Elle me fit traverser plusieurs pièces encombrées de plâtres, d'outils, de mannequins, et nous entrâmes dans une espèce de rotonde assombrie par des flots de draperies.

« C'était le sanctuaire où elle travaillait d'après nature. Là, à côté de la statue d'un chef abyssinien, au torse athlétique, dont les séances devaient être pour le moins aussi longues que celles de X..., tant le modelé était soigné, musclé, elle me montra une statuette représentant une sorte de faquin, à la pose débraillée, aux longs cheveux qui ressemblaient à une perruque, à l'habit ouvert, rejeté en arrière et flottant, en culotte courte et avec des souliers à boucles qui pouvaient aussi bien être la chaussure d'un abbé que celle

d'un domestique. Comme je regardais avec quelque étonnement, tâchant de deviner ce qu'il y avait de remarquable dans cette figurine et en quoi elle méritait une attention spéciale, madame d'A... me dit :

« Comment! vous ne reconnaissez pas X...? »

« Je partis d'un éclat de rire très-clair, scandé dans le haut, un rire que X... nommait affreusement impertinent.

« — Lui! ce laquais! ce drôle! X...!

« — Je le fais à la Paganini. Chacun en est content.

« — X... à la Paganini! Vous feriez donc Paganini à la X...! Et Paganini débraillé et servile!

« — Leroy l'a peint aussi dans cette pose.

« — Tant pis pour Leroy. »

« Madame d'A... jeta par terre la statuette, qui se brisa.

« Ah! si j'avais pu prévoir ce dénoûment! Elle allait recommencer. J'avais maladroitement fourni l'occasion de nouvelles séances. »

La comtesse est tout entière dans ce récit, exact au fond, d'un acte odieux et brutal com-

mis par elle, et dans ces insinuations, et dans les calomnies infâmes qui l'accompagnent. Que de fiel ! que de venin! que de bave ! Et voilà comme elle a tout dénaturé ! Dans l'histoire de nos relations, tout est empoisonné.

XXIX

Une autre scène non moins mémorable, c'est celle qu'elle fit à S… F… R…

Elle s'était décidée, à cette époque, à s'habiller comme tout le monde et à quitter ce costume grotesque de soldat cosaque qui ne rimait à rien et qui n'était, après tout, qu'une manière de plus d'attirer l'attention publique et de faire des embarras.

Elle avait écrit à un grand faiseur de Paris qui lui avait envoyé quelques toilettes. A vrai dire, c'étaient des toilettes du dernier goût et du

plus haut prix. Par malheur, elles ne lui allaient pas, où plutôt, elle ne leur allait point. Elle n'avait pas l'habitude d'être habillée en femme, sa coiffure lui pesait, ses épaules nues l'intimidaient (le croirait-on ?), son corsage la gênait, ses jupes l'embarrassaient; tout cela était mal en place et ne tenait pas; enfin, elle n'avait pas les secrets de la femme du monde; elle ne savait ni marcher, ni s'asseoir, ni se tenir assise.

Elle éveilla cependant une vive curiosité, qu'elle prit modestement pour de l'admiration. On l'entourait avec un empressement dans lequel elle ne sut pas discerner la raillerie. Il y eut cependant un moment où la princesse T..., qui se trouvait derrière elle, ayant dit un peu haut qu'elle était « fagottée, fagottée, » je craignis qu'elle n'eût entendu, et m'approchant d'elle, je lui fis mes compliments. Elle en paraissait ravie, lorsque tout à coup elle se laissa aller à un mouvement de rage inattendu, inexplicable et inexpliqué, et se mit à briser en mille morceaux un éventail d'ivoire qu'elle portait et à en jeter les morceaux par la fenêtre.

On s'écarta d'elle avec crainte, comme d'une

véritable folle, et il est facile de se représenter avec quel soin on l'évita dès lors, et combien furent rares les invitations qu'on lui adressa. Chez les L... (des princes R...) on ne l'appelait que la *furiosa*.

C'est ce qui explique, avec l'excentricité de sa vie, pourquoi elle ne faisait pas partie de la société romaine, si aimable, si affable, si hospitalière.

XXX

Nous arrivâmes ainsi à la fin de l'hiver; elle redoublant de séductions; moi, plus calme, évitant et dominant le danger.

A cette époque je me crus tout à fait sauvé. Le cardinal *** m'offrit l'hospitalité dans une tourelle de sa villa d'E..., à Tivoli. J'acceptai, d'abord pour me reposer des fêtes de l'hiver, puis pour en finir avec la comtesse. Le temps et l'absence devaient compléter ce que le temps et la prudence avaient si bien commencé; et déjà je ne considérais plus ce qui

avait eu lieu entre nous que comme une vieille histoire sans importance.

Je comptais sans l'invincible ténacité de celle qui avait juré ma perte.

XXXI

Je vivais là en anachorète, en philosophe, en artiste et en mondain qui se repose. Je cohabitais avec mes pensées. En dehors d'elles, je ne voyais que cette admirable campagne romaine qui se déroulait à mes pieds dans son originalité grandiose et triste.

La solitude, le silence soutenaient, relevaient singulièrement mon esprit. Je demeurais plongé dans la contemplation. Le soir surtout l'infini m'envahissait et m'étreignait le cœur. A force de vivre en communion avec le ciel,

l'horizon, les étoiles, je sentais mon être qui s'agrandissait; il me semblait que mon front s'ouvrait, se développait et finissait par contenir l'univers, que mes yeux en pénétraient les derniers recoins, et que j'entendais les voix des étoiles, ou plutôt le bruit qu'elles faisaient dans l'espace en roulant sur leurs essieux invisibles.

O les heures sereines, les heures exquises! Que mon cœur était pur! Comme mon intelligence était dégagée de toutes les pauvretés humaines et terrestres! Je ne sentais plus mon corps.

Le démon vint m'arracher à ce bonheur suprême, me faire tomber de mon trône et me précipiter dans un abîme de boue.

XXXII

La première fois qu'elle vint, je ne fus pas mécontent de la voir. J'avais été légèrement fatigué par la rédaction d'un long concerto, que je venais de terminer; j'étais abattu et mélancolique comme une tige qui vient de perdre son fruit mûr.

Elle exploita cette disposition, m'entoura de soins, me parla, me raconta des histoires de Rome, me ranima et m'égaya. Je lui en sus gré, tout en m'inquiétant un peu de sa présence dans cette Thébaïde où personne ne

pouvait s'interposer entre elle et moi, ni mettre un terme à des entretiens qui deviendraient trop longs ou trop intimes.

Elle fut habile, du reste, ne me dit rien qui pût me troubler, et ne me fit aucune allusion au passé. Au contraire, notre conversation prit peu à peu un tour sérieux. Nous parlâmes de Rome, de ses destinées, de son règne éternel par la force des armes, puis par la puissance de la foi; nous parlâmes des vicissitudes générales de l'humanité; du sort de l'homme, de son rôle sur la terre, du mystère qui l'entoure. Pourquoi faut-il que le genre humain existe? Est-il éternel comme la matière? Disparaîtra-t-il? Alors à quoi aura-t-il servi qu'il ait été? Les âmes des animaux et des plantes (qui naissent, qui vivent, qui grandissent, qui se développent, qui engendrent, qui vieillissent et qui meurent) sont-elles immortelles comme les nôtres?

Tel était le noble courant qui entraînait nos pensées, tandis que, assis l'un près de l'autre, sur ma terrasse, nous regardions la lune se refléter dans le méandre du Tibre jaune (*flavum Tiberim*).

Et je dois le dire, cette fois elle était simple, tranquille et sincère — ou du moins elle le paraissait. Elle ne se lançait pas dans des raisonnements à perte de vue et à faux; elle n'affectait pas de savoir ce qu'elle ignorait; elle suggérait des questions, des points de vue; elle interrogeait, elle écoutait plutôt, et elle le faisait avec une déférence, avec une attention qui étaient bien en conformité avec la distance qui séparait la profondeur de mes pensées de la frivolité des siennes, mon instruction et ma science de son ignorance.

Nous passâmes donc une soirée charmante, et la sécurité inattendue que j'y avais trouvée me détermina à l'autoriser à revenir autant qu'il lui plairait.

Elle vint d'abord deux fois par semaine.

XXXIII

Longtemps elle fut ainsi que je viens de le dire, sage et discrète. Mais ceci ne valait guère mieux pour moi; tout au contraire; un poison lent et sûr se glissait dans mes veines; et plus j'étais content de sa réserve, plus le triomphe de sa débauche était proche. J'étais si bien préparé maintenant par cette rusée parfaite, que j'avais pour sa manière d'être envers moi une reconnaissance attendrie qui me faisait trouver tout naturel qu'elle m'embrassât avec expansion, à son arrivée et à son départ. Dans l'in-

tervalle, elle me serrait et me baisait les mains sans que j'y prisse garde. Bien plus, je ne m'aperçus pas que chaque salut était plus prolongé, plus pressant, plus chaleureux que le précédent, et ce fut insensiblement que j'en arrivai à me laisser presser contre son cœur pendant une minute sans plus songer qu'il pouvait y avoir à redire à cela. Que j'étais changé !

Cependant elle avait un jour fait par insinuation une tentative pour demeurer jusqu'au lendemain, mais voyant que cela ne paraissait point me convenir, elle avait vite renoncé et je la reconduisais jusqu'au bois d'oliviers, ou jusqu'à son auberge à Tivoli.

XXXIV

Lorsqu'elle me jugea prêt à franchir les dernières étapes, elle revint doucement à nos amours. Elle m'en parla comme d'une chose passée, n'existant plus, comme d'un sentiment vif et momentané, qui s'était transformé en un sentiment doux et durable, comme d'une folle passion devenue amitié solide; elle en railla même doucement; puis, et c'est ici que fut sa transition, elle me dit qu'elle m'avait bien aimé : « Ah je vous ai bien aimé ! je vous ai aimé d'une passion vraie, profonde, unique.

Vous avez été mon premier amour! Mais ne parlons plus de cela, ajoutait-elle. Ou plutôt, si, parlons-en; pourquoi n'en parlerions-nous plus, puisque nous en voilà revenus tous deux et qu'il n'y a plus de danger que nous retombions? Il est bon de se souvenir que l'on s'est aimé quand on s'aime autrement, mieux et davantage. C'est une rénovation, une résurrection, une épuration; c'est le fruit après la fleur; c'est la jeunesse après l'enfance. » Elle partait de là pour me raconter tout ce qu'elle avait éprouvé pour moi, tout ce qu'elle avait souffert, tout ce qu'elle avait fait; elle me disait ses rêves brillants, ses espérances dorées, ses projets fous, ses sombres découragements, ses désespoirs, ses pensées de suicide, ses jalousies, et comment tel jour je l'avais torturée par un regard froid, par une parole indifférente, par un refus, par une préférence pour une autre, par un oubli, par un retard ou une absence.

Peu à peu elle en vint à me parler de ses émotions présentes, de son besoin de me voir souvent, de son impatience à voir arriver le jour béni de notre rencontre, de la joie sans bornes qu'elle éprouvait en franchissant mon

seuil, en tombant dans mes bras. Puis elle ajoutait que mon étreinte était bonne, que mes baisers étaient enivrants...

Tout cela ne se disait pas sur un ton exalté, mais tranquillement, comme un énoncé de faits.

Et moi, misérable et sot, j'écoutais tout cela ; je ne me révoltais pas; je ne lui imposais pas silence; je ne la chassais point. Non, j'écoutais, j'écoutais encore, et je lui disais, oublieux, inconscient du danger qui était manifeste, imminent, je lui disais : « Parle encore ! »

Alors il n'y eut plus de bornes à ses discours. Elle me parla de l'amour avec une hypocrisie à laquelle aussi je me laissai prendre. Elle me demandait « si je croyais vraiment qu'il fût aussi interdit par Dieu qu'il l'était par l'Église. N'était-ce pas Dieu qui l'avait mis au cœur de l'homme? Le lui aurait-il inspiré afin qu'il n'y cédât point ? Tout ce que l'on pouvait dire, c'est que l'homme ne devait s'y livrer qu'avec mesure. Mais n'était-ce pas plus que de la mesure que de briser deux cœurs qui s'aimaient ? Non, Dieu est bon, veut le bonheur de ses créatures et ne peut exiger un pareil sacrifice. Il

veut que ses enfants s'aiment, et c'est pour cela qu'il a attaché un tel cortége de plaisirs, de jouissances et de joies à l'amour. » Et graduellement, à mesure que je m'enfonçais dans cette fange, elle me dépeignait en couleurs plus vives, en tableaux plus provoquants, plus excitants, ces joies maudites des damnés.

« Quel dommage que nous ne nous aimions pas! » ajoutait-elle en me regardant jusqu'au fond de l'âme.

Et le désir enfin s'allumait dans mon sein. Et le lâche ne résistait plus!

XXXV

L'heure de l'immolation approchait.

La poire était mûre; elle n'avait plus qu'à étendre la main pour la cueillir.

Seulement, elle apporta à sa victoire des raffinements inouïs, et pour en être plus sûre, pour m'amorcer davantage, pour irriter mes sens encore plus, elle feignit de se dérober.

Au jour qu'elle avait fixé pour la consommation de ses détestables desseins, elle eut donc soin d'arriver en retard de plusieurs heures.

J'étais dans une anxiété mortelle.

Qu'était-il arrivé? Quelque accident? Si je ne la revoyais jamais! Oh! quelle faute j'aurais là commise de ne pas la prendre alors que je le pouvais, alors qu'elle s'offrait, dès le premier jour qu'elle s'était donnée: « Prenez-moi, » avait-elle dit. — Si elle n'allait pas venir! Si elle avait changé d'avis! Si, à son tour, elle avait des scrupules, où si elle s'était lassée de mes dédains! Oh! que n'était-elle là à me parler des plaisirs de l'amour!

Et j'errais comme une âme en peine dans toute ma demeure, le cœur palpitant, les mains tremblantes; je venais toutes les minutes scruter l'horizon et la route; ne voyant rien, j'avais envie de pleurer, et je pleurais, ou du moins je sanglotais, je l'appelais, je la suppliais, je la maudissais, je l'insultais.

Tout à coup je me trouvai devant elle dans l'escalier.

D'un regard elle constata que l'état où j'étais était celui où elle avait voulu me mettre, et le chat joua encore avec la souris.

Cette fois elle m'embrassa plus légèrement que d'habitude, à moi qui allais la garder sur

mon cœur et la couvrir de baisers, et elle me dit d'un ton dégagé :

« Je ne viens que pour un instant. Il faut que je retourne à Rome. Il y a une fête chez le prince T... et j'ai promis à Rito d'y aller : j'ai rendez-vous avec lui. » (Rito était un jeune marquis qui passait pour l'irrésistible de la noblesse romaine.)

Les mille serpents du désappointement et de la jalousie me mordirent au cœur tous à la fois.

« Vous n'irez pas, lui dis-je impérieusement.

— Comment ! je n'irai pas ! Pourquoi cela ?

— Parce que je ne le veux point.

— Mais au moins la raison ?

— La raison ! m'écriai-je, c'est parce que... parce que je ne puis plus me passer de toi.

— Bon ! bon ! reprit-elle en riant. Eh bien ! je n'irai pas, Rito attendra. »

Et, en disant ces mots, elle ôta brusquement son manteau de pluie.

Je ne sais quel accident se produisit, quelle épingle mal placée attachait, sans qu'elle le sût, ce manteau, au corsage décolleté qu'elle portait

en dessous, toujours est-il que l'étoffe légère craqua, se déchira, fut emportée par le manteau, et que je vis encore une fois cette beauté qui m'avait ébloui naguère.

Je me précipitai sur elle et couvris sa poitrine de mille baisers de feu.

XXXVI

Lorsque je m'éveillai, lorsque j'ouvris les yeux, avant que j'eusse conscience des objets qui m'entouraient, et surtout de ce qui s'était passé, je me trouvai en présence de la comtesse pâle, livide, sinistre, horrible, hideuse, armée d'un poignard dont elle paraissait sur le point de me frapper le sein.

Je bondis en arrière, épouvanté, et lui demandai du regard ce qu'elle faisait.

« Je veux me venger, dit-elle, de tout ce que tu m'as fait souffrir si longtemps, de tes

dédains, de tes mépris, de tes duretés, du temps que tu as mis à te donner à moi. La mort est-elle assez pour tout ce que tu m'as fait endurer? Cependant j'hésite, parce que je ne sais pas si tu ne souffriras pas davantage en traînant ta robe de prêtre souillée, le souvenir de ton parjure, de ton impiété, et tes remords impuissants ! Oui, impuissants, car rien ne peut empêcher que ce qui s'est passé ne soit. Cela est indestructible. Tiens, réflexion faite, j'aime mieux que tu vives. »

Et elle serra son poignard.

Ses dernières paroles m'avaient rappelé à la réalité de la situation, à mon crime.

Quelques instants plus tard, j'errais dans la campagne, en proie à un désespoir dont l'exaltation touchait au délire le plus violent.

XXXVII

J'errai longtemps pendant des heures, peut-être des jours : je n'avais plus conscience de rien que du forfait que j'avais accompli. Je ne sais si je marchais ou si je courais, si je suivais la route ou si je traversais les hautes herbes. Je sais que je tombai dans l'eau et me blessai à la jambe. Je parlais, je criais, je hurlais : des voyageurs qui passaient m'insultèrent et de petits enfants me jetèrent des pierres. J'appelais Dieu qui ne me répondait pas. J'avais des hallucinations. Le dôme de Saint-Pierre, que j'apercevais au loin, s'ébranlait, se mettait

en mouvement et s'avançait vers moi. Je courais au-devant de lui. Le dôme me disait : « Je suis l'Église, je suis pierre et saint Pierre ; je vais t'écraser, mauvais prêtre, mauvais chrétien ! parjure ! adultère ! » Et mille voix stridentes répétaient : « Mauvais prêtre, mauvais chrétien ! parjure, adultère ! » L'Enfer ricanait. Et j'en voyais la lueur rouge au fond d'un gouffre. Et je voulais m'y précipiter.

Ce délire extrême tomba. Et je me trouvai assis sur une ruine, la tête entre mes mains, versant un torrent de larmes.

Ah ! elle l'avait bien dit : rien ne pouvait plus défaire ce que nous avions fait ; aucune puissance humaine ni divine ne pouvait empêcher que cela ne se fût perpétré. Mon confesseur pouvait m'absoudre, Dieu pouvait me pardonner, mais je n'en étais pas moins un adultère, un parjure, un mauvais prêtre !

« O Dieu ! vous qui voyez dans le fond de mon cœur, vous savez par quelles ruses, par quels artifices, par quelle surprise diabolique et avec quelle persévérance cette femme, ce monstre, m'a fait tomber. Vous savez, ô mon Dieu, si, en dehors de ce jour exécré, je vous ai été un

fidèle serviteur. Vous, ô Seigneur! vous connaissez ma piété sincère, ma foi inébranlable. Cependant il n'y a pas de crime égal à mon crime. Je suis bien le dernier des hommes, le plus infâme.

« O Dieu! que faire? Inspirez-moi. Daignez, daignez jeter sur votre prêtre indigne un regard de miséricorde.

« Vous le savez aussi, Seigneur, cette aberration immense d'un moment ne se renouvellera pas. L'horreur qu'elle m'inspire en est le gage, la garantie, la preuve. Je ne me suis jamais cru infaillible, moi chétif, mais aujourd'hui je sens que, trempé par cette douleur, je le suis devenu.

« Mon Dieu, mon Dieu, pardonnez-moi et ordonnez-moi une expiation. »

Ainsi s'exhalait ma plainte dans une amertume sans égale; j'avais perdu la vie, j'avais perdu plus que la vie, j'avais perdu ma vertu, mon honneur, ma pureté, ma dignité. J'étais souillé, immonde.

Je pleurai longtemps, jusqu'à ce que mes gens, m'ayant retrouvé, m'eussent ramené chez moi.

L'infâme était partie en fumant et en sifflant, m'avait-on dit.

Je me jetai épuisé sur ma couche, mais les parfums qu'elle exhalait ravivèrent encore mes atroces souvenirs, et je me roulai sur le sol où j'agonisai, appelant à mon aide, comme une faveur céleste, toutes les douleurs les plus excruciantes. J'aurais voulu être martyrisé sur-le-champ, être brûlé, écorché, déchiqueté par des sauvages. Je me levai et me battis avec une canne, avec des cordes, je m'enfonçai les ongles dans la chair, j'avais contre mon corps une haine féroce.

Enfin, une fièvre ardente, une prostration irrésistible s'ensuivirent, et je tombai dans une sorte de sommeil où des visions cruelles ne cessèrent de me torturer. On dut appeler un médecin qui me procura enfin un repos artificiel.

XXXVIII

Lorsque j'ouvris les yeux, l'infâme était là, assise auprès de mon chevet et me couvant d'un regard méchant.

Je crus que je rêvais encore, et je fermai les yeux, mais elle me dit :

« C'est moi. »

Alors, froidement, sans émotion, je sonnai.

« Reconduisez madame, » dis-je.

Elle avait deviné, et se tenait prête à la résistance. Elle se leva, et s'approchant de mon oreille, elle me dit :

10

« Je reste. Si je sors d'ici, ce sera pour publier partout que tu as une maîtresse, et que la preuve en est, c'est que c'est moi.

— Eh ! lui dis-je sans hésiter, crois-tu donc que je ne vais point me confesser?

— A Rome ? au monde ? dit-elle avec incrédulité. Allons donc! à ton directeur, oui ; mais quant à faire un scandale qui retomberait sur l'Église, je t'en défie ! »

Je demeurai confondu de tant d'audace, de cynisme, et cet argument me frappa comme étant irrésistible.

J'avais bien le droit de m'humilier au tribunal de la pénitence; je n'avais pas le droit de scandaliser la chrétienté, de donner un mauvais exemple aux prêtres, mes frères, et de fournir aux impies une occasion légitime d'attaquer la religion, ses lois, son clergé.

« Madame reste, » dis-je au valet de chambre avec une douloureuse résignation.

XXXIX

Depuis ce jour je fus son esclave.

Elle ne me quitta plus. J'étais condamné à la voir tous les jours. Tous les jours il me fallait me trouver en tête à tête avec l'auteur de ma défaite, avec celle à qui le soldat, le général devait d'avoir fui lâchement devant l'ennemi le jour de la grande bataille. Elle ne me faisait pas grâce d'une minute. Elle était exigeante, impérieuse et dure. Elle ne faisait rien

qui me permît d'oublier. Au contraire, elle s'appliquait à me rappeler sans cesse que je lui avais appartenu, que je lui avais tout sacrifié, que j'avais jeté mon froc aux orties.

« Toi, prêtre? me disait-elle avec une ironie amère, tu n'es même pas un abbé de la cour de Louis XV; ceux-là avaient des amours de coquetterie et de passage, toi tu m'as aimée vraiment, foncièrement, avec passion. Tu as lutté, tu as hésité entre l'Église, ton épouse légitime, et moi, et c'est moi que tu as choisie, après réflexion, sciemment. Tu n'es plus prêtre. »

Et je me tordais les mains en sentant l'auteur de mon mal retourner ainsi le poignard dans la plaie.

Que lui avais-je donc fait pour qu'elle m'infligeât tant de tortures?

Je l'avais fait attendre, — et je me refusais de tomber dans la récidive. Je m'y refusais absolument. Ici sa menace était sans effet; ni la prière, ni la ruse, ni la surprise, ni les artifices qu'elle employa pour exciter mes sens, rien ne put m'ébranler. Je la repoussai tou-

jours avec fermeté et sang-froid. Et chaque victoire que je remportais me fortifiait dans ma tardive vertu, si bien que je devins invincible.

Ah ! que n'avais-je toujours agi ainsi ! D'où m'était venu cet égarement, cette folie, cette démence ! Comment avais-je pu tomber dans les piéges grossiers de cette femme accablée de défauts! Je ne pouvais le comprendre.

Et pour quoi, mon Dieu ! pour quelles jouissances !

J'avais naguère connu le plaisir des sens ; or ceux que j'avais goûtés avec d'autres étaient bien différents de ce que je ressentis avec elle. Non, non, son corps plus que son cœur n'étaient pas faits pour l'amour.

Et c'est là ce qui l'exaspérait contre moi. Elle attribuait surtout à son imperfection l'énergie de mes résistances et elle en était humiliée. Avant d'être possédée par moi, sa personne n'était pas en jeu ; après l'avoir été, elle était méprisée.

De la sorte son amour-propre était blessé par tous les côtés.

Cependant je ne poussais pas les choses à

l'extrême, je ne la chassais pas, à cause du grand scandale qu'elle eût fait, quoiqu'elle en fit déjà beaucoup en m'escortant sans cesse, en ne me quittant pas, en m'affichant.

XL

J'ai dit la vérité, rien que la vérité, toute la vérité.

Je le jure.

Oui, j'ai failli.

Et puisque cette femme, auteur de ma chute, a commis la mauvaise action, a fait le scandale de le publier, rien ne me retient plus de me confesser publiquement.

Oui, qu'on le sache, sachez-le, ô pieux ha-

bitants de S... F...; sachez-le, religieux de tous ordres qui sanctifiez Rome par votre présence, votre piété et vos œuvres; apprenez-le, ecclésiastiques de ces basiliques, Saint-Père, Sacré-Collége, et vous tous qui tenez à la sainte Église; apprenez-le, ô habitants de la ville éternelle; Italiens, Français, Autrichiens, Allemands, Hongrois, sachez-le, tous, sachez-le bien, je vous le dis, je vous le crie, et le vent de ma renommée vous l'apporte sur ses ailes, oui, oui, j'ai failli!

Il importe qu'on le sache, afin que je serve d'exemple, d'enseignement, comme les grands criminels. Il importe qu'on le sache, afin que les plus fiers et les plus forts n'oublient jamais qu'ils sont exposés à tomber, et se gardent bien; afin que les petits et les faibles puissent juger du danger qui les menace. Il faut qu'on le sache, afin de vénérer, d'adorer à l'égard des saints eux-mêmes ceux qui n'ont point failli, ceux qui ont su, en naviguant sur la mer ténébreuse et tourmentée du péché, qui s'appelle le monde, éviter les écueils.

Mon Dieu, je m'humilie devant vous; je traîne sur le sol mon indigne corps flagellé jus-

qu'au sang ; je voudrais creuser de mes ongles dans la terre un abîme assez profond pour pouvoir vous prier de si bas qu'aucun mortel n'aurait été à ce point au-dessous de vous ; je voudrais que chaque étoile du ciel me perçât pendant cent mille ans de ses rayons de feu ; je voudrais... je ne sais, ô Dieu, qu'imaginer pour exprimer combien je comprends l'immensité de mon crime et l'immensité du châtiment qu'il mérite.

Mais, ô mon Dieu, vous êtes miséricordieux ; les peines dont vous frappez le pécheur ne sont pas infinies ; elles sont douces, ô Seigneur, et je m'inflige toutes celles que vous avez mises à ma portée.

Je vis avec austérité, je prie, je m'efforce de faire quelque bien, et j'ajoute à la révélation que mon ennemie a faite de ma faute, la confession publique, universelle, de cette faute.

Puissent ces actes de contrition m'obtenir la grâce de siéger parmi les élus après avoir expié longtemps mon péché dans le purgatoire !

Puisse aussi le monde bien savoir, afin que

le scandale que j'ai causé ne soit pas plus grand qu'il n'y a lieu, que j'ai failli, ainsi que je l'ai dit, un seul jour, une seule heure, mais point davantage.

XLI

Elle me suivait donc.

Heureusement, elle finit par se calmer un peu.

Après tout, elle ne m'aimait point; puis elle voyait que j'étais inébranlable. Elle se contenta donc de me compromettre.

Ce changement me parut le ciel, et dès lors nous ne finîmes pas par vivre d'une façon agréable, certes, sa présence me faisait l'effet de celle du bourreau et personnifiait mes re-

mords, mais du moins notre existence était tolérable.

Elle avait même des moments de bonne humeur, et parfois, en revenant de se promener à cheval du côté de Saint-Paul-hors-les-Murs, elle jetait dans ma fenêtre quelque fleur sauvage. Le plus souvent c'était un souci, — l'emblème de ma vie.

Mais ce qui gâtait tout, c'était la tenue d'actrice de bas théâtre qu'elle avait dans le monde, et les scènes violentes qu'elle y faisait hors de propos aux gens les mieux nés, les mieux élevés et les plus aimables.

Elle fit des cabrioles indécentes à Weimar, où je vais passer trois mois tous les ans, et où des amis bons et excellents me reçoivent dans une de ces intimités douces où l'esprit du poëte se repose et se berce comme un enfant sur le sein de sa nourrice. Là, dans cet asile où le grand Gœthe reprenait aussi des forces pour la lutte et la création, j'ai goûté les heures les plus délicieuses de ma vie, et j'ai voué à ceux qui m'aiment d'une amitié si vraie, si facile et si dévouée une affection, et une reconnaissance sans bornes.

O mon cher Weimar, charmante ville, si simple, si gracieuse et riante, où tant d'esprits délicats, où tant de talents divers se trouvent réunis, toi qui es comme un abrégé de la société civilisée, élégante, intellectuelle, artistique, ô Weimar, pourquoi faut-il que cette harpie soit venue souiller ton silence de ses cris stridents, ta paix de ses violences, tes mœurs pures de la présence d'une débauchée !

Comment a-t-elle osé s'attaquer à toi, te calomnier, dénaturer ton caractère, te railler, tenter de te tourner en ridicule ?

Heureusement que ce qui vient d'elle ne peut aller à toi, et que tout le monde sait bien, à Munich et à Vienne comme à Rome, que c'est toi qui avais le droit de rire d'elle et de la mépriser.

C'est ce qu'on fit à la suite de l'affaire du capitaine.

XLII

La Cosaque n'avait pas pour moi un attachement si exclusif qu'elle ne papillonnât un peu, et l'on va voir à quel point.

Il y avait à Weimar un capitaine prussien du nom de B..., nullement noble et encore moins gentilhomme, arrivé on ne sait comment à son magnifique grade, qui était pour lui ce bâton de maréchal dont parlent les Français.

C'était un homme inintelligent, vulgaire et bête. De sa personne il était trapu, commun, très-large d'épaules, très-vigoureux et avait

un énorme nez que des libations fréquentes avaient fortement teinté de bleu.

Est-ce cet appendice monstrueux qui séduisit la Cosaque? Sont-ce les soixante ans du soudard? On ne sait. Ce qui est sûr, c'est qu'il ne déplut pas à la dame.

Le capitaine était marié. Madame la capitaine était une femme de six pieds, taillée en homme, en athlète, laide, rousse, mais délibérée, décidée, assez emportée et brutale même, et qui n'entendait pas raillerie sur la fidélité conjugale.

Un soir que nous devisions agréablement chez la baronne de R..., notre conversation fut tout à coup interrompue par des cris violents qui venaient du fond du jardin.

Nous écoutâmes et nous reconnûmes distinctement la voix avinée du capitaine, la voix rauque de la capitaine, qui paraissaient se quereller effroyablement, et celle de la Cosaque qui poussait des cris aigus.

Cette scène se prolongeant, nous fûmes voir, et nous aperçûmes la Cosaque étendue la face sur un banc, où la retenait, clouée d'une main puissante dont elle cherchait en vain à se dé-

gager avec l'aide du hauptmann, la matrone irritée qui la fustigeait à tour de bras comme un enfant à l'école.

Madame B... avait surpris le nez bleu qui lui appartenait en conversation intime avec ma Cosaque.

Je délivrai celle-ci avec peine et la reconduisis chez elle clopin-clopant et l'oreille basse, en riant sous cape, tandis que mes amis, qui ne l'aimaient guère [1], riaient à gorge déployée.

[1] Au bout de huit jours on me détestait à Weimar. (*Souvenirs d'une Cosaque,* page 200.)

XLIII

On eût pu croire que cette mésaventure la rendrait un peu réservée.

Il n'en fut rien. Il n'y avait pas d'impertinence ni d'inconvenance qu'elle ne fît.

Elle qui chantait horriblement faux, se mettait à remuer bruyamment sa chaise et son tabouret aussitôt que madame ***, qui avait une jolie voix et un rare talent, se mettait au piano ; elle toussait, se mouchait, parlait tout haut à

son voisin, qui se gardait de lui répondre ; enfin, elle sifflait au beau milieu du morceau.

Lorsqu'elle était en visite, elle ne saluait pas, ne soufflait mot, et regardait tout le monde avec des airs de mépris et parfois avec des yeux furibonds qui étaient fort mal à propos. D'autres fois, elle faisait à tort et à travers des scènes de jalousie épouvantables à mon sujet. Aussi lorsqu'on l'avait eue une fois on ne la recevait pas deux.

Je subissais tout cela avec une grande reconnaissance envers Dieu, qui m'envoyait ces croix et ces expiations si méritées.

XLIV

Weimar lui fut bientôt en horreur, ce qui s'explique, et elle voulut m'en faire partir avant le délai que je m'étais fixé. Je devenais de plus en plus ferme dans ma résistance, et je refusai, l'engageant d'ailleurs à partir seule.

A cette proposition, elle entra dans une rage inexprimable. Elle bondissait autour de moi en brisant les porcelaines et les meubles; elle vociférait; elle m'accablait des injures les plus violentes et de noms empruntés au vocabulaire des halles. Elle me jeta plusieurs objets à

la tête ; elle se rua sur moi, l'écume à la bouche, et sans me frapper précisément, me saisit les poignets et me les secoua avec tant de force qu'elle me les écorcha. Enfin, cherchant dans son esprit infernal ce qu'elle pouvait me faire de plus pénible, elle saisit ùne sonate que je venais de composer, qui m'avait coûté un travail énorme et dont je n'avais pas de copie, et la déchira en mille morceaux qu'elle jeta par la fenêtre.

J'eus un éblouissement, je m'élançai, et je crois que j'allais porter la main sur elle, lorsque je songeai à Dieu, et le remerciant de cette épreuve, je m'assis, attendant que cette folle fût sortie de son accès.

XLV

Elle s'était bien rendu compte, l'atroce créature, du mal qu'elle me ferait en portant sur cette œuvre une main sacrilége, car elle savait que mon souci, mon regret, mon désespoir était de ne passer que pour un exécutant, que pour un interprète des écrits d'autrui, et que ma préoccupation, mon rêve, mon ambi-

tion, mon aspiration de tous les instants était de m'affirmer comme compositeur.

Ce n'est pas que je dédaigne mon talent de simple pianiste, improvisateur ou même simple interprète des maîtres prodigieux, Bach, Haendl, Beethoven, Chopin. Au contraire, j'en suis fier et très-fier, et puisque l'occasion s'en présente, il est bon que je dise ce que je pense des artistes interprètes.

J'ai souvent entendu parler des exécutants, instrumentistes, chanteurs et comédiens, comme d'une race de parasites. Bien des gens ne voient en eux que des copistes; c'est à peine s'ils les mettent au rang des traducteurs, et ils les placent sans hésiter au-dessous des commentateurs. Ils leur reconnaissent bien le sentiment de l'art : « Il leur est indispensable, disent-ils, comme l'intelligence l'est à l'écolier qui étudie l'algèbre; mais celui-ci, parce qu'il comprend et répète une théorie, n'est pas un mathématicien, un Pascal, un Newton; de même le sentiment de l'art ne suffit pas à faire un artiste; le public est sensible sans être artiste; les exécutants sont comme lui, stériles; ils ne produisent pas; l'art consiste à créer; ils

ne sont donc pas artistes à proprement parler. »

C'est là une grave erreur.

Elle a quelque chose de spécieux, en ce sens qu'elle repose sur une définition exacte. Mais pour résoudre la question agitée, il faut remonter au principe suprême de l'art, à la source la plus élevée; pour juger si un homme est artiste, il ne faut pas se borner à le comparer à ceux qui sont évidemment tels, à examiner s'il fait identiquement ce qu'ils font; il faut voir s'il a ce qui fait qu'ils sont artistes, si, par exemple, il se passe en lui ce qui les amène à produire.

Oui, l'art réalisant les produits de notre imagination est une sorte de création; oui, celui qui met au monde un être nouveau différent des êtres réels quoiqu'il leur ressemble,

(..... Non facies omnibus una,
Nec diversa tamen : qualis decet esse sororum.)

celui-là est un artiste. Mais pourquoi? mais comment?

Voici ce qui se passe en lui : Une image lui

vient; elle est bien un ensemble de traits qu'il a vus épars dans la nature (je parle autant de traits moraux que de traits physiques, autant du romancier et du poëte que du peintre et du sculpteur), elle est bien, en ses parties, une reproduction du réel, un souvenir, mais elle n'est pas le réel; il n'a vu nulle part cet ensemble; celui-ci s'est formé on ne sait où; il est descendu tout organisé de là-haut; il est ce qu'on appelle une inspiration.

Voilà l'origine de l'œuvre d'art.

Maintenant cette vision s'empare de l'artiste, elle lui emprunte son corps, ses sens, son cœur, pour y vivre; elle s'incarne en lui, elle devient lui-même, ou plutôt, c'est lui qui s'oublie, qui se perd, qui s'abîme dans cet être surnaturel; il ne voit plus que par ses yeux; c'est lui qui se trouve dans les circonstances dont le fantôme lui est apparu environné; il éprouve les émotions que celui-ci doit éprouver; il pleure, il chante avec lui, en lui. Ils n'ont qu'un cœur, ils ne font qu'un; l'artiste est transporté dans sa vision.

Se passe-t-il autre chose chez l'exécutant?

Prenons, par exemple, une sonate. Croyez-vous que le violoniste ne soit pas abreuvé de douleur ou enivré d'amour au moment où son *adagio* vous serre le cœur et vous fait passer ce frisson dans les cheveux? N'est-il pas avec vous, avant vous, plein de gaieté et de joie au *scherzo?* En un mot, n'éprouve-t-il pas tout ce que l'auteur a éprouvé en composant? N'est-il pas à son tour transporté dans un être qui est heureux, qui aime ou qui souffre? S'il ne l'était pas, vous ferait-il ainsi pleurer ou sourire?

Mais, si l'on veut un exemple plus palpable, que l'on considère le comédien. Talma *n'était-il* pas Oreste, lorsque, frémissant d'épouvante à la vue des Furies, il tombait sans connaissance dans la coulisse? N'était-ce point le remords de son horrible crime qui lui enlevait ainsi la raison et la force?

Sous peine de ne faire entendre que de vains sons dépourvus de sens et d'émotion, l'exécutant s'identifie avec un être imaginaire. Où donc est la différence entre lui et l'auteur?

Elle consiste, dira-t-on, en ce que le compo-

siteur et le poëte s'incarnent dans une vision venue de là-haut, tandis que l'autre se transporte dans un fantôme que lui a montré le poëte.

Cette distinction est fondée, mais elle n'est ici d'aucune importance, puisque la transformation a lieu dans les deux cas, et puisque c'est essentiellement cette faculté merveilleuse d'identification qui constitue l'artiste. Si, en effet, l'exercice de cette faculté n'était pas le fait capital et vraiment générateur des œuvres d'art (la réalisation matérielle n'étant évidemment pas la conséquence de celui-ci), l'inspiration, l'insufflation mystérieuse dans l'âme de l'artiste serait tout; mais où alors finirait la rêverie, qui est une inspiration, et où l'art commencerait-il? Les rêveurs impuissants seraient les poëtes.

J'ajoute que, transmise ou directement révélée à l'instrumentiste ou au comédien, la vision n'en vient pas moins de Dieu.

Il y a plus, elle n'est jamais, après cette transmission, la même absolument qu'à l'origine; voici comment. Nous ne nous représentons les êtres imaginaires, les héros de romans

et ceux qui sont censés dire leur peine ou leur joie par la voix d'un instrument, nous ne nous les représentons qu'accommodés à nos goûts, à nos passions, à nos habitudes de cœur et d'esprit, à notre caractère, aux impressions surtout que nous avons reçues dans le cours de notre existence : une femme pâle, mélancolique, qui aura souffert de l'amour, verra dans l'héroïne sous-entendue de tel *concerto* une femme mélancolique et pâle; ce jeune officier à bonnes fortunes se reconnaîtra dans un *allegro;* et celui qui aura vu son ami ravagé par une grande douleur le retrouvera, lui ou un être de pareille nature, dans un chant éploré; chez les autres, cependant, les mêmes mélodies évoqueront d'autres souvenirs, d'autres êtres : c'est ainsi que deux instrumentistes liront différemment la même page et la nuanceront d'une façon diverse. Il y a donc là aussi, à y regarder de près, une sorte de création.

Voyons donc les choses et les gens avec plus de réserve. Reconnaissons deux catégories d'artistes, soit : ceux qui produisent et ceux qui interprètent; mais convenons qu'il n'y a entre eux d'autre différence que cette différence

pratique; ne refusons pas à ces derniers le beau titre qui leur est dû. Nous arriverions à cette énormité : La Malibran n'était pas une artiste !

XLVI

Les scènes de ce genre étaient fréquentes, et mon corps en porta souvent la trace. Tout Weimar les entendait et en connaissait les détails et l'on s'émerveillait de ma patience. Je ne disais, mot et je fus bientôt rangé par mes amis au nombre de ces artistes puissants qui ne sont que des hommes faibles et que la première virago fait passer sous le joug.

C'est en effet un spectacle peu rare que celui d'un homme d'élite, ayant pour lui tous les

moyens de succès et de séduction, accouplé à une femme dépourvue d'intelligence, de talent, de goût et d'attrait.

On me plaignait fort, en haussant les épaules.

Je me réjouissais d'autant plus, et je faisais des vœux pour que ce supplice s'aggravât et durât. Je craignais même — malgré l'accueil qui avait été fait à ma proposition de séparation, proposition timide, puisqu'il ne s'agissait que de huit jours — que la comtesse, qui paraissait décidément avoir assez de son séjour dans un lieu où tout le monde avait fini par lui rire au nez, ne prît le parti de me quitter tout à fait.

J'étais habitué au martyre, j'y tenais, je n'en avais pas assez ; or, quelques mots qu'elle avait marmottés un jour entre ses dents m'avaient fait penser qu'elle était lasse de son métier de bourreau.

XLVII

Je ne me trompais qu'en partie.

Elle était décidée à me quitter, mais avant elle voulait tenter un effort suprême pour me faire tomber encore une fois, et dans des circonstances exceptionnellement graves.

C'était dans la semaine qui précède Pâques.

Je ne m'occupais évidemment plus d'elle,

ni de qui ni de quoi que ce fût. J'étais tout entier à la pensée de m'approcher de la sainte table en état de grâce. Elle allait, venait, criait, tempêtait, disparaissait, rentrait en retard le jour, la nuit, le matin; je ne m'en apercevais même pas. J'étais absorbé par de hautes pensées.

Une fois elle m'attendit.

C'était par une de ces merveilleuses et dangereuses soirées de printemps, où la terre exhale des parfums de vie, où l'herbe embaume, où le grillon chante gaiement, où la séve en mouvement fait éclater les bourgeons, où l'air est envahi par des fluides mystérieux qui pénètrent l'homme jusqu'aux moelles, l'alanguissent, l'énervent, l'affaiblissent et le livrent à la femme.

Lorsque je rentrai, ma chambre, éclairée d'un jour très-doux, était remplie de fleurs comme le jour où, troublé par leurs poisons, je commis ma première faute, celle de lui dire que je l'aimais! Sur mon lit, elle était étendue dans un costume de bayadère indienne.

Je n'éprouvai rien heureusement. J'étais cuirassé d'un triple airain. Je fus seulement

choqué, et je lui dis froidement en sortant d'un pas rapide :

« Habillez-vous, madame, il fait très-frais, ce soir. »

XLVIII

Ce fut la parole de délivrance, du moins pour quelques jours : peu de temps après cette scène de tableau vivant, elle avait disparu. L'Indienne se réfugiait dans la mer du Nord, à Helgoland.

Elle emportait dans sa malle un petit secrétaire de la légation de Russie, qu'elle avait peut-être même connu naguère dans sa chaste Ukraine.

« Grand bien lui fasse, me dis-je. Il aura de l'agrément. »

Il paraît qu'il en eut peu, car la Cosaque me revint bientôt.

Elle avait fait l'acquisition d'un nouveau vice. Le cigare et la pipe d'écume de mer ne lui suffisaient plus. Maintenant elle fumait de l'opium. On pense si son caractère et ses relations en étaient améliorés.

XLIX

J'avais profité de son bienheureux départ pour me rendre en ..... et y jouir d'une liberté que je ne connaissais plus depuis longtemps.

Quelle paix dans mon âme et autour de moi! Plus de tentatives contre mes devoirs, plus de présence détestée me rappelant que j'y avais manqué, plus de scènes intérieures, plus de scandales dans le monde. Je pouvais enfin me recueillir tout à fait et m'adonner entière-

ment à un art que j'avais forcément négligé, troublé et tourmenté sans cesse comme je l'étais.

L'art, en effet, aime le calme et la sérénité. Il ne veut pas que ceux qui prétendent à le servir et à goûter en retour les joies les plus hautes et les plus vives qui puissent remplir un cœur, se présentent à lui avec une autre pensée que la sienne dans la tête, ou le visage bouleversé par les émotions de la vie ordinaire. L'art est jaloux et veut qu'on lui appartienne tout entier. Il comble de bienfaits et de présents ceux qui, dignes de lui, se donnent tout à lui. Il a la main fermée pour ceux qui croient pouvoir mêler son culte à celui des dieux du jour, ou qui ne savent pas tout dominer, tout écarter, tout effacer et oublier pour venir à lui.

L'art me récompensa dans ces jours bénis — que j'ai retrouvés depuis — de ne vivre que pour lui; et à cette époque je commençai à retrouver tout mon génie, tout l'essor de mon inspiration, toute la puissance de ma conception et de mon exécution.

Heures sublimes où, penché sur mon clavier,

j'en faisais sortir les cris des âmes et les voix du ciel, où je rendais tantôt les rêveries mélancoliques de l'homme, de l'adolescent, de la jeune fille dont le premier amour fait palpiter le sein, les aspirations vagues de la jeunesse, infinies de l'âge mûr, la tristesse des souvenirs de ceux qui ont vieilli, souvenirs des amours et des amitiés perdues, souvenirs des rêves déçus, souvenirs de ceux qui sont morts; je traduisais les douleurs humaines les plus douces et les plus violentes, la plainte et le cri; j'exprimais la lutte des passions, l'orgueil qui d'un doigt impie veut toucher la nue et qui foule aux pieds les choses sacrées; la colère qui rugit comme le lion dont la clameur retentit à travers le désert, et fait trembler au loin les hommes et les bêtes; l'envie qui poursuit de ses jappements de chacal ceux qui montent à la gloire; je disais les passions populaires et les scènes de la vie publique, les luttes et les cris du forum, les fureurs de la plèbe et ses grondements semblables à ceux de la mer agitée par les vents de l'équinoxe; je dépeignais les bruits des villes que l'on force, les hurlements des vainqueurs, les râles des

fuyards et la terreur des femmes outragées. Je chantais aussi la nature, la nature suave, heureuse, radieuse, les grâces du printemps, les richesses de l'automne, les moissons dorées, bercées par la brise, les prés verts, les belles forêts, les eaux jaillissantes et fraîches, dont la chute résonne parfois comme une pluie de perles, les sombres forêts où le voyageur ne pénètre qu'en tremblant et qui cachent dans leur sein plus d'un secret. Je pénétrais dans les entrailles de la terre et je découvrais le spectacle éblouissant des trésors qu'elle livre avec tant de résistance au mineur; je voyageais; je descendais les fleuves rapides; je franchissais les torrents qui battent de coups retentissants les roches polies et font bondir l'écume autour d'eux; je naviguais sur les mers; je rencontrais la tempête et le péril suprême; le navire craquait; l'eau montait lentement; les marins priaient; l'heure suprême avait sonné; tout à coup une voile apparaissait, en même temps que la nue noire, se déchirant, laissait voir un coin de ciel bleu. Enfin, mes mains harmonieuses chantaient la gloire de Dieu comme jamais elles ne l'avaient

fait. J'assistais à la création du monde, et je voyais les jeunes univers jetés dans l'espace à pleines mains; la terre et les mers se peuplaient sous mes yeux d'animaux étranges; je voyais s'agiter dans les grandes planètes des êtres dont nul n'avait aucune idée, qui n'avaient rien de commun avec nous, et dont tout ce que je puis dire, c'est que c'étaient des êtres, ils étaient; puis j'assistais au repos de Dieu, au milieu de sa cour d'anges, d'archanges, de trônes, de dominations, de chérubins, de saints et de saintes; on vivait là plongé dans une lumière si éclatante qu'on eût cru en être dévoré en un instant, si douce qu'on en était baigné comme d'une onde tiède. J'assistais aussi au jugement dernier, et la trompette que je faisais retentir, suprême accent de la puissance sonore, était bien de nature à réveiller les morts.

Que de scènes! que de spectacles! que de tableaux! Tout cela traversait mon esprit et mon cœur avec une rapidité, mais aussi avec une netteté d'impression et une vigueur d'expression qui étonnaient, qui m'étonnaient moi-même, mais qui, au total, n'étaient autre

chose que le résultat de la force même de mon génie rendu à lui-même.

On conçoit que je ne notais pas tout ce que je composais. J'ai toujours été prodigue de moi; j'ai toujours semé aux quatre vents du chemin mes notes et mes chants. Je me suis toujours senti assez riche pour n'être pas avare de mes idées. Plus d'un les a ramassées et se les est attribuées. Je n'en ai jamais pris d'humeur, sauf lorsque je les ai vues sottement dénaturées.

L'œuvre à laquelle je m'appliquai le plus et que je commençai à fixer sur le papier, ce fut un grand oratorio qui ne devait jamais être terminé, car elle me poursuivit en . . . . . ; je le laissai là et ne voulus pas depuis le reprendre, à cause des souvenirs qu'il me rappelait.

L

Le vautour revint donc vers Prométhée !

Je reçus une dépêche de Vienne m'annonçant impérieusement qu'elle arrivait à P...

Je fus au-devant d'elle, esclave volontaire, par prudence et par expiation.

Qu'eût-elle fait si je n'avais pas obéi ! J'en jugeai par ce qu'elle fit pour me récompenser de ma docilité.

Je lui fis bon accueil et elle-même me parut en belle humeur. Était-ce parce qu'elle en avait fini avec le secrétaire russe ou parce qu'elle

ressaisissait sa victime ? Je ne sais, et peu importe.

Toujours est-il qu'elle ne fut pas longtemps à me montrer que son aimable caractère n'avait point changé.

Je m'étais installé chez un bon et excellent ami à moi qui vivait à la campagne dans un joli château, avec sa femme et ses enfants.

C'était une famille exemplaire par les vertus, la simplicité, et l'union de tous ses membres. Ils étaient connus dans tout le pays, où leur famille avait un long passé presque historique, pour les gens les plus hospitaliers, les plus bienfaisants et généreux que l'on sût. L'estime publique les entourait et ils étaient universellement aimés. Une fortune modeste, une carrière honorablement remplie au service de l'État et récompensée par des honneurs d'ordinaire peu prodigués, telle était la situation du baron.

Et voilà, en peu de mots, l'intérieur dans lequel la folle, reçue avec la plus touchante bonne grâce, fit sottises sur impertinences et inconvenances sur grossièretés.

LI

Je ne m'abaisserai pas à les raconter.

Je suis las de m'en souvenir; je suis dégoûté de déchirer les voiles dont elle les a enveloppées.

Ah! c'est une œuvre ardue que de prendre corps à corps le mensonge impudent et audacieux et en même temps hypocrite et insinuant, afin de le dissiper. C'est un travail digne de ceux qu'à Paris on appelle chiffonniers ou regrattiers, que de descendre dans cette boue, de la remuer et d'en extraire ce qu'elle peut

contenir de vérité dénaturée et empoisonnée. La botte s'y salit, le poumon s'y engorge de miasmes pestilentiels.

Pourquoi l'ai-je fait jusqu'ici ? Pourquoi ne m'en suis-je pas tenu à répondre par une lettre, par un mot à des calomnies infâmes, à des haines démoniaques? C'est peut-être parce que d'autres que moi étaient en jeu. Je ne sais. Mais c'est trop d'honneur pour elle. Ce n'est pas assez de dédain. Je m'arrête.

Je me bornerai maintenant à dire sa conduite honteuse chez l'archevêque K..., après quoi je passerai au truc culminant de cette comédie fantastique, à la dernière scène dont j'ai été le témoin, le comparse forcé et la dupe.

LII

Ce fut d'abord à l'église même, dans la tribune de l'archevêque, pendant la messe. Elle se tenait là dans une attitude de collégien mal élevé, le coude sur la balustrade et à demi étendue, affectant de ne faire nulle attention à l'office, bâillant tout haut, puis, de temps à autre, lisant dans son livre de messe avec des rires et des haussements d'épaules ; enfin, elle guignait de l'œil comme une drôlesse de rue les hommes qui se trouvaient en face d'elle.

J'étais, on le pense, sur les épines.

Tout le monde était scandalisé.

Mais nous n'étions pas au bout.

Lorsque le vénérable archevêque, qui n'avait rien vu, entra dans sa tribune, elle l'apostropha brutalement et le prit à partie sur le *Cantique des cantiques*.

« Quelle belle chanson érotique ! lui dit-elle. Comme c'est passionné, brûlant, excitant ! C'est du pur Parny ! Cela donne des idées. »

Et elle fredonna :

La mère en défendra la lecture à sa fille.

L'archevêque ne comprit pas bien et lui expliqua qu'il s'agissait de l'Église.

Elle partit d'un éclat de rire strident qui fit résonner les voûtes de la cathédrale.

« Ah çà, dit-elle, c'est une cocotte que votre Église ! »

J'arrivai sur ces entrefaites et je l'emmenai en lui serrant le bras de telle façon qu'elle se tut.

LIII

C'est au grand dîner qui me fut donné par Monseigneur qu'elle exécuta les variations les plus désordonnées sur le motif de l'inconvenance.

On m'avait fait venir, et elle le savait, puisque je le lui avais dit moi-même, pour me demander de prendre la direction de la musique religieuse et celle du conservatoire avec le titre de comte de la musique.

Comme vers la fin du repas, Monseigneur

m'entretenait de ces propositions, la folle prend tout à coup la parole, domine le bruit des conversations, impose silence à tout le monde. « Taisez-vous donc, vous là-bas, dit-elle au vieux colonel Z..., je vais parler. » Et elle s'exprima en ces termes :

« Dites-donc, monsieur l'évêque, est-ce que cela ne va pas finir, vos tentatives ? Est-ce que vous vous moquez du monde avec votre musique, et croyez-vous que nous soyons venus ici pour nous y enfermer et vous contempler avec béatitude du matin au soir en vous faisant des accords ? Non, non ; pas de cela, Lisette, comme disent les Français. Gardez vos places. Nous nous en allons. Tu entends, me dit-elle, tu t'en vas. Et moi aussi. D'ailleurs, on ne s'amuse pas ici. Messieurs et mesdames, je vous le dis, vous êtes ennuyeux comme la pluie. »

Puis elle se sauva.

Je m'en tirai comme je pus, disant qu'elle était folle, que je ne pouvais m'en débarrasser, et que c'était une mortification que je subissais.

On crut bien qu'elle était folle, mais on

m'en voulut de ne pas l'avoir muselée, et l'on m'écouta avec une froideur glaciale.

La vérité, c'est qu'elle n'était pas seulement folle ce soir-là, mais que le tokai dont elle avait abusé l'avait surexcitée.

Nous retournâmes le soir même chez mon ami le baron.

LIV

Là, ce fut autre chose.

J'avais retrouvé à ***, Z..., le merveilleux violoniste.

Nous nous plaisions à causer d'art, à jouer ensemble. Nous nous voyions souvent, le matin, le soir.

Z... plut à la Cosaque. Elle jeta son dévolu sur lui, et comme c'était un homme facile, on fut bientôt au mieux.

Il m'importait peu, assurément ; car je savais bien qu'il n'était pas le premier ni le der-

nier de mes successeurs. Cependant elle trouvait moyen de m'agacer avec ses nouvelles amours, en les présentant sans cesse à ma vue, en m'en offrant avec persistance le spectacle, en m'y faisant assister : du plus loin qu'étant avec lui elle m'apercevait, elle lui sautait au cou et l'embrassait avec frénésie.

Enfin, cela lui passa comme tant d'autres inclinations qu'elle eut depuis.

Elle disait volontiers, parodiant un mot connu :

« Cela *me* fait tant de plaisir, et cela *leur* coûte si peu ! »

LV

Et voilà comme nous vécûmes dix-huit mois encore.

Je m'étais résigné, lorsqu'un jour, comme nous étions à Vienne, elle me dit d'un air égaré qu'elle avait affaire à Rome.

Je ne la retins pas.

Peu de temps après je recevais d'elle une lettre tout à fait singulière.

Elle me faisait savoir qu'elle avait conscience de tous ses torts envers moi. Elle sentait bien qu'elle avait commis un crime en me faisant

tomber. Elle comprenait que j'en eusse cruellement souffert et que le sentiment de ma faute m'eût inspiré pour elle une vive aversion. Elle confessait qu'elle avait depuis exercé sur moi une tyrannie bien lourde. Elle m'en demandait pardon, humblement pardon. L'explication qu'elle me donnait de cette conduite, qualifiée par elle-même d'odieuse, était dans son amour pour moi, amour profond, irrésistible, basé sur son admiration pour mon génie (ici des flatteries banales) et dans la douleur que lui avaient causée mes longs dédains. Maintenant elle se rendait compte du mal qu'elle avait fait. Elle y mettait un terme à l'instant même. J'étais libre. Elle ne me verrait plus si je le désirais. Elle était prête à tous les sacrifices. Seulement elle me suppliait de ne pas la priver, au moins sur-le-champ, de ma présence « adorée. Donnez-moi un délai de grâce, avant que des mains j'arrache mon cœur de ma poitrine. Vous verrez comme maintenant je serai sérieuse, sage, douce et bonne. Je travaillerai. Nous reprendrons nos bonnes leçons. » Puis elle ajoutait, et c'était là le but de la lettre : « Je suis en ce moment

sans abri, sans fortune, m'étant ruinée avec vous, pour vous. » Et elle m'exposait comment toutes les fleurs qu'elle m'avait données, l'appartement qu'elle s'était monté, les toilettes qu'elle avait portées, les voyages qu'elle avait faits, avaient complétement dévoré l'immense fortune de ses pères. Il ne lui restait plus un sou vaillant. La laisserai-je dans la misère ? Non ; « elle connaissait mon grand cœur, ma générosité ; je la mettrais du moins en état de gagner sa vie et lui donnerais, en attendant, un gîte et un morceau de pain. » Et ici la lettre prenait un ton de mendiante sordide qui dégoûtait. Enfin, en post-scriptum, elle ajoutait : « Je ne suis pas seulement ruinée moi-même ; j'ai aussi ruiné ma fille » (cette fille qu' « elle adorait, » mais qu'elle avait abandonnée), « j'ai vendu ma terre en Ukraine, que je lui avais donnée. »

Cette lettre me confondit. Ces hypocrisies nouvelles, cette accusation si inattendue, si injuste et si indigne de l'avoir ruinée, cette attitude de pauvresse honteuse m'affligèrent, quoique depuis longtemps je crusse que rien d'elle ne pouvait plus me toucher.

O mon Dieu ! m'écriai-je, ce supplice ne finira donc jamais ! Sans cesse il se renouvellera sous des formes nouvelles ! Ah ! que ce calice est amer !

Que faire ? Je lui écrivis avec calme et indulgence, lui donnant de bons conseils comme j'eusse fait pour un ami, mais ne l'encourageant point assurément à venir me rejoindre ni à compter sur moi pour l'instruire.

Il paraît qu'elle comprit, car je n'en entendis plus parler de quelque temps.

LVI

Je commençais à respirer, lorsque je reçus un jour une lettre d'Amérique.

Elle me mandait qu'elle avait pris le parti de gagner son pain, qu'elle avait joué à Bade et perdu ses dernières ressources; elle insistait avec un attendrissement destiné à être contagieux sur ce qu'elle avait dû vendre sa montre, « sa chère montre, » etc., enfin, elle mendiait fort de nouveau. Puis elle me donnait son

13.

adresse à New-York, terminant sa lettre par quelques paroles d'amour qui voulaient être « passionnées et élevées à la fois. »

Je lui répondis une lettre glaciale qui, dans ma pensée, devait mettre un terme à notre correspondance et à nos relations. Il n'en fut rien : je reçus bientôt la lettre la plus humble, la plus basse et la plus méprisable que j'aie jamais lue. Je la jetai au feu avec des pincettes et je gardai le silence.

Mais elle ne se tenait pas pour battue : je reçus épîtres sur demandes d'argent, et lettres sur déclarations d'amour. Je lui adressai enfin ces paroles sévères :

« La violence de vos sentiments trouble la paix, qui est une des conditions de mon existence. Souffrez donc que je m'abstienne de recevoir vos étranges élucubrations jusqu'au moment où vous aurez compris qu'il n'y a pas de bonheur possible en dehors de l'observation des lois divines.

« Il faudra aussi vous réconcilier avec votre sort, qui n'est d'ailleurs que le fruit de vos diverses imprudences. »

Voici la réponse que je reçus par le retour du courrier :

« Monsieur,

« Je retourne en Europe. Je retourne pour vous tuer [1]. »

Elle en était bien capable. Je l'attendis de pied ferme. J'étais si las, si dégoûté de la vie que j'avais traînée dans son bagne, que l'idée de mourir ne me déplaisait point. La pensée de l'expiation me faisait même envisager ce dénoûment avec une certaine joie.

[1] *Souvenirs d'une Cosaque.*

LVII

J'ai su depuis ce qu'elle avait fait à Rome, à Venise, à Bade et à New-York.

Il paraît qu'elle ne recula devant aucun moyen de gagner de l'argent et qu'elle se montra facile dans le choix de ceux à qui elle accorda ses faveurs moyennant finance. Il y a tel officier des chevaliers-gardes qui pourra le dire et discuter ses mérites avec tel jeune membre du parlement britannique, non moins compétent en la matière. Il y a aussi à New-York force gens pleins de distinction, un ancien

marchand de nègres enrichi notamment, qui ont pu apprécier l'art cosaque. Du moins on me l'a dit.

Mais il paraît aussi que cet art fut trouvé incomplet, car on n'en poussa jamais l'étude plus loin qu'une ou deux leçons.

Et voilà de quelles mains impures, dégradées, avilies, j'allais recevoir la mort !

LVIII

La mort ne m'a jamais fait peur.

Je n'affecte pour la vie ni dédain, ni indifférence. Je serais impie d'abord, puisqu'il a plu à Dieu que je vive. Je serais ingrat envers lui, puisqu'il m'a choisi entre tant d'autres pour me combler de dons extraordinaires. Je remplirais mal ma mission ici-bas, puisqu'i la voulu que je célébrasse sur la terre sa grandeur et sa puissance d'une façon digne de lui. Je serais aussi coupable envers mes semblables si j'avais de l'aversion à vivre, c'est-à-dire à leur prodiguer

les trésors de mon talent. Enfin, je serais ingrat envers le monde aussi, car, je dois le reconnaître, il m'a entouré de tant de sympathies, d'affections, d'admiration et de louanges, qu'il faudrait avoir le cœur bien mal placé pour ne pas en être touché, pour ne pas aimer la société et m'y plaire.

Mais, ces liens qui m'attachent à la vie ne sont pas si forts ni si étroits que je ne puisse les rompre, que je ne sois prêt à tout moment à les dénouer.

Mourir n'est pas dormir, ainsi que le dit Shakspeare.

Mourir c'est s'éveiller; mourir c'est se dégager des ténèbres; mourir c'est naître.

Est-ce qu'il n'est pas évident que nous nous mouvons dans le royaume des songes, ou du moins dans le vague? Est-ce que ce que nous croyons voir et savoir le mieux n'est pas incertitude? Est-ce que nous savons quelque chose complétement? Non : des apparences, des indications, des notions, sur lesquelles nous raisonnons, d'où nous tirons des déductions, que nous rassemblons, que nous groupons, que nous classons, d'où ensuite nous extrayons des lois

générales; voilà tout ce que nous possédons de la vérité universelle.

Et à quoi ces accumulations d'arguments et de logique nous mènent-elles?

A des résultats prodigieux, qui, en même temps, ne sont rien.

C'est ainsi que l'homme voyage avec la rapidité du cheval de course le plus vite. C'est ainsi qu'il transmet sa pensée d'un bout du monde à l'autre en moins de temps qu'il ne lui en a fallu pour l'écrire. C'est ainsi qu'il trace instantanément une image fidèle de tout ce qui l'entoure, etc.

C'est ainsi, dans le domaine de la science pure, il connaît toutes les lois des nombres et des quantités, qu'il suit les astres dans leur cours, qu'il mesure leurs distances, et qu'il pèse le soleil.

Oui, sans doute, tout cela est admirable, tout cela est sublime. Lorsqu'on songe à ce que, dans l'univers infini, est la terre, ce petit grain de sable, et à ce que sur la terre est l'homme, cet atome, et que, de ce grain de sable, l'atome embrasse dans sa pensée l'infini et l'éternité, on est émerveillé de la grandeur de l'homme.

Mais lorsque l'on compare le peu qu'il sait à ce qu'il ignore, on est confondu, accablé par sa faiblesse, son impuissance, son néant.

Nous connaissons la marche des planètes, nous saurons peut-être un jour le spectacle qu'offrent leurs plaines, leurs vallées et leurs montagnes, ce qu'elles contiennent et ce qui s'y passe.

Mais après? Pourquoi marchent-elles? Pourquoi dans ce sens et point dans cet autre? A quoi servent-elles? Pourquoi sont-elles?

Et nous-mêmes, pourquoi vivons-nous? L'homme doit vivre. Cela est évident puisqu'il naît et puisque tout concourt à sa conservation. Il doit se perpétuer, puisque tout dans son être est subordonné à sa reproduction, puisqu'il semble qu'il ne grandisse et n'arrive à la jeunesse que pour être en état de multiplier, puisque l'âge de la force et de la maturité est celui de sa procréation, et puisque après avoir eu le temps de semer une génération nouvelle, il s'affaiblit, devient impuissant et ne vit plus que par grâce, comme un vieux chêne qui attend la cognée du bûcheron. Le genre humain lui-même, dans son ensemble.

est aussi destiné à vivre. Nous voyons cela. Mais à quoi sert-il que l'homme, la famille, les peuples, les races, s'agitent sur cette terre?

Y vivront-ils toujours?

Il y a, sur la réponse à ces questions, un voile impénétrable, que la spéculation ni la science ne déchireront jamais; et jamais l'homme n'en saura plus long qu'il n'en sait aujourd'hui sur son sort, sa destinée et sa cause finale.

Aussi mourir ne peut être un mal.

Mourir ne peut être qu'une révélation.

Ce doit être un épanouissement, le développement normal de notre être.

Nous sommes des chrysalides. La mort nous fera papillons. Elle nous tirera d'une enveloppe grossière pour nous lancer beaux, jeunes et libres dans le plein ciel.

Le philosophe, le chrétien ne cherchent point la mort, ne l'appellent même pas, mais l'acceptent avec satisfaction.

LIX

Elle entra dans mon cabinet, et fermant précipitamment la porte, elle s'y adossa d'un air menaçant.

Je levai la tête, quittai mon travail sans me lever, et, me croisant les bras, je la regardai en face sans mot dire.

Elle était blême et tremblait ; ses jambes semblaient à peine la soutenir. « Elle va faire le coup, me disais-je, Dieu veuille avoir son âme et la mienne ; » et je fis mentalement le signe de la croix.

Je la regardais toujours.

Peut-être y avait-il du Marius dans mon regard; elle baissa bientôt les yeux.

Il y eut un long silence.

« Eh bien! lui dis-je enfin, tuez-moi donc. »

Elle tomba à mes pieds en sanglotant, elle se tordait convulsivement et embrassait mes genoux.

« Je te tuerai, je t'aime, tu es à moi, je te tuerai, tu m'entends! Mais nous ne mourrons que ce soir, car je veux avoir un dernier jour de joie, et jusqu'à ce soir tu me garderas ici [1]. »

Je me levai alors, et la rejetant violemment loin de moi sur le sol :

« Misérable, lui dis-je d'une voix tonnante, ta main de basse courtisane pourra me donner la mort, mais j'entends n'en pas subir le contact infâme!... Et maintenant, frappe! »

Et je découvrais ma poitrine.

Elle, accroupie, gémissant, les yeux hagards, me regardait d'un air hébété, et, tour à tour, portait la main sur un poignard, le fameux poignard de Tivoli, sur un revolver et sur un

[1] *Souvenirs d'une Cosaque.*

flacon de forme bizarre. Je m'apaisai et faillis sourire à la vue de sa mine piteuse et de tout ce bagage de meurtre de théâtre. En faut-il donc tant, me disais-je, pour mettre fin à mes jours, ou bien tout cela n'est-il qu'une comédie, qu'une farce de tréteaux ?

« Finissons-en, lui dis-je au bout d'un instant; si vous êtes venue pour me tuer, faites; sinon, sortez ; je suis occupé. D'ailleurs, j'ai à sortir moi-même. »

Elle se leva, se calma et me dit :

« Je vous le répète, je ne veux vous tuer que ce soir; je reste ici.

— Soit, répondis-je, » et je donnai des ordres pour qu'on ne nous dérangeât pas. Après quoi, je me remis à travailler, commençant à douter fort de son énergie et me méfiant de quelque ruse. Je la laissai là, sans plus m'occuper d'elle, et tellement peu, que je l'oubliai complétement.

Elle, cependant, allait, venait, touchait à tout, soupirait et marmottait des paroles que je n'entendais pas et ne tenais nullement à entendre.

Une fois aussi elle s'approcha de moi, se pencha sur mon épaule et y appuya sa main. Je

me levai, je me retournai et d'un geste impérieux et d'un regard terrible, je lui fis signe de s'aller asseoir sur un fauteuil à l'autre bout du cabinet.

L'heure du dîner arriva. Je fis mettre son couvert et nous nous assîmes face à face. Elle était fort embarrassée; j'étais impatienté et irrité de ce qu'elle ne se décidait pas à prendre un parti, et comme je sentais que je la dominais absolument, comme je commençais à croire qu'elle ne ferait sur moi aucune tentative, je voyais me venir une envie passionnée de la jeter dehors.

Cependant elle parut se raffermir un peu, je le vis aux contractions mauvaises de son visage, et elle alla fermer toutes les portes dont elle mit les clefs dans sa poche. Nous dînâmes; je ne pris d'autre précaution que de boire généralement après elle, parce que je lui avais vu rouler des yeux étranges en regardant les carafes.

Au dessert, elle se leva enfin et tira son poignard.

A ce moment, elle me parut si gauche, si niaise, si extravagante, que je ne pus me défen-

dre de sentir tout le ridicule de la situation, et que, abandonnant toute pensée sérieuse, je partis d'un vaste éclat de rire qu'elle reçut en plein visage et qui la décontenança tout à fait.

Ses yeux s'écarquillèrent, sa bouche s'ouvrit toute grande, ses bras tombèrent de ses épaules, et le poignard d'opéra tomba de sa main.

Je me baissai, le ramassai et le lui présentai avec une grâce affectée.

Tout à coup elle changea d'expression; son visage reprit un aspect sinistre, et ouvrant précipitamment le flacon que je lui avais vu dans la journée, elle en tira deux pilules qu'elle avala.

« L'une était pour vous, » me dit-elle.

L'accent dont elle me dit cela, la transformation qui s'accomplit en un instant dans toute sa personne, le caractère sérieux succédant, à l'extérieur, au ridicule, la pâleur étrange qui la prit, la façon dont elle jeta sa main sur son cœur, le tremblement qu'elle eut, la faiblesse évidemment véritable avec laquelle elle tomba dans un fauteuil, une certaine torsion de ses doigts qui ne tarda pas à se produire, un rictus silencieux que je ne lui avais jamais vu, le

bleuissement de ses lèvres, mille signes saisissants me frappèrent, m'inquiétèrent et bientôt m'effrayèrent.

Elle demeura longtemps ainsi étendue dans un fauteuil, abattue, immobile, inerte, silencieuse, languissante.

Enfin, elle me dit d'une voix douce, que je ne lui avais entendue qu'une fois, et avec un sourire pâle qui me fit tressaillir :

« Maintenant, mon ami, vous pouvez dire la prière des agonisants. »

Je fus frappé au cœur. J'oubliai tout. Je ne voyais plus devant moi qu'une femme à la fleur de l'âge sur le bord de l'éternité.

Je m'approchai d'elle. Je m'agenouillai et je priai avec ferveur.

Lorsque je levai les yeux sur elle, elle était livide, une sueur abondante perlait sur son front, son corps faisait des soubresauts et elle poussait de légers cris qui étaient évidemment la manifestation contenue de douleurs très-vives.

Je songeai alors au péril immédiat et me demandai s'il n'y avait pas moyen de sauver sa vie. Il devait en être temps encore. Tout en

cherchant sur elle les clefs des portes, j'appelai.

« C'est inutile, me dit-elle avec cette grâce moribonde qu'on voit parfois à ceux qui partent, vous savez bien que vous avez renvoyé tout le monde.

— C'est vrai. Mais les clefs? les clefs?

— Je les ai cachées. Il ne faut pas que vous les retrouviez. Je dois mourir, ô mon ami. Ne m'en empêchez pas. Seulement, pardonnez-moi avant. Oh! dit-elle, en faisant un effort pour joindre ses mains tremblantes et moites, oh! pardonnez-moi tout le mal que je vous ai fait, tout le scandale que j'ai causé. O prêtre, laissez-moi me confesser et prier Dieu qu'il daigne absoudre la plus coupable, la plus odieuse de toutes les femmes, si tardivement qu'elle se repente! »

Elle pencha sa tête vers mon oreille, et chrétienne sincère, Madeleine touchée de la grâce, elle épancha en regrets pathétiques les secrets d'une âme troublée, désordonnée, gangrenée, qui, à l'heure suprême, revenait à son Dieu, se purifiait et s'élevait, semblable à la flamme pure qui jaillit tout à coup du sein d'une noire fumée.

Elle s'accusait avec loyauté d'avoir été une mauvaise fille, une mauvaise épouse, une mauvaise mère, une mauvaise amie; elle pleurait sur son avarice, sur sa prodigalité, sur ses folies, sur sa débauche, sur l'acharnement qu'elle avait mis à me poursuivre de ses obsessions, sur les supplices qu'elle m'avait fait subir, sur son impiété. Et elle suppliait Dieu de lui pardonner. Elle se débattait cependant sous la crainte d'un châtiment, « car, disait-elle, est-il possible qu'un monstre comme moi puisse trouver grâce devant Dieu?

— Sa miséricorde est infinie, répondis-je.

— Oh! oui, mais pas pour moi! pas pour moi! je suis trop coupable. Je suis damnée! damnée! »

Elle eut une syncope qui m'épouvanta. Je la crus morte un moment.

Lorsqu'elle revint à elle, elle parut beaucoup mieux et me dit :

« Ami, il ne faut pas que je meure ici; vous êtes prêtre et je ne vous ai que trop compromis.

— Ah! qu'importe! répondis-je. Ne mourez pas. Vivez pour réparer et pour expier.

— Oui, dit-elle, comme frappée de ces paroles. Oui, c'est vrai. Il vaut mieux vivre pour effacer mon horrible passé. Ah ! sauvez-moi. »

Et elle me tendit la clef.

Je la saisis.

Elle se leva péniblement et, s'appuyant sur moi, elle me dit : « Ma première expiation doit être de vous quitter : conduisez-moi à mon hôtel sur-le-champ, je le veux. »

C'était à deux pas. J'obéis et traversai la rue en la soutenant.

Un médecin fut immédiatement appelé.

Il parut surpris, dérouté.

« Madame, dit-il, quel est le poison ?

— Du wourali.

— Je ne connais pas cela.

— Je n'en doute pas. Adieu, monsieur.

— Vous avez pris le contre-poison ?

— Laissez-moi seule avec le prêtre. »

Le docteur me prit à part et me dit qu'il n'y avait évidemment pas de danger immédiat, que le moment de son intervention et de la lutte avec le danger n'était pas arrivé, qu'il reviendrait dans deux heures, et qu'alors de toute certitude il dominerait le mal, qui était,

après tout, peu de chose, malgré les apparences.

Ce langage m'étonna, mais comme il était tenu par un homme fort sérieux et connu pour tel, je me sentis rassuré et m'en rapportai à lui.

Je demandai cependant plusieurs fois à la comtesse le contre-poison : elle me répondit que c'était inutile.

« Mais puisque vous voulez vivre ? » lui disais-je.

Elle savait donc que le danger était nul ?

Un premier doute traversa mon esprit.

Je me bornai à prier toute la nuit.

Le docteur revint beaucoup plus tard qu'il ne l'avait dit, et lorsqu'il se présenta le matin, elle allait incomparablement mieux. Il lui posa quelques questions sur un ton narquois, dont je ne me rendis d'abord pas bien compte, et lui ordonna du thé. Ce fut tout.

Comme je le reconduisais, il se tourna vers moi en riant et me dit :

« Cette dame se moque de vous et de moi. Elle s'est donné une dose de laudanum telle qu'elle était parfaitement sûre d'en être quitte

pour un mal de cœur. Elle est d'humeur gaie, à ce qu'il paraît? Mais où a-t-elle été chercher ce nom baroque de wourali? »

J'entends encore son rire sonore et le bruit de sa canne retentissant sur les dalles de l'escalier.

J'avais été dupe d'une comédie de couturière.

Je le lui dis en prenant mon chapeau.

Le soir venu, elle quittait P...

LX

Je vivais en paix, esclave affranchi, forçat libéré, ayant fait son temps de galères et ayant conquis par une rude expiation le droit de vivre de la vie commune.

Le passé s'effaçait; j'oubliais mes fautes; ma complice disparaissait de mes souvenirs; je lui pardonnais, je la plaignais, je priais pour elle. J'espérais pour moi la miséricorde et je me consacrais entièrement à la gloire de Dieu. Les bruits du monde ne me parvenaient plus.

Mon âme planait doucement dans les régions sereines.

Mon mauvais génie m'en a fait retomber encore une fois.

Un matin, je reçus par la poste, avec tous les soins et entouré de toutes les recommandations dont un objet précieux peut être environné, un paquet solidement enveloppé et cacheté.

Il contenait un livre.

C'étaient les *Souvenirs d'une Cosaque*, tissu de mensonges perfides et d'odieuses turpitudes.

Cet écrit, dont j'ai sur-le-champ reconnu le principal auteur, sinon la main étrangère qui a tenu la plume, ne m'a ni surpris ni attristé.

Il est le digne couronnement de la vie de celle dont je viens de retracer les mauvaises actions.

Elle devait faire cela.

Elle devait étendre le scandale, de ceux qui en avaient été les témoins à ceux qui ne s'en doutaient pas; elle devait, lâche délatrice, me dénoncer à mes chefs hiérarchiques; elle devait exploiter les défaillances d'un prêtre

pécheur pour jeter de l'odieux sur toute l'Église ; elle devait accabler celui qu'elle avait fait tomber ; elle devait elle-même le vautrer dans la fange ; elle devait railler, insulter, calomnier hideusement des innocents, des femmes vertueuses, des mères de famille, des saintes ; enfin, elle devait faire commerce de ces infamies et les vendre à un éditeur trompé par elle ; elle a fait commerce de bien autre chose !

J'ai dit à la première page de ce livre pourquoi j'ai répondu à l'œuvre immonde de cette femme.

Cependant j'ai été bien des fois tenté, au cours de cet écrit, de le jeter au feu.

Des amis vrais, des esprits calmes m'en ont dissuadé.

Qu'il paraisse donc ! et que le public qu'elle a appelé à être notre juge prononce entre elle et moi.

Mais qu'elle le sache à l'avance, — et qu'elle en abuse si bon lui semble, et probablement il lui semblera bon en effet, pour faire croire qu'elle m'a aimé et qu'elle m'aime encore — j'écris pour la dernière fois. Quoi qu'elle ré-

ponde, quoi qu'elle fasse, ma main ne tracera plus son nom détesté, mes lèvres ne le prononceront plus, ma pensée ne le contiendra plus.

Je fais ici à elle et au monde un éternel adieu.

LXI

Ce ne sera pas, toutefois, sans lui avoir accordé un pardon. La religion me l'impose et mon repentir l'exige.

Je vous pardonne donc, ô vous qui m'avez fait tant de mal.

Je vous pardonne ce que vous m'avez fait souffrir et ce que vous avez voulu me faire souffrir.

Je vous pardonne du fond du cœur et je

prierai tous les jours Dieu qu'il vous pardonne aussi mes tentations, mes hésitations, mes défaillances, mon péché, mon crime, mon parjure, le scandale que j'ai causé en vous cédant, en ne vous chassant pas, en vous tolérant auprès de moi pendant si longtemps, à la honte de la morale publique et de l'Église, en étant cause que, par suite de ma présence auprès de vous, vos extravagances et vos folies retombaient sur la sainte religion catholique.

Je vous pardonne, ce qui importe bien moins, mes souffrances, mes douleurs, mes tortures, mes remords. Oh! il m'est facile de vous en absoudre, car ils sont une partie de mon expiation et un élément de mon salut.

Je vous pardonne mes humiliations, vos ruses, vos piéges, vos perfidies, vos amertumes, vos colères, vos fureurs, vos insultes, vos violences et vos coups, vos fourberies, vos mensonges, vos insinuations, vos calomnies infâmes.

Je vous pardonne, enfin, d'avoir raillé, ridiculisé, diffamé mes amis, l'honneur et la

vertu du foyer, de la patrie et de la religion.

Oui, oui, je vous pardonne tout cela, tout. Et à partir de ce jour, mon cœur ne contiendra plus pour vous qu'un immense sentiment de compassion.

De plus, je veux dans le monde vous défendre, et dire qu'après tout, vos fautes et vos crimes ne sont que le résultat d'un tempérament indomptable, d'un état mental qui mérite plus de soins que de châtiments, et d'une absence complète d'éducation.

Je croyais cet écrit terminé, et je pensais avoir laissé tomber ma plume pour jamais, lorsqu'en relisant ces pages je me suis aperçu qu'elles m'imposaient une autre confession que celle que l'on vient de lire.

J'ai été frappé, à chaque pas de cette lecture, d'un fait que je soupçonnais, dont j'avais une vague conscience, dont des amis sincères m'avaient parfois averti avec ces ménagements délicats que la véritable affection est si ingénieuse à trouver.

Oui, à chaque ligne, et, le lecteur l'aura aperçu comme moi, de chaque mot, déborde un incommensurable orgueil.

Eh bien! l'heure m'est bonne pour confesser ici devant Dieu, devant l'Église et devant les hommes ce défaut, ce vice de mon caractère.

Oui, je suis l'orgueil même et la vanité sans bornes.

Oui, je me crois supérieur à tous les autres

La correspondance de deux musiciens (1)

La correspondance de Franz Liszt et de Hans de Bülow, qui vient de paraître, n'est pas aussi intéressante qu'on aurait pu l'espérer. Et, sans doute, son peu d'intérêt tient en grande partie à ce que, par un scrupule d'ailleurs tout à fait légitime, on a cru devoir effacer, dans les lettres de Bülow comme dans celles de Liszt, ce qu'elles auraient eu pour nous de plus intéressant, je veux dire les passages concernant les relations familiales des deux grands musiciens avec Richard Wagner.

Nous touchons là du doigt, une fois de plus, l'un des vices essentiels de la correspondance intime considérée comme genre littéraire et public. Car, ou bien les éditeurs des lettres intimes n'ont pas la discrétion d'effacer tout ce qui s'y trouve de vraiment intime, et alors à la satisfaction d'une vaine curiosité se mêle pour nous une impression de gêne, comme si nous nous voyions admis, par hasard, à entendre une conversation que nous devrions ignorer. Ou bien, au contraire, les éditeurs ont la discrétion qui convient, et alors c'est comme s'ils se bornaient à nous placer devant un mur derrière lequel il se passe quelque chose.

A ce second parti s'est résolument arrêtée Mme La Mara, qui a entrepris de publier la correspondance de Liszt et de Bülow. A peine si, en lisant les quatre cents pages de son recueil, on découvre çà et là, ou plutôt on se rappelle que Hans de Bülow a été pour Liszt autre chose qu'un élève, un confrère et un admirateur, qu'il a été, en outre, son gendre, et que sa femme est ensuite devenue la femme de Wagner. Ce dernier détail, notamment, n'est pas mentionné une seule fois, dans tout le volume : nous trouvons seulement, à la date du 24 mai 1882, une lettre de Liszt écrivant à son ex-gendre « qu'il

(1) *Briefwechsel zwischen F. Liszt und H. von Bülow, herausgegeben von La Mara*. 1 vol. in-8°, Leipzig, Breitkopf et Hœrtel. 1899.

sera charmé de renouveler bonne connaissance et de continuer d'affectueuses relations avec Mme de Bülow ». C'était, naturellement, une seconde « Mme de Bülow »; et le lecteur du recueil a ainsi une occasion de se souvenir que la première avait alors, depuis longtemps, échangé son nom de « Mme de Bülow » contre un autre nom, moins aristocratique, mais plus glorieux encore.

Les suppressions pratiquées par Mme La Mara ne sont pas, cependant, l'unique cause du peu d'intérêt de son livre. Aussi bien ces suppressions n'empêchent-elles pas le livre d'avoir encore plus de 400 pages, et de nous offrir au moins 200 lettres reproduites tout entières. Et ce sont des lettres qui font le plus grand honneur à Bülow comme à Liszt, les montrant tous deux pleins d'ardeur et de bonté, candides, désintéressés, généreux, toujours prêts à se dévouer pour le service de l'art. Liszt, à l'indulgence souriante d'un sage, et Bülow garde toute sa vie l'humeur batailleuse d'un jeune officier. Leurs deux caractères se complètent en s'opposant. Et je dois ajouter que, pour ma part, je n'ai pu lire leurs lettres sans une vive émotion, car j'ai depuis longtemps appris à vénérer en Liszt, — par delà le pianiste et même le compositeur, — le grand bienfaiteur de la musique en ce siècle, l'homme qui a soutenu, encouragé, consolé, aidé par tous les moyens matériels et moraux et Wagner et Berlioz, et le Tchèque Smetana, et le Russe Serof, et vingt autres musiciens aux quatre coins de l'Europe; et pour ce qui est de Bülow, jamais je n'oublierai la façon dont il dirigeait les symphonies de Beethoven, et la façon dont, à Paris — certain soir d'il y a déjà tant d'années! — devant une salle à peu près vide, il a joué la sonate *appassionnata*, le *Rondo a Capriccio*, et les *Trente-trois variations sur une valse de Diabelli*. L'âme de Beethoven, évidemment, avait fini par se livrer tout entière à ce vaillant, qui, mieux que per-

sonne, l'avait toujours aimée.

Mais tout cela ne fait pas que la correspondance de Bülow et de Liszt ne soit, en fin de compte, assez ennuyeuse. Ni l'un ni l'autre de ces deux chers hommes, en effet, n'avait de goût pour les considérations générales qui, d'ailleurs, ne sont peut-être qu'une perte de temps. Ils n'avaient pas de temps à perdre, ayant sans cesse quelque compositeur à soutenir, quelque journaliste à pourfendre, quelque éditeur à convaincre, de gré ou de force. Et dans toutes leurs lettres il n'est question que de cela. .

Voici pourtant quelques passages se rapportant à Berlioz et qui auront peut-être de quoi intéresser les admirateurs de cet admirable maître. C'est Liszt, naturellement, qui le premier s'occupe de lui et demande à Bülow de s'en occuper. Il écrit à son élève le 1er novembre 1853 :

Vous savez que Berlioz est à Hanovre. N'y aurait-il pas moyen de le faire engager par l'intendance de Dresde à y donner un ou deux concerts ? Il faudrait également y mettre un peu de presse et écrire de suite à Joachim pour savoir combien de temps Berlioz reste encore à Hanovre, ou à Brême où il se rend en quittant Hanovre. Si, par je ne sais quelle voie, nous réussissons dans cette négociation, je vous engage à écrire directement quelques mots à Berlioz...

Et il insiste, dans ses lettres suivantes ; il engage Bülow à lutter, à vaincre toutes les résistances de la cour et des musiciens de Dresde, tout cela avec le même désintéressement et la même chaleur, ne voyant là qu'un moyen de rendre service aussi bien à Berlioz qu'à Bülow : car il estime que ce dernier a tout à gagner au conseil et à l'amitié du maître français.

Et Bülow, qui d'abord se montrait assez froid, de jour en jour s'échauffe, prend plus à cœur le succès des concerts de Berlioz. Rien de touchant com-

me son récit des luttes qu'il a à soutenir contre les chefs d'orchestre, les critiques, tout le petit monde musical de Dresde. Et il triomphe de tous les obstacles : Berlioz est appelé à Dresde; il y donne deux concerts ; la ville entière l'acclame, et l'intendant, de la part du roi de Saxe, lui demande s'il ne consentirait pas à venir, l'année suivante, diriger l'exécution de quelques œuvres de Gluck et de son *Cellini* à l'Opéra-Royal.

Berlioz s'en va; mais Bülow continue à lutter pour lui, sans avoir besoin désormais d'y être encouragé. Ses lettres à Liszt sont pleines de détails sur les démarches qu'il a faites, pour obtenir pour Berlioz une place de professeur au Conservatoire de Dresde, pour lui trouver des éditeurs en Allemagne, pour défendre et propager sa gloire. Comment ne pas citer encore, pour montrer un spécimen de son style (car ses lettres, comme celles de Liszt — et sur la prière de celui-ci — sont écrites en français) cette fin d'une lettre du 6 mai 1854 ? On y verra comme ces quelques jours passés en compagnie de Berlioz ont rempli et exalté toute sa jeune pensée.

Berlioz pourrait très bien entrer à la place de Reissiger, qui déjà, depuis longtemps, a manifesté le désir de se retirer. Nous espérons tous revoir Berlioz en automne. La mise en scène du *Benvenuto Cellini*, n'est plus douteuse. M. de Lüttichau l'a votée sans phrase et il n'y aura même plus de discussion quand le moment sera arrivé de prendre connaissance du livret et de la partition.

Dans ce moment-ci je savoure autant que possible l'écho de la musique enivrante de Berlioz, qui m'a fait passer trois semaines que je ne voudrais point voir rayées du programme de ma vie. Au baromètre de mon admiration et de ma sympathie pour les œuvres de ce maître, je puis juger maintenant que j'en ai l'intelligence parfaite. Je le comprends et le saisis dans toute l'unité de son individualité, et les nombreux éclairs de son génie qui m'avaient frappé

d'abord ne luisent plus dans des ténèbres qui se sont dissipées.

Vous ne connaissez pas encore les deux dernières parties du *Faust*. Ah ! combien je vous envie ! La quatrième partie surtout est magnifique d'imagination, sublime d'originalité.

J'ai promis à M. Berlioz de lui arranger la première ouverture du *Cellini* pour le piano à quatre mains, afin d'être incorporée dans la partition de piano à publier, comme par exemple pour les opéras de Spohr ; comme j'ai le temps maintenant, je voudrais me mettre à l'œuvre sans retard. Mais où prendre la partition, si vous n'avez pas la grande bonté de me prêter la vôtre pour une quinzaine de jours au plus ?

S'il se présentait un éditeur — je ferais une brochure sur le *Cellini* pour préparer l'opéra à Dresde. Si vous en connaissez un, et si vous m'y engagez, je suis prêt à le faire. Il est bien entendu que je ne demanderai point d'honoraires. M. Berlioz a eu bien du plaisir en se faisant traduire par moi l'article ci-joint d'un journal de Dresde, qui fait grand honneur à l'esprit de son auteur. C'est sur son invitation que je vous l'envoie.

T. DE WYZEWA.

LE TEMPS. — 13 Janvier 1899.

Overbeck, Franz Liszt et Dickens
D'APRÈS M. RODOLPHE LEHMANN (1)

Je voudrais citer encore quelques passages des *Souvenirs d'un artiste* de M. Rodolphe Lehmann. Voici le récit d'une visite faite par M. Lehmann au peintre allemand Frédéric Overbeck, qui, comme l'on sait, était allé s'installer à Rome et s'était converti au catholicisme, pour avoir plus de chances de retrouver l'idéal religieux de Raphaël et des maîtres anciens :

« Il habitait le premier étage du palais Cenci, à l'entrée du Ghetto, loin de la foule des touristes et des artistes profanes. Une colossale croix de bois brut s'offrait, dans l'antichambre, à l'œil du visiteur, qui avait à traverser ensuite une enfilade de chambres démeublées avant de parvenir jusqu'à l'atelier où officiait le vieux maître, un petit homme au visage émacié, véritable revenant du moyen âge. Il recevait ses visiteurs avec une courtoisie extrême, s'empressait de leur montrer les ouvrages qu'il avait en train, et mettait une bonne grâce infatigable à leur expliquer le détail compliqué de ses intentions.

» Comme je lui exprimais mon regret de la mort de sa femme, il me répondit avec feu que ce n'était point là matière à s'affliger, mais au contraire à se réjouir : « Toute notre vie, me dit-il, nous demandons à Dieu, dans nos prières, que son heure puisse venir bientôt. Et quand cette heure vient enfin, nous pleurons et nous nous lamentons, alors qu'il faudrait rendre grâces à Dieu. Quand nous avons perdu notre fils unique, à l'âge de dix-neuf ans, nous avons remercié Dieu à genoux de l'avoir préservé des tentations de ce monde ». Et il ne me reste qu'à m'excuser de m'être mépris sur ses sentiments.

La personnalité de Franz Liszt nous est plus connue que celle d'Overbeck : mais je ne puis m'empêcher de citer encore quelques fragments du long chapitre consacré par M. Lehmann au célèbre *abbé* :

« J'ai rencontré Liszt, successivement, à Paris, à Helgoland, à Weimar, à Rome, et enfin, très peu de temps avant sa mort, à Londres. Son caractère était un mélange de qualités contraires. Ses dons ne s'arrêtaient pas à la musique : il était intelligent, spirituel, brillant causeur; et son cœur était plein de bonté. Mais son métier de pianiste l'avait quelque peu gâté. C'est dans l'intimité seulement, et quand il avait dépouillé toute pose, que l'on pouvait apprécier tout ce qu'il avait en lui de distingué et d'aimable. Son visage mobile étincelait de vie. Il était, en outre, dans sa jeunesse, svelte et délicat, avec un port d'une élégance parfaite. Le trait le plus frappant de son visage était l'extrême saillie de ses os temporaux, où les phrénologistes placent la bosse de la musique. Ses yeux gris de myope, ombragés d'épais sourcils, avaient cependant une expression des plus bienveillantes. Il avait un nez mince, plutôt long, aquilin, avec des narines très mobiles ; une grande bouche aux lèvres minces, relevées dans les coins. Ses cheveux blond-cendré tombaient en deux longues mèches, sur ses tempes. Des nombreuses langues qu'il parlait, c'est le français, avec sa langue maternelle, qu'il parlait le plus couramment. Il s'entendait d'instinct, avec cela, à se faire respecter. A la cour de Vienne, la vieille comtesse de Metternich lui ayant demandé malicieusement s'il avait fait « de bonnes affaires » : « Moi, répondit-il, je fais de la musique ; je laisse les affaires aux marchands et aux diplomates. »

» Je l'ai vu et entendu pour la première fois, à Paris, en 1836, dans un concert de charité à l'Hôtel de Ville. Mortellement pâle, il eut une crise de faiblesse, tandis qu'il était au piano, et on dut le rame-

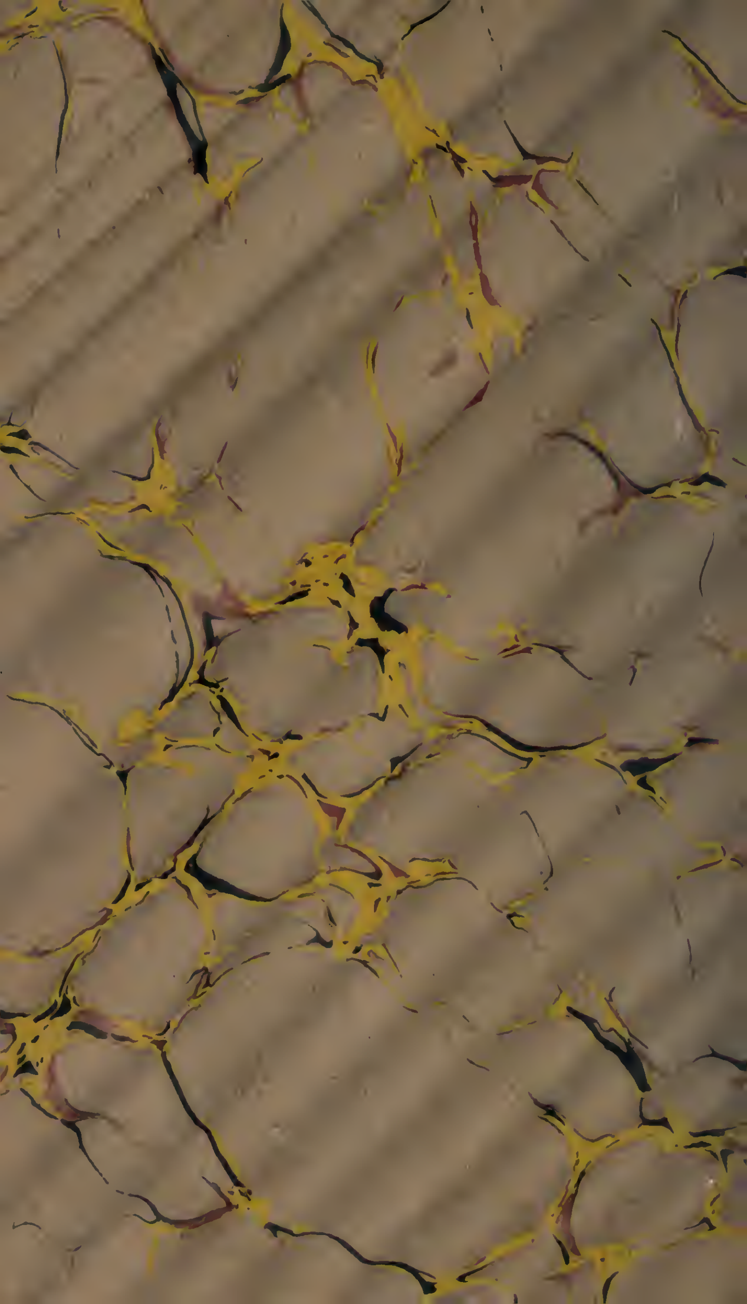
ner chez lui... Plus tard, je fus chargé par mon frère Henri Lehmann d'aller voir à Palestrina, en Italie, le petit Daniel Liszt, le troisième des enfants que Liszt avait eu de Mme d'Agoult. L'enfant avait été mis là en nourrice, et c'était à mon frère que ses parents avaient confié le soin de veiller sur lui. Dix-neuf ans après, en 1859, je revis Daniel Liszt à Berlin, chez sa sœur, Mme de Bulow. C'était un pâle jeune homme tout miné de phtisie : il ressemblait à Liszt d'une façon incroyable. Il est mort quelque temps après, laissant à ceux qui l'ont connu le souvenir d'une nature d'élite.

» En 1861, quand je retrouvai Liszt à Rome, il était déjà bien vieilli. Notre valet de chambre, qui désignait chacun de nos hôtes habituels par un sobriquet de son cru, avait surnommé Liszt l'*Amidoné* ; et, de fait, on ne saurait imaginer la raideur de ses poses dès qu'il se croyait observé. Son amie, la princesse Wittgenstein était venue à Rome avec lui, et se démenait pour obtenir son divorce de la cour papale. Petite et loin d'être belle, elle parlait beaucoup, d'une voix haute et stridente, en fumant d'énormes cigares.

» Un jour enfin elle obtint son divorce, mais à la condition qu'elle ne pourrait pas se remarier à Rome. Or, à notre grande surprise, Liszt déclara de son côté qu'il ne voulait pas se marier hors de Rome : et, un beau matin, nous apprîmes qu'il venait d'entrer dans les ordres, et était allé faire retraite en compagnie de monsignor Hohenlohe, chambellan du pape, et frère du beau-fils de la princesse Wittgenstein. Il avait promis de jouer une dernière fois, avant de quitter le monde, à une des soirées de mistress Story, femme d'un sculpteur américain. Mais il ne consentait à jouer que sur le piano de la princesse Wittgenstein : et celle-ci refusa net de prêter son piano. Elle finit cependant par céder, mais de très mauvaise grâce, et après trois refus. Liszt joua donc, et plus brillamment que

jamais. Après quoi nous fûmes de longues semaines sans avoir de ses nouvelles. Et puis un jour il reparut, vêtu en abbé, mais d'ailleurs aussi répandu que par le passé dans la société romaine. Il allait seulement, de temps à autre, faire des retraites dans des couvents de la ville. »

T. DE WYZEWA.



Souvenirs d'un pianiste

Souvenirs d'un pianiste


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 15 01 03 018 4